DECEMBRE
1961
MENSUEL
20 CENTS

LE SAMEDI

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

DÉCEMBRE

LA CITÉ DE LA
OIVE BOUTEILLE
MARCEL SEGUIN

LA MÉNAGÈRE,
ette méconnue
CHARLOTTE RIX

cène sportive
vue du balcon
YVES LETOURNEAU

UR TOUTES
ES SCENES
ANCINE POIRIER



Roman sentimental :
L'AMOUR NE MEURT PAS
par MARCELLE DAVET

Ma plus grande affaire criminelle :
INCIDENT A MARION
par le Capitaine JOHN CONNALLY



Le Père Noël peut prendre ses aises...

(les cadeaux ne sont plus un problème grâce à Samsonite!)

Il y a tout un choix de magnifiques tables et chaises pliantes Samsonite à des prix où chacun trouvera exactement le cadeau qui convient!* Voici des cadeaux qui resteront en usage pendant des années . . . des cadeaux qui ne perdront jamais leur beauté ni leur utilité. Jugez-en par vous-même: les meubles pliants Samsonite sont aussi robustes qu'agréables à voir. Construits avec précision en acier tubulaire, ils se tiennent bien d'aplomb, sans la moindre oscillation. Les loquets s'ouvrent et se ferment du bout des doigts. Un coup de chiffon humide suffit à garder impeccablement propres leurs surfaces recouvertes de beau vinyle. Vous ne trouverez pas de cadeaux qui plaisent davantage, *pour un prix aussi bas!*

*(A compter de $9.50 pour les tables, de $8.50 pour les chaises!)

Samsonite
MEUBLES PLIANTS

Samsonite of Canada, Ltd., Division des Meubles Pliants, Stratford, Ontario. Fabricants des valises Samsonite.

LE SAMEDI

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

73e année, No 11 — Montréal, décembre 1961

• SOMMAIRE

Editorial . . . . . *par Gérard Laberge* 4

Articles

La ménagère, cette méconnue . . *par Charlotte Rix* 5
La cité de la Dive bouteille . . *par Marcel Séguin* 6
Les deux visages de Noël 10
Insolences d'une caméra . . *par Gabriel Langlais* 16
Le Roi des Rois (King of Kings) 24
Noël des cantiques et de la joie, *par Jacques Coulon* 39

Chroniques

Votre enfant et vous . . *par Marthe Desbuissons* 4
La scène sportive vue du balcon *par Yves Létourneau* 12
Les astres révèlent . . . . *par Yvan Chastagnes* 22
Sur toutes les scènes . . . . *par Francine Poirier* 26
Horoscope 27
A vos outils, Monsieur le bricoleur 35
La cuisine des fins gourmets . *par Lucille Dufresne* 48
LE SAMEDI a écouté pour vous 54

Romans - Conte

Un conte de Noël de Marcel Séguin :
SAINT PICHU ARCHANGE 14

Un roman sentimental complet :
L'AMOUR NE MEURT PAS
par Marcelle Davet 18

Ma plus grande affaire criminelle :
DRAME A MARION
par le Capitaine John Connally 53

Cinéma

Maria Candido, une grande vedette *par Léopold Massiéra* 50
Un beau voyage en musique 51
Minuit, chrétiens fut chanté pour la première fois par une chanteuse d'opérette . . *par Max Hamel* 52

Divertissements

Mots croisés géants 36
Originalités de nos lecteurs 46
Nos contes illustrés :
LES AVENTURES DE L'ONCLE PAUL 55, 56
SYLVIE 57

Rédacteur en chef : GERARD GODDU

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : UN - 1 - 5757*

GEORGES POIRIER, *Président* — GEORGES POIRIER, fils, *Vice-président*

ODILON RIENDEAU, *Chef du tirage* — CHARLES SAURIOL, *Chef de la publicité*

Published Monthly at 975 De Bullion St., Montreal, P. Q.

73rd year, No 11

Second-class postage paid at St. Albans, Vermont.

" Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication. "



Garçon ou Fille?

Il y a à peine quelque temps, les parents de ce mignon bébé s'inquiétaient de savoir ce qui pour eux semblait la chose la plus importante au monde: auraient-ils un garçon ou une fille?

Peu leur importe maintenant qu'ils aient eu un fils plutôt qu'une fille. Bien autre chose désormais les inquiète: comment assurer à Bébé un développement normal et constant, au double point de vue physique et émotif; comment lui épargner la maladie et le protéger contre les accidents.

Bébé a besoin avant tout de l'amour et des soins attentifs de son père et de sa mère. Ainsi se sent-il à l'abri de tout. Et c'est cette sécurité même qui est le gage d'une nature agréable et du genre de caractère et de personnalité que tous les parents souhaitent voir se développer chez leur enfant.

Il faudrait conduire Bébé tous les mois chez le médecin, surtout au cours des douze premiers mois. Le médecin pourra alors suivre de près ses progrès et vous conseiller quant aux vitamines à lui donner et quant au moment propice où ajouter de nouveaux aliments à son régime.

Vers l'âge de trois mois, on lui fait administrer les premières injections contre la diphtérie, la coqueluche, le tétanos et la polio. S'il est par la suite quelque peu maussade et fiévreux, c'est que son organisme est en train d'élaborer la résistance nécessaire à la maladie. Tenez compte des injections qu'il reçoit; vous saurez ainsi à quel moment lui faire administrer les injections de rappel.

Peut-être n'y avez-vous jamais songé mais les accidents font de nombreuses victimes chez les tout petits qui commencent à se traîner, à se lever, à grimper. Les remèdes, les poisons, les nettoyants et autres substances semblables doivent être placés hors de la portée des enfants. Ayez soin de couvrir les prises de courant hors d'usage et de ne jamais laisser traîner couteaux, aiguilles et ciseaux.

De toutes les expériences qui vous sont réservées en tant que parents, celle d'assister à la croissance de Bébé et de constater ses progrès est certes l'une des plus passionnantes. Chaque bébé a sa façon bien à lui de pousser et de profiter. Peu importe que votre enfant soit en avance sur un autre, ou qu'il retarde; ce qui compte pour lui, d'abord et avant tout, c'est qu'il soit en bonne santé, qu'il soit heureux, qu'il se développe du mieux qu'il le peut lui-même.

Quel sera le comportement de Bébé, quels soins faudra-t-il lui donner à partir de sa sortie de l'hôpital jusqu'à son premier anniversaire, voilà ce que vous dira notre brochure intitulée "Votre Bébé". Vous n'avez qu'à nous faire parvenir le coupon ci-dessous pour en recevoir un exemplaire gratuit.



Metropolitan Life Insurance Company
Direction Générale au Canada,
Ottawa 4, Canada.

Veuillez m'envoyer la brochure gratuite intitulée:
"Votre Bébé," 121S

Nom _____
(EN MOULÉ)

Adresse _____

Localité _____ Prov. _____

CE COUPON PEUT ÊTRE COLLÉ SUR UNE CARTE POSTALE

Metropolitan Life

METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY
(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)
Direction Générale au Canada, Ottawa 4, Ontario

EDITORIAL
GERARD LABERGE

Quand il était encore très jeune, à cet âge tendre où les mots « vingt ans » évoquent un chiffre énorme et situé dans des lointains inaccessibles, il rêvait à de grandes choses, à des merveilles, au bonheur enfin, tel que son enfantine imagination le concevait ; le droit, par exemple, de fourrer sa main jusqu'au poignet dans le pot de confitures ou d'attacher des casseroles aux queues des chiens sans avoir à craindre la fessée paternelle.

La vie était, à son idée, une chose immuable ou tout au moins extrêmement lente dans son évolution ; à vrai dire, il n'y pensait guère et s'imaginait volontiers que le monde avait toujours été tel qu'il le voyait, c'est-à-dire avec les mêmes enfants et les mêmes parents. Que les bons vieux perclus et les petites vieilles toutes ridées aient été un jour des enfants comme lui, voilà ce qui entrait difficilement dans son idée car, bien sûr, lui-même ne deviendrait jamais comme ça.

Les Noëls, encore peu nombreux, qui meublaient ses souvenirs, ne lui apportaient pas d'autres rêves.

Il chemina lentement ainsi sur la route du Temps, sans y porter attention ; un jour il fut tout étonné d'avoir déjà dix ans et de prendre contact avec les grandes obligations de la vie ; celles de se plier à la discipline scolaire et de s'entendre dire à chaque instant : « Tu as maintenant l'âge de comprendre et d'être raisonnable, alors, obéis ! »

Il eut des petites crises d'indépendance et sentit naître en lui des ferments de scepticisme depuis qu'il avait reconnu l'un de ses oncles sous le déguisement du père Noël. Il eut un peu d'admiration envieuse pour les grandes personnes et rêva d'avenir. A quinze ans il serait un homme, mais que c'était loin, cette échéance-là ...

Il eut quinze ans sans autant dire s'en être aperçu. Age ingrat où on ne veut plus être un enfant mais où l'on n'ose pas encore se dire un homme. Combien de Noëls devaient encore passer avant qu'il pût acquérir ce bienheureux titre ? Il ne le savait plus au juste, s'étant parfois entendu dire : « A ton âge on est un petit homme » et, d'autres fois : « Si tu ne veux pas être plus sérieux, tu ne seras jamais un homme ! » Il eut un vague soupçon de la chinoiserie des formules humaines et de l'importance exagérée qu'on attache à l'apparence extérieure des individus. Avait-il bien tort ?

Ce fut la vingtième année et, tout naturellement les rêves de Noël se transformèrent en rêves d'amour. Le jeune homme ... tiens, pourquoi cette épithète de « jeune » qu'on accolait toujours à sa qualité de grande personne ? Quand donc serait-il simplement et tout-à-fait un « homme », c'est-à-dire un être pris vraiment au sérieux, écouté, considéré ? ... Le jeune homme, dis-je, vit l'horizon s'élargir ; il découvrait la vie et, de bonne foi, crut la voir beaucoup mieux avec plus de finesse et de sensibilité qu'on ne l'avait fait avant lui.

Les rêves de Noël sont de tous les âges et les illusions de la vingtième année en face de l'existence n'ont rien à envier à celles du petit bonhomme qui croit à la belle barbe blanche du légendaire voyageur attelant des rennes à son traîneau.

Hélas, quand on ne croit plus au père Noël il faut croire à beaucoup d'autres choses moins plaisantes, mais l'homme jouit de cet admirable privilège qui s'appelle le Rêve, et le père Noël qui donna tant de plaisir à son jeune âge est fort heureusement remplacé par de continuelles illusions mettant un peu de joie, parfois de bonheur aux années qu'il serre dans sa mémoire comme un avare le fait de son trésor.

Parfois ces illusions ont de beaux yeux noirs, verts, gris ou bleus. Elles ont aussi des griffes et le coeur de plus d'un jeune homme de vingt ans en porte les marques, mais tout se cicatrise dans la vie. Quand les blessures du coeur ne font pas mourir, elles guérissent très vite et l'on ne meurt guère d'amour que dans les romans.

Ah ! qu'ils sont nombreux et variés les rêves de Noël, souvent poursuivis pendant toute la vie par des hommes dont les buts sont nettement contraires : planer dans l'idéal ou ramper dans la boue ! Quel est celui de cet enfant qui joue, de ce jeune homme qui passe ou de cet énigmatique personnage qui réfléchit ? ...

Rêver, c'est en même temps la plus douce et la plus terrible des choses, et il y a tout à redouter du rêve qui ne s'alimente plus aux sources de paix évoquées en ces temps de Noël.

Car, après le rêve, il y a le réveil ...

Pour la soixante-treizième année consécutive LE SAMEDI voit le retour de Noël ; il profite de la circonstance pour souhaiter à tous ses lecteurs, annonceurs et dépositaires de joyeux jours de Fête en gardant au coeur l'espoir de voir prochainement la fin du grand malaise mondial avec le triomphe du droit, de la justice et de la civilisation chrétienne.

J O Y E U X N O E L A T O U S

VOTRE ENFANT ET VOUS



S'AMUSER EN CLASSE . . .

« Les enfants vont apprendre en regardant des images, les manuels scolaires ne consacrent plus qu'un tiers de la place au texte » ... « Tout est fait pour que l'enfant s'amuse en apprenant ».

Ainsi s'extasie, au seuil de la rentrée scolaire, une gentille consoeur. Ma foi, je suis bien contente que la réaction depuis longtemps amorcée contre les écoles-prisons, les tristes livres de classe et les études rébarbatives s'épanouissent ainsi, en un feu d'artifice d'images multicolores et de divertissements sans fin.

Et pourtant ... Et pourtant, je me demande si l'on n'est pas en train de tomber dans l'excès contraire et si l'on ne s'amuse pas un peu trop sur les bancs joyeux de la classe. Mais je m'exprime mal, car ma phrase me choque. Peut-on jamais s'amuser trop quand on est enfant ? Faut-il donc chicaner la gaîté aux petits ? Si la surabondance d'images m'inquiète, si la recherche de la jubilation me trouble, que veux-je donc si ce n'est revenir au morne, au morose, au grisâtre ?

Mais non, je ne le veux pas, et je vais essayer de m'expliquer mieux.

On constate aujourd'hui un peu partout une certaine crise de la jeunesse, qui se traduit en désordres et en violences chez les adolescents ou plutôt chez certains adolescents, car enfin il ne faut pas trop généraliser. Mais c'est assez inquiétant pour que les augures se consultent et concluent à une crise de l'éducation, de l'autorité paternelle, à une démission de ceux qui ont la charge de former les esprits, mais aussi les caractères. Trop d'enfants sont trop gâtés, et trop livrés à eux-mêmes, soit par excès d'indulgence, soit par indifférence. Ils ne sont soumis à aucune discipline sérieuse, et ils ne savent pas se discipliner eux-mêmes car nul ne le leur a appris.

Or là où les parents, par faiblesse, indolence ou nécessité, ne savent ou ne peuvent s'occuper de cette discipline, l'école demeure ou devrait demeurer. Elle oblige à des horaires réguliers, elle offre l'occasion de pratiquer l'effort, et par conséquent elle contraint l'enfant à un minimum de discipline. Qu'elle le fasse dans une atmosphère souriante, qui ne s'en féliciterait ? Mais on peut craindre qu'à force de faire de l'amusement un moyen, on ne le transforme en but. « Tout est fait pour que l'enfant s'amuse en apprenant », d'accord. Mais à condition qu'en effet il apprenne ! Et qu'il trouve son plaisir dans le fait même d'apprendre et non dans les ... garnitures mises autour du savoir qui lui est proposé. Lutter contre des difficultés qui ne soient pas insurmontables, goûter la satisfaction de vaincre, qu'il s'agisse d'un problème d'arithmétique ou d'un passage ardu de Tacite, c'est pour un écolier bien né (et bien dirigé) un amusement qui porte en lui plus d'une leçon. Je suis sûr qu'à cet écolier-là il importe relativement peu que le problème soit tout édulcoré d'images, que la version soit enrubannée d'amusettes, car c'est à la version, au problème qu'il va droit pour se colleter avec eux et, en cherchant à les maîtriser, pour goûter des satisfactions du même ordre que celles de l'alpiniste aux prises avec son ascension. Tant que la présentation aimable de la leçon se borne à en montrer l'intérêt, à stimuler la curiosité de l'élève, c'est parfait. Je crains seulement que beaucoup d'enfants ne s'arrêtent à ces bagatelles et que leur intérêt, leur curiosité ne s'éteignent sitôt qu'il s'agit de passer aux choses sérieuses.

Et puis d'autres travaux que les travaux scolaires, plus tard, les attendent. Encore que les conditions de travail aient été fort heureusement améliorées pour beaucoup de travailleurs, on n'en est pas encore à s'efforcer de rendre le travail lui-même « amusant », hélas, et par exemple une petite employée de bureau au sortir de ses classes qui ferait la moue parce que les documents passant par ses mains n'ont pas été enjolivés de belles images pour la séduire commencerait mal sa carrière ...

Les images, d'ailleurs, et surtout à l'école, ne devraient jamais se substituer au texte, mais uniquement s'y ajouter. Le procédé n'est pas nouveau et je crois qu'il y a toujours eu par exemple des « Fables » de La Fontaine où chacun de ces exquis petits poèmes a droit à son illustration. Ce qui est nouveau c'est de remplacer les vers harmonieux par des dessins, si jolis soient-ils. Ce qui est nouveau c'est d'éviter aux enfants la peine de lire et de tâcher de comprendre ce qu'ils lisent. Pas d'effort, toujours ... Mais cela relève d'une tendance beaucoup plus générale. Les adultes aussi se repaissent d'images : photos des journaux, « bandes » illustrées sorties de je ne sais quel extravagant laminoir où tout passe pêle-mêle : grands épisodes de l'Histoire, grandes oeuvres littéraires, élucubrations de feuilletonnistes ... Images mouvantes sur l'écran cinématographique, sur le petit écran de la télévision. Curieuse et foisonnante descendance de ces images coloriées que les colporteurs diffusaient jadis pour la plus grande édification de nos naïfs aïeux. Mais ceux-ci avaient une excuse : ils ne savaient pas lire ...

MARTHE DESBUISSONS



Maris, appréciez votre femme et son travail ménager à sa juste valeur ! Offrez votre aide de temps à autre.

LA MÉNAGÈRE,

CETTE MÉCONNUE

Une enquête sérieuse, menée récemment par des services compétents nous apprend que les ménagères travaillent soixante-dix heures par semaine et que le total de ces heures dépassent largement celui qui est fourni par la population active.

CHARLOTTE RIX



La dure besogne de la mère de famille est pourtant trop souvent méconnue. Lorsque le mari rentre le soir de son travail (où il a peut-être pu lire son journal au cours de la journée), il estime avoir droit à un repos bien gagné. Ils s'asseoit confortablement, lit ou écoute la radio, avant de se mettre à table. Il s'attend à une multitude d'égards de la part de sa femme qui, pense-t-il, n'a pas fait « grand'chose » de sa journée. Qu'elle ait pu fournir un effort plus important que le sien, cette idée ne lui vient qu'à certains moments exceptionnels d'illumination. Habitué depuis toujours à être servi par sa femme, l'homme minimise (cela tranquillise sa conscience) le travail ménager. Pourtant ce travail est dur, si dur que le sexe fort » lorsqu'il est parfois obligé de s'y mettre, se décourage vite.

Des milles de marche avec des poids extrêmement lourds sur le dos, c'est ainsi que l'on pourrait se représenter la tâche quotidienne d'une maîtresse de maison ayant exécuté sans autre aide que celle de quelques appareils de première nécessité, les mille et un gestes indispensables à l'entretien de son intérieur. Dans un foyer vraiment **motorisé** l'effort est naturellement moindre, il reste cependant considérable. Enlever la poussière et balayer équivaut à transporter des chariots pleins de terre. Un manoeuvre après sa journée est harassé et il a bien le droit de l'être. Une ménagère accueillant son mari autrement qu'avec le sourire facile d'une personne fraîche et bien reposée est souvent jugée (ouvertement ou non) comme une paresseuse qui adore se plaindre.

Double activité, double charge, c'est le sort de beaucoup de femmes d'aujourd'hui. Elles doivent, non seulement assumer la lourde tâche de la mère de famille avec les responsabilités et les corvées que cela implique, elles sont aussi obligées d'exercer un métier souvent fatigant et même pénible. Prenons un exemple, celui d'une coiffeuse ou d'une vendeuse, profession exigeant une station debout pendant de longues heures. Il va falloir, la journée de travail professionnel terminée, se dépêcher pour faire les provisions et préparer le dîner familial, pour s'occuper de sa progéniture Par quelle force de volonté on peut supporter une telle vie, se demande-t-on parfois. C'est bien là un de ces miracles que seule une femme peut accomplir.

Le manque d'aide domestique ne fait que s'accroître d'année en année. Les mamans de plusieurs enfants s'estiment heureuses quand elles trouvent une femme de ménage pour une fraction de la journée, celles qui travaillent ne savent pas toujours à qui confier leurs petits durant leur absence de la maison. Peu de femmes aujourd'hui veulent être « bonne à-tout-faire », elles préfèrent de beaucoup être ouvrières ou employées. Après la fermeture des établissements industriels et commerciaux elles sont libres et peuvent disposer de leur temps tandis que dans une maison particulière on ne finit que tard. Elles le savent bien pour avoir observé leurs mères. Devenues elles-mêmes ménagères, elles acceptent leur sort et deviennent à leur tour ces « esclaves » de leurs obligations domestiques.

Condamnées aux travaux forcés à vie, les ménagères sont courageuses et ne se plaignent que rarement de leur destin. Il y a heureusement des récompenses, la tendresse des enfants, la compréhension du mari et la satisfaction d'une conscience en paix. Car l'époux-1961 est en train de se transformer et de devenir un « associé » plutôt qu'un « maître ». En rentrant de son travail, il retrousse volontiers ses manches et s'adonne à certaines corvées que son père aurait jugées incompatibles avec la dignité masculine. Effort partagé, synonyme d'effort diminué, voici le slogan que les jeunes couples adoptent maintenant comme devise.

L'organisation et une nouvelle conception du devoir domestique peuvent pourtant libérer Madame de plusieurs heures de labeur par jour. Il faut d'abord admettre que la santé est le capital numéro Un qu'une mère de famille doit ménager. En se surmenant d'une façon permanente, elle finit par n'obtenir qu'un résultat négatif. Ne cherche-t-elle pas à assurer aux siens le maximum de bien-être ? Il suffit qu'elle réfléchisse un instant. Comment pourrait-elle persévérer, une fois tombée malade ou si fatiguée qu'elle serait dans l'impossibilité de continuer ? En s'arrêtant de temps en temps, en reprenant son souffle, la maîtresse de maison agit plus sagement qu'en allant jusqu'au bout de sa fatigue.

Vacances obligatoires pour toutes les ménagères. Il y a déjà des pays qui ont mis en application le congé domestique pour mères de famille. Les intéressées peuvent partir seules ou avec leur mari. elles peuvent aussi jouir d'un repos mérité sans se préoccuper du sort de leur progéniture. En effet, un organisme parfaitement « rodé » se charge de tout, assure la surveillance des enfants — et le confort du mari s'il est resté à la maison. En France on vient de multiplier les « maisons familiales », sortes de pensions où l'on vit comme chez soi, moins cher qu'à l'hôtel et où la femme n'a pas besoin de travailler. Toutes les besognes sont exécutées par des aides bénévoles ou rétribuées.

Maris, appréciez le travail ménager à sa juste valeur ! Ne croyez jamais que votre femme peut musarder, flâner ou se distraire pendant que, vous êtes obligés de « trimer » et gagner l'argent nécessaire pour la famille. Dites-vous qu'elle fait un effort souvent plus grand que le vôtre et qu'elle mérite, le soir, autant, si non plus de repos que vous. Si vous acceptez cette conception de la vie conjugale, vous comprendrez vite quel soulagement votre attitude apporte à votre tendre et courageuse compagne. En lui rendant justice, vous démontrerez que vous n'êtes pas seulement un homme intelligent, mais aussi un être sensible . . .

LA CITÉ DE LA DIVE BOUTEILLE



UNE SCENE FAMILIERE DANS UNE TAVERNE DE MONTREAL.

Une enquête sur la consommation de la boisson à Montréal.

TEXTE, MARCEL SÉGUIN

Que Montréal soit la ville où il se consomme le plus de boisson au Canada, il n'y a de quoi surprendre personne, puisqu'elle a la population la plus dense et un nombre plus que suffisant de comptoirs et de débits publics pour étancher sa soif. Elle est bien, qu'elle le veuille ou non, la Cité de la Dive bouteille.

« Ce n'est pas pire qu'ailleurs », me disait un représentant de la Régie des Alcools. C'est vrai. Il n'est pas un pays, pas une ville au monde où l'on n'aime à lever le coude, que ce soit du scotch ou de la bière dans les pays de langue anglaise, du rhum aux Antilles, du pulqué au Mexique, du saké au Japon, partout, de tout temps, bien avant le bon père Noé qui, selon la légende, planta la première vigne, il faut que l'homme boive une liqueur qui l'émoustille, que ce soit pour célébrer une fête, se rafraîchir, plus souvent encore pour oublier les vicissitudes de la vie, et parfois, le prétexte est si mince ! Il n'y a guère que dans l'Islam où l'on boive moins qu'ailleurs : la religion de Mahomet interdit l'alcool aux Arabes.

Au Québec on ne fait pas exception à la règle. Il n'y a pas de joie sans vin, dit l'Ecriture, et le Canadien français, qui respecte l'Evangile surtout quand elle bénit ses menus plaisirs, ne se prive pas. Beaucoup d'hommes d'affaires bâclent leurs transactions dans la fraîcheur d'un lounge climatisé, certaines grosses compagnies ont même une hôtesse qui vous offre à boire en entrant.

LE CHAMPAGNE DU PAUVRE

Le travail, a dit Oscar Wilde, est la plaie des classes qui boivent. Il faut bien reconnaître que celles-ci se consolent en buvant de la bière à tire-largot, cette bière que l'on a appelée le champagne du pauvre.

Il s'est vendu dans la province de Québec, l'an dernier, 69,284,526 gallons de bière, 3,194,889 gallons de spiritueux et 2,136,571 gallons de vins. Environ la moitié de cette boisson a été bue à Montréal. La somme des ventes de la Régie des alcools dans la province, l'an dernier, s'élevait à $101,552,530.00 soit une moyenne quotidienne de $339,640. La somme des ventes de bière dans la province s'élevait à $113,194,140. Total : $214,746,670. La moitié environ de cet argent a été dépensé à Montréal.

Dans le Québec, 87 p. cent des hommes et 27 p. cent des femmes consomment de la bière qui demeure la boisson la plus populaire. On en boit depuis le début de la colonie. La première brasserie fut construite à Port-Royal et une autre fut érigée à Québec peu après sa fondation, par Samuel de Champlain. Depuis que le loyaliste John Molson fonda sa brasserie

au pied de la rue Papineau, en 1786, la popularité de la bière n'a cessé d'augmenter. Montréal compte neuf brasseries . . . et 319 tavernes. 1,631 épiceries vendent de la bière. Notre ville compte en outre 61 magasins de la Régie des alcools, 7 auberges, 23 hôtels, 84 cafés, 71 restaurants, 3 bateaux, 45 wagons-restaurants et 45 clubs, ce qui fait le joli taltal de 2,298.

Il va sans dire qu'à Montréal la plus grande concentration de débits de boisson et de bière se trouve dans le bas de la ville. Le plus grand nombre de clubs se trouvent dans le secteur compris entre les rues Saint-Denis et Guy. Les tavernes sont les plus nombreuses dans les quartiers Saint-Jacques, Saint-Louis et à la Pointe Saint-Charles, en général dans les vieux quartiers.

C'est surtout dans le temps des Fêtes, il va sans dire, que la consommation est la plus élevée. Il faut avoir fait la queue à la porte d'un magasin de la Régie la veille de Noël pour le savoir. Chaque famille, qu'elle soit pauvre ou à l'aise, fait sa provision et les compagnies achètent la boisson par caisses directement des distilleries pour en faire cadeau à leurs clients. Durant les périodes chaudes de l'été, les classes laborieuses se désaltèrent surtout à la bière, et le débardeur ou le manoeuvre des chantiers de construction aime se rafraîchir à la taverne la plus rapprochée après le travail. Rarement la bière produit-elle des alcooliques, étant donné sa faible teneur en alcool (4%). Bien que l'on voie parfois des gens se saoûler à la bière, l'alcoolique préfère généralement des spiritueux comme le scotch qui peuvent contenir jusqu'à 33.4% d'alcool. Le vin en contient 14%.

A Montréal comme dans le reste du Québec, on boit surtout de l'*ale* (95.5%). A cause de notre climat rigoureux, le Canadien français aime une bière qui a du corps et naturellement de la saveur, avec un petit goût amer. Depuis quelques années, les brasseries notent que le goût populaire marque une tendance vers une bière quelque peu allégée. 4.5% de la population boit de la *lager*. La bière américaine, qui est surtout de la *lager*, est plus légère et les Canadiens, en



UN BUVEUR CONSCIENCIEUX . . .



A LA PORTE D'UNE TAVERNE, CE PAUVRE HERE SE DEMANDAIT COMMENT IL POURRAIT BIEN PRENDRE UN VERRE. . . . CE FUT SA RECOMPENSE POUR S'ETRE LAISSE PHOTOGRAPHIER.

général, l'aiment moins que la bière de leur pays. Le Canada se flatte de produire la meilleure bière au monde parce que les brasseries utilisent à la fois les systèmes anglais et allemand. Elles ont emprunté au système anglais les méthodes de brassée et de repos après quoi la bière est fermentée d'après un procédé imaginé par les Allemands.

LA CEINTURE DE PROHIBITION

Il existe une autre raison qui explique le nombre effarant de tavernes et de débits de toutes sortes à Montréal. C'est que beaucoup de municipalités de banlieue maintiennent depuis longtemps une demi-prohibition. Ce sont Verdun, Ville St-Pierre, Ville La Salle, Westmount, Hampstead, Ville Mt-Royal et Outremont. On peut y acheter de la bière dans les épiceries, mais on n'y trouve ni tavernes et cabarets. Il en est ainsi depuis la loi Scott qui oblige les conseils municipaux à consulter l'électorat par vote referendum avant que les permis de tavernes et de clubs soient accordés par la Régie. Aussi les tavernes situées aux limites de Montréal sont-elles particulièrement achalandées. A Côte St-Paul, il y a une taverne qui porte le nom significatif de *First and Last*.

QUELQUES TYPES DE BUVEURS DE BIERE

Philosophiquement et scientifiquement, on distingue deux sortes de buveurs de bière. 1° Le buveur d'occasion qui existe en majorité heureusement. C'est l'homme raisonnable qui boit pour se rafraîchir, se désaltérer ou pour trinquer à la santé de la compagnie. 2° Le buveur d'habitude, celui pour qui boire est une carrière, une vocation, une mission. L'habitué de taverne a sa table, son coin. Il fait face ou fait dos à la télévision. Il y a le spécimen qui y passe des journées entières, celui qui dépend de la générosité des autres et qui se traîne de table en table. Et il y a surtout le buveur consciencieux, qui toujours à la même heure, va rendre son culte à Bacchus. Il est grave devant son verre de bière, il a l'air de penser profondément d'accomplir un rite sacré.

C'est quand même un rite qui, aux yeux de la loi, scandaliserait beaucoup de gens puisqu'elle oblige tous les établissements à cacher leurs clients derrière des portes closes et les classiques blocs de verre. Un seul de ces blocs est transparent afin de laisser pénétrer le regard du policier qui fait sa ronde. Il est vrai que tout au pays de Québec est péché.

LES « KEY CLUBS »

Pour les buveurs qui aiment l'exclusivité, certains cabarets ont adopté la formule du « key club ». Ce sont des cabarets comme les autres, dont certains sont très connus, mais dont une salle, un foyer-bar, est réservé à des membres qui ne peuvent y pénétrer qu'en ouvrant la porte eux-mêmes avec une clef personnelle. Chaque membre, moyennant un certain montant déboursé annuellement, a sa clef.

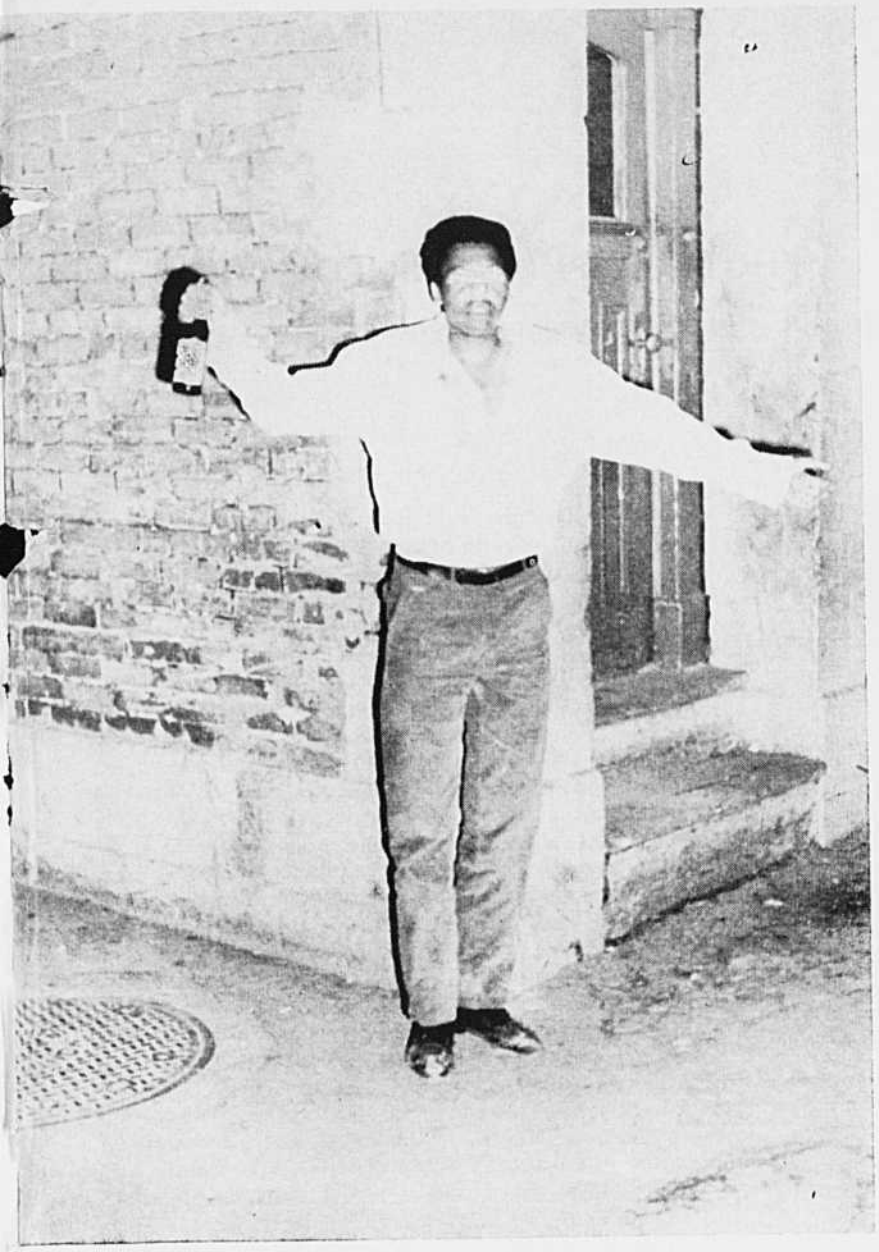
Le garçon de table reçoit en général un salaire de base de $35 par semaine. Avec les pourboires il réussit à se faire de $60 à $75. Souvent le garçon est un athlète capable de donner un bon coup de main quand la bagarre éclate comme cela ne manque pas d'arriver dans les tavernes du bas de la rue St-Laurent ou entre la rue Ste-Catherine et la rue Craig, j'ai compté sept tavernes, onze cabarets et huit restaurants. Il n'existe aucun cabaret pour les noirs à Montréal, le propriétaire du « *Rockhead's Paradise* » s'étant fait confisquer son permis il y a quelques années. Il fait des pieds et des mains pour le ravoir cette année.

DEMANDES DE PERMIS

Un total de 358 demandes de permis ont été présentées à la Régie des alcools, qui n'en accordera que treize cette année. C'est dire que les requérants se livrent une lutte féroce pour s'arracher les précieux documents. Depuis la création par le premier ministre Jean Lesage de la commission d'étude des demandes, les permis sont accordés avec impartialité. Cette commission se compose de M. Lucien Dugas, président de la Régie des alcools, du juge Omer

A LA PORTE DU CHATEAU VERSAILLES, RUE STE-CATHERINE, LE PORTIER ATTEND QUOTIDIENNEMENT LA CLIENTELE.





CE NOIR, PHOTOGRAPHIE EN VILLE, FAISAIT PARTIE D'UN GROUPE DE JEUNES GENS QUI COURAIENT LES RUES EN VIDANT DES BOUTEILLES DE BIERE A MEME LE GOULOT.

Legrand, vice-président de la Régie et du Dr Ruben Lévesque. Le permis d'ouvrir une taverne ne coûte que $50 mais ne l'a pas qui veut !

L'ALCOOLISME

Dans une ville où la bouteille est reine, on peut s'attendre à ce que l'alcoolisme soit largement répandu. Autrefois l'alcoolique était condamné à périr de son vice. Depuis la fondation des Cercles Lacordaire, en 1911, par le Père Joseph-Amédée Jacquemet, dominicain français, à Fall River, Mass., puis en 1915, à St-Ours, pour être lancés cette fois vigoureusement en 1939 par le R. P. U. Villeneuve, o.m.i., la lutte à l'alcoolisme s'est systématisée et on a vu apparaître des maisons de désintoxication un peu partout dans la province.

C'est surtout par les contacts individuels que les Lacordaires corrigent les alcooliques de leurs abus. C'est par milliers que les buveurs et alcooliques se sont réhabilités dans l'association.

Les cercles organisent chaque année une journée antialcoolique et une semaine de propagande intensive contre l'alcoolisme et une congrès diocésain. En 1956, l'association a fondé la première maison « Domrémy » pour le traitement des alcooliques, à Québec. Il existe maintenant des maisons analogues à St-Jérôme, à Trois-Rivières et à Sherbrooke. Il existe environ 25 salles d'accueil « Domrémy ». Nous assistons présentement à une véritable levée de boucliers pour combattre le pire fléau de notre société.

LES DESCENTES ET SAISIES

Certains particuliers se lancent dans le commerce de la boisson et négligent ou oublient de demander un permis à la Régie. D'autres individus aiment mieux distiller eux-mêmes leur whisky et le vendre sous le manteau. C'est pour les pincer qu'il existe au 511 de la rue St-Gabriel une brigade destinée à réprimer les délits à la Loi des liqueurs et qui s'appelle la « police des liqueurs », dirigée par l'inspecteur Maurice Valiquette. Celui-ci dispose d'une brigade de 50 à 70 hommes. Toutes les semaines, sur des renseignements recueillis par des « indicateurs », la brigade opère des descentes et des saisies. Les débits clandestins étaient découverts jusqu'à ces derniers mois dans le bas de la ville, mais la police a fini par les en chasser. Depuis quelque temps la pègre se réfugie en banlieue et c'est à Montréal-Nord, Côte St-Luc, Ville d'Anjou, St-Michel, Longueuil, Jacques-Cartier, St-Laurent et Montréal-Est que les agents de l'inspecteur Valiquette lèvent le gibier. Les personnes trouvées dans ces débits clandestins sont généralement condamnées à des amendes variant de $25 à $75 et les tenanciers à $250.

Ces raids sont organisés dans le plus grand secret après des enquêtes menées de front dans tous les secteurs. A l'heure dite, tous les agents disponibles de la sûreté sont mobilisés et s'engouffrent dans une douzaine d'automobiles stationnées au Champ-de-Mars.

* * *

Cette vue à vol d'oiseau de la situation de la boisson à Montréal ne prétend pas avoir épuisé le sujet, loin de là. Il y aurait beaucoup de conclusions à tirer. Je me contenterai de rappeler que les prix de la bière, du vin et des spiritueux sont beaucoup trop cher dans la province de Québec. Qu'il existe dans certaines parties de la ville un nombre trop élevé de tavernes et de cabarets et pas assez dans d'autres secteurs. La consommation de la boisson devrait être permise sur les terrasses de café l'été. Notre loi des liqueurs, qui a été conçue dans un esprit puritain, devrait être amendée de manière à autoriser la vente de la boisson le dimanche, ce qui aurait pour effet d'aider l'industrie touristique.

Le gouvernement provincial devrait abandonner la vente des spiritueux à l'entreprise privée pour ne retenir que son rôle de surveillant et prendre à son compte la multiplication des maisons Domremy et autres institutions antialcooliques. Ceux qui trouvent ces idées révolutionnaires ignorent sans doute ques les choses se passent ainsi dans plusieurs pays du monde où la boisson est meilleur marché, la vente et la consommation moins fermées et où le nombre des alcooliques est moins élevé. ◆



PHOTOGRAPHIES PAR ROY NICHOLLS

« J'ai toujours regardé le jour de Noël comme un beau jour, un jour de bienveillance et de pardon, de charité, de plaisir »,confiait le neveu de Scrooge, « le seul, dans le long calendrier de l'année, où je sache que tous, hommes et femmes, semblent, par un consentement unanime, ouvrir librement leurs coeurs . . . »

C'est bien là, pour la plupart, la Noël que nous connaissons et préférons : le jour et les veilles toujours les mêmes d'année en année, mais toujours nouvelles.

Noël ramène des choses aimées et familières : le froissement du papier d'emballage, les pas feutrés du postillon, le tintement des cloches, les chants de Noël dans la rue, le bruissement des jeunes pieds nus à l'aube, les cannes alléchantes pendues à l'arbre. Noël évoque aussi les dindons dodus gonflés de farce et les garçons repus de cette chair riche ; les enfants figés dans l'émerveillement de la parade du Père Noël à la TV ; les grand-mamans éblouies par les étalages des vitrines et songeant aux jours où celles-ci étaient plus simples, mais tout aussi enlevantes.

Voilà bien, avec tant d'autres traits, le visage extérieur de Noël.

Mais il existe un autre visage, un visage commercial non moins essentiel pour que cette fête ait l'éclat que nous en attendons. Toute une armée de Canadiens travaille durant des semaines et des mois, même à l'année longue, en prévision du 25 décembre.

Ainsi, en janvier déjà, on monte Humpty Dumpty pour la parade de Noël ; en juillet, des couturières rattachent de la fourrure blanche à des costumes rouges gigantesques et, en septembre, le transport des articles de Noël va bon train. Fabricants de jouets et de colifichets, confiseurs, producteurs de dindons et d'arbres de Noël travaillent à coeur d'année, et de même les fabricants de cartes de Noël qui mijotent des paysages de froidures alors que nous songeons à nos vacances d'été. (A elle seule, la maison Wm. E. Coutts offre 2,000 modèles de cartes pour tous les goûts.)





Les deux visages de Noël

Cette année, les cartes formeront les deux tiers des 300 millions de lettres qu'enverront les Canadiens (avec près de 10 millions de colis) les deux semaines avant Noël. Le service des postes emploiera environ 44,000 surnuméraires qui travailleront 2,500,000 heures.

Il y a deux mois, les producteurs d'arbres de Noël du Canada ont abattu 16 millions de conifères élevés durant huit ans. Les Canadiens en achèteront près de quatre millions ; les autres orneront les foyers et magasins d'outre-frontière. Menus ornements et lumières soutireront $3 millions à notre bourse. Les fabricants de décorations et de papier d'emballage travaillent toute l'année. Selon les chiffres de l'an dernier, nous allons utiliser assez de papier de luxe pour encercler la terre (25,000 milles) d'une bande de 30 pouces et pour parer la planète d'une boucle gigantesque. La Dennison Manufacturing Co., de Drummondville, Qnuébec, estime que les femmes seules dépensent $4 millions pour emballer, étiqueter et sceller les étrennes ; les hommes se bornent à $1 million de papier.



Les colis ainsi emballés renfermeront près de $200 millions de vêtements, et $100 millions de jouets, dont 80% faits au Canada. « Six mille Canadiens travaillent aux jouets à l'année longue », révèle Emmanuel Grossman, fabricant de poupées de Toronto.

L'un des plus rudes problèmes du commerce de Noël est de prévoir les ventes de jouets. Avant que nous ayons rangé à la cave nos lumières de Noël, des détaillants usent de psychologie pour comprendre les acheteurs des Fêtes et décider des stocks de l'année suivante. « Il y a trois ans », rapporte Bruce Henderson, à qui la maison Eaton confie cette tâche, « nous avons manqué de voitures à piles. L'an dernier, elles ont traîné sur les tablettes. Ce fut le contraire pour les maisons de poupées en métal : après avoir traîné trois ans, elles se sont écoulées à net. »



Les confiseurs n'ont pas ce problème. Nous lécherons et mâcherons 60 millions de livres de bonbons à Noël, le quart de notre consommation annuelle. Les confiseurs se mettent à la tâche dès la fête du Travail. « C'est alors », explique George McVitty, de l'Association des Confiseurs, « que les 36 grands confiseurs du Canada préparent leurs stocks de Noël. En octobre, ils sont en pleine activité et expédient leurs produits par tous le pays. »



Avec tous ces bonbons sous l'arbre, il est étonnant que nous touchions au dindon. « Le Canadien est le champion des mangeurs de dindon », assure T. K. Samis, de la Canadian Turkey Association, « et il en engouffrera environ 80 millions de livres durant les Fêtes. » Les plus grands consommateurs sont les hôtels, lignes aériennes et chemins de fer. L'an dernier, une grande compagnie ferroviaire a servi 20,000 repas de Noël, où on a consommé 1,500 dindons.

Que pensent de Noël ces gens qui oeuvrent dans l'ombre ? Est-il vraiment pour eux un jour « de bienveillance, de pardon, de charité et de plaisir » ? Un détaillant débordé nous fait cette confidence : « A Noël, je m'effondre. Nous ne visitons même pas la parenté ; nous attendons au Jour de l'An . . . D'ailleurs, Noël, c'est avant tout pour les petits, n'est-ce pas ? »

Photographies par Roy Nicholls



REPRODUIT DE « LA REVUE IMPERIAL OIL »



yves létourneau



LA SCÈNE SPORTIVE VUE DU BALCON

La saison débute à peine, mais la tentation est déjà grande de désigner Doug. Harvey : « Monsieur Hockey ». Tout simplement. Sans ajouter une date au bout. Pourquoi restreindre son prestige à une seule saison. Il est, dans l'esprit de plusieurs, un des plus grands joueurs de tous les temps.

Il sera aussi grand instructeur qu'il a été grand joueur ! Tous les trucs, les ficelles, des finesses, des subtilités du hockey, il les connaît ! L'observer en action a toujours été pour moi un plaisir des yeux, une fête de l'esprit ! Astucieux, calme, d'une négligence calculée, d'une rouerie sans borne, il est le plus « artiste » de tous les joueurs de hockey moderne. La synchronisation de ses passes ; ses mises en échec « mine de rien », mais si efficaces, sa virtuosité à patiner et à tricoter une montée l'installent dans une classe à part !

Non seulement, l'instructeur Harvey peut « parler science » à ses joueurs. Il prêche l'exemple. Avec quelle éloquence ! . . . L'intelligence, le savoir faire éclatent dans la moindre de ses manoeuvres. Il « pense tout haut » en se moquant des adversaires.

En un tournemain, il a imprimé aux *Rangers* une allure, un style nouveaux ! Bathgate vient de franchir sous l'impulsion de Harvey, ce degré qui sépare les bons joueurs des « grands joueurs ». Que Harvey réussisse le même tour de passe-passe avec trois ou quatre autres *Rangers* et Frank Selke commencera peut-être à regretter son geste charitable !

LA FOSSE AUX LIONS

Mes six premiers matches de football outre 45ième parallèle m'ont convaincu d'une chose : les joueurs du *Big Four* sont des anges de douceur à côté des bêtes fauves, des monstres de la Ligue Nationale. J'ai connu les arènes romaines. Les gladiateurs ont changé de costume, mais c'est le même combat à mort.

A St-Louis, le 8 octobre, les *Giants* de New York et les *Cards* de St-Louis faisaient les frais du spectacle. Le canal 2 étant requisitionné pour les séries mondiales, j'ai joué les Néron en chemise blanche, lunettes d'approche sur le nez. Jamais de toute ma vie, je n'ai vu voler autant de coups de pieds, de poings, de coude, de genoux ! Et tout ça à peine visible, habilement dissimulé sous des allures de « faire son petit travail » tout simplement. Les lauriers du jours vont à Jimmy Hill et Ted Bates des *Cards* ; à Sam Huff et Larry Hayes des *Giants*. Bates a assommé Alex Webster et Larry Hayes a transformé le solide Billy Stacy en un « cas d'ambulance ». Stacy est resté dix minutes étendu sur la pelouse, sans vie. Deux médecins travaillaient à le ranimer : sels, appareils respiratoires, rien n'y fît. Il fallait déserrer ses mâchoires, lui sortir la langue avec des ciseaux, le pauvre gars était en train de suffoquer ! J'avoue avoir difficilement réprimé un haut-le-coeur. Est-ce là du sport ?

Mon preminer blâme va à la tolérance inadmissible des arbitres. Chris Schinkle, le commentateur attitré des *Giants*, à la TV, à qui j'exprimais mon étonnement, m'a répondu : « Tu aurais dû voir Ed Meadows à l'oeuvre ! » D'accord, on peut faire pire, mais il est temps qu'on fasse mieux. Grand temps. Je n'aurais pas aimé que mes enfants assistent à ce spectacle.

Quand je songe, d'autre part, à la façon dont les *Hawks* ont rossé les *Canadiens*, dans les séries éliminatoires, je me dis qu'il est grand temps qu'une autorité supérieure intervienne et retire aux proipriétaires le droit de nommer des arbitres, de « diriger » leur travail, de leur dicter une attitude ! Grand temps ! Le cirque romain, ça peut toujours aller ! Mais les stades et les arénas sont en passe de devenir des abattoirs !

UN PEU D'ENCENS . . . M. MOSS !

Les journalistes montréalais ne daigneront pas l'admettre. Que mes lecteurs se rappellent seulement l'avoir lu pour la première fois à mon enseigne : « Perry Moss n'a pas effectué un seul mauvais échange depuis qu'il gère les *Alouettes* ! . . . »

Je m'explique. Où seraient les *Alouettes* si Sam Etcheverry était resté à Montréal ? D'accord, Moss n'a rien eu en échange de Sam, mais il a tout de même sauvé un an dans son travail de reconstruction.

Sam Etcheverry est fini comme passeur, son bras est « mort ». Moss, même s'il ne veut pas l'avouer, le savait depuis l'an dernier. Il s'en est débarrassé à temps ! Il a falli attraper Trimble et Gaudaur avec son échange Etcheverry-Faloney. Où seraient les *Alouettes* en ce moment avec Faloney au quart ? Où serait Hamilton avec Sam « brûlé » ? . . .

Quant à Patterson, il fut le plus grand joueur de football à avoir jamais mis le pied en terre canadienne. Malheureusement, sa détermination est trop forte pour ses os. On a abusé de lui. On l'a usé. La faute en est à Walker. Pas à Moss. Paquette ne sera jamais un demi-Patterson, mais il rendra des grands services aux *Alouettes* longtemps après la retraite de « Mr. Wonderful » ! Et Moss n'avait pas tort ! . . .

Quand il a « sacrifié » Syd Williams pour obtenir Don Clark, il a eu « génialement » raison. Quand il a « donné la coupe Grey » aux *Argonauts* avec McNichol et Shipp il a été ridiculisé. Cependant Bobby Jack Oliver, Ron Brewer et Paul Fedor seront là pour boire le champagne à même la fameuse coupe bien avant Shipp et McNichol. Moss a eu du flair.

On a pleuré le départ de Jim Copeland. Il y a des « pleureuses » professionnelles parmi nos journalistes. Mais Copeland, qui n'était plus d'aucune utilité, nous a permis d'obtenir Joe Stracina, notre centre régulier.

Vos critiques font mine de vous oublier, ces temps-ci, Monsieur Moss. Je les connais. Ils ont tout simplement du mal à ravaler leurs propres sornettes. Ça passe « serré ».

L'encens ne tardera j'en suis sûr. Préparez l'autel pour l'an prochain ! ! ! ◆

L'INCO ÉLARGIT LE MARCHÉ MONDIAL DU NICKEL



CANADA
5 CENTS
200e anniversaire de l'isolation et de l'identification du nickel
1951

ÉTATS-UNIS
5 CENTS
1961

IRLANDE
SIX-PENCE
1929

ROYAUME-UNI
5 SHILLINGS
Année du Couronnement
1953

FRANCE
NOUVEAU FRANC
La plus récente pièce de nickel pur
1960

SUISSE
20 CENTIMES
Première pièce en nickel pur
1881

JAPON
50 YEN
1955



ÉQUATEUR
UN SUCRE
1937



ARGENTINE
UN PESO
Pièce commémorative
1960



URUGUAY
10 CENTESIMOS
1953



ESPAGNE
25 PESETAS
1957



GRÈCE
10 DRACHMAE
1959



PAKISTAN
2 ANNAS
1948



INDE
10 NAYE PAISE
1957

Le nickel canadien et la monnaie du monde

Le nickel et ses alliages font d'excellentes pièces de monnaie parce qu'ils sont résistants à la corrosion et à l'usure, prennent bien l'estampage et la frappe et ont un brillant éclat métallique qui permet de les identifier facilement.

Selon les renseignements les plus récents, 47 pays du monde se servent de nickel ou d'alliages de nickel pour frapper 118 monnaies différentes. En moyenne, cela représente une consommation annuelle de plus de 5 millions de livres de nickel, soit environ 10 pour cent du poids de tous les métaux utilisés pour la frappe des monnaies. Pensez à ce que cela représente pour le Canada.

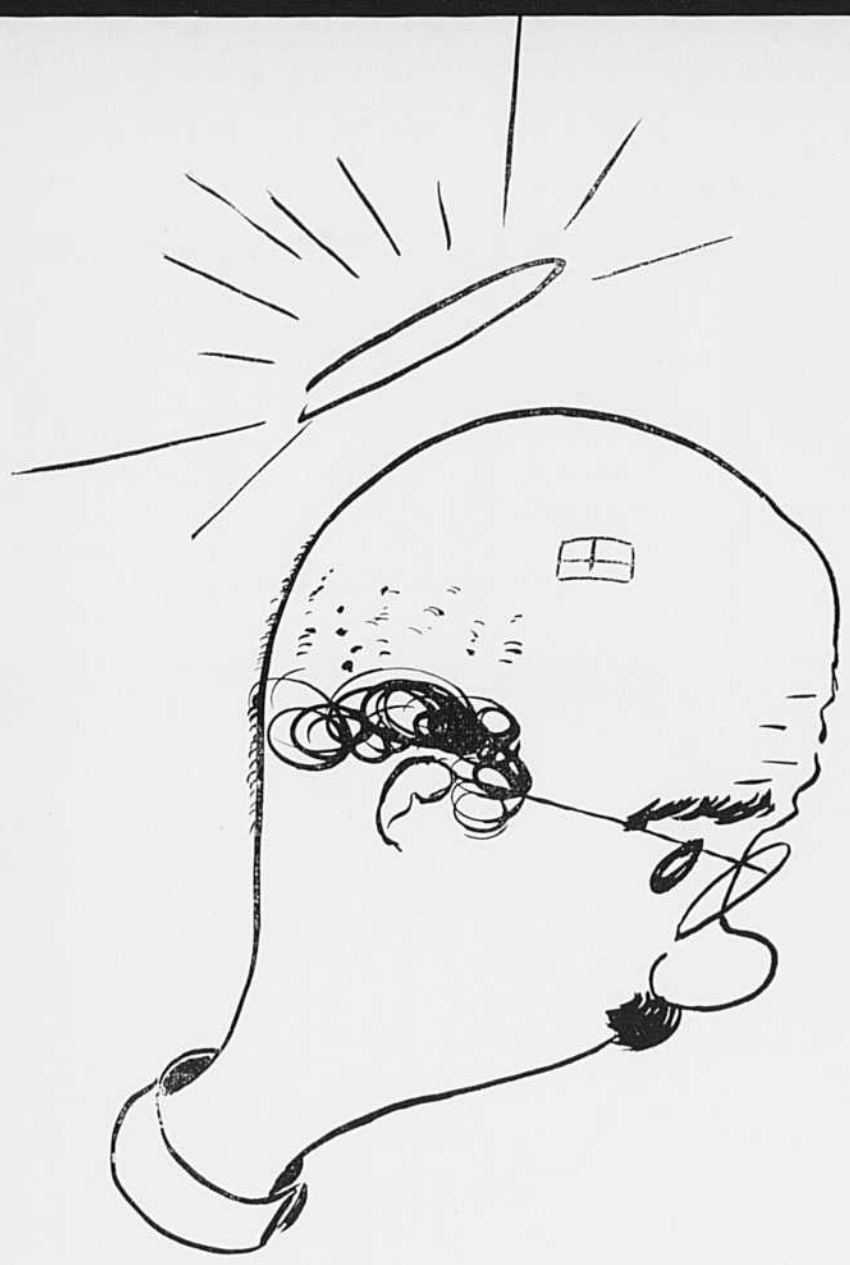
Le Canada est le plus grand producteur de nickel au monde et l'Inco, grâce à son organisation de vente, de recherche et de mise en marché, élargit sans cesse les débouchés du nickel Inco sur le plan international.

L'exportation du nickel Inco s'intensifie dans le monde entier . . . contribuant ainsi à équilibrer les échanges commerciaux, à stimuler l'économie canadienne et à donner plus d'emplois aux Canadiens.

THE INTERNATIONAL NICKEL COMPANY OF CANADA, LIMITED

INCO

55, RUE YONGE, TORONTO



SAINT PICHU ARCHANGE

UN CONTE DE MARCEL SEGUIN

On trouve toujours le temps de faire ce qui nous passionne.
Raphaël Pichu

Je ne vois jamais venir la Noël sans penser à Raphaël Pichu, l'Homme-volant ou l'Ange. Il habitait encore, en 1933, au troisième étage du 16A de la rue Dumarais, au faubourg Crémazie. C'était un petit homme hâve d'environ 45 ans ; il avait le crâne déplumé et un binocle qui chevauchait sur les ailes d'un nez sans arête. Lorsqu'il descendait la rue Hôtel-de-Ville à pied pour se rendre au greffe de la cour du Magistrat, où il était commis-commissaire, personne ne le remarquait, tant son paletot gris souris se confondait avec la grisaille des murs. Personne ne soupçonnait non plus que cet homme, qui n'allait jamais travailler qu'après avoir entendu la messe, fût un saint.

Comme un vieux vin, il en était venu à se rabonnir en appliquant méthodiquement les préceptes que chacun sait, mais ne se donne pas la peine d'essayer, ou si peu, sous prétexte d'un manque de temps. Pichu, lui, eut ce courage. Il voulut devenir saint dès sa plus tendre enfance, sur les genoux de sa mère, une brave et sainte femme de mère, qui lui avait insufflé le suprême idéal et lui avait trempé l'âme dans les plus hautes vertus chrétiennes. Averti de bonne heure par une obscure prescience qu'il arriverait à la sainteté sans revêtir l'habit ecclésiastique, il n'en observa pas moins les trois voeux de religion. Il a laissé l'histoire émouvante de son ascension mystique dans des cahiers qui ont paru par tranches dans la *Semaine religieuse*. Le manuscrit, d'ores et déjà vénérable et précieux, a été déposé, m'assure-t-on, à la sacrée congrégation des rites, au Vatican. Il y souffle une poussière de maximes lumineuses, exprimées sous forme de paradoxes : *On trouve toujours le temps de faire ce qui nous passionne. Vouloir sauver son âme avant de la former, c'est manger la fleur avant le fruit. Ma vie est une mort continue. L'homme étouffe dans l'homme. Je suffoque dans la foi, mais je m'y tiens. S'abêtir* (au sens pascalien) *pour devenir ange.*

Vingt années de fonctionnarisme n'ont pas peu contribué à son élévation spirituelle par l'abnégation qu'exige d'une grande âme les menues courses au Palais de justice et la rédaction monotone de milliers de fiats, sommations, motions de contrainte par corps et de règle nisi. Toujours il arrivait au bureau vingt minutes avant l'heure et toujours il travaillait avec zèle, malgré le mépris de ses confrères et l'indifférence de ses supérieurs. Ils le trouvaient ennuyeux parce qu'il était silencieux : certains lui reprochaient de n'avoir pas de vie intérieure, lui qui vivait quotidiennement une prodigieuse aventure. Pichu supportait sans mot dire les mauvais tours que ses confrères se plaisaient à lui jouer : ils se déchargeaient ordinairement de leurs gaffes en les mettant sur son dos. On le traitait de nouille, de gourde, d'endormi et d'incapable. Il ne répondait point à ses ennemis, car il savait que la persécution fortifie le saint.

Totalement affranchi de ces humaines attaches que l'on nomme amour, amitié, tendresse, il n'avait point d'amis et ne fréquentait guère que l'église et les sacrements. Les seuls êtres à qui il montra quelque signe sensible d'affection furent Pierre et Michèle, enfants de sa voisine du deuxième, madame Fafard ; il leur apportait de temps à autre des images, des médailles, voire des jujubes. Nous comprenons mieux sa pensée à cet égard, si nous partons de cette maxime relevée dans son journal : « Le plus beau don que l'on puisse faire aux hommes est celui d'une vie exemplaire. »

C'est en 1933, le 20 décembre au matin, que se produisit l'événement extraordinaire qui bouleversa sa vie. A son lever, il se découvrit une belle paire d'ailes dans le dos, roses et blanches, d'une dizaine de pieds d'envergure. C'est mal connaître Pichu que de supposer qu'il s'en servit incontinent. Il décida tout bonnement qu'il continuerait de marcher sur la rue comme tout le monde. Il mit sa voisine, madame Fafard, au courant de cette transformation et la pria d'agrandir son paletot en proportion. Ce jour-là, non moins en peine qu'empenné, il s'abstint de se rendre au travail. A trois heures, le greffier demanda par téléphone des nouvelles de la santé de son collaborateur qui, ayant déclaré qu'il se portait comme un ange, reçut l'ordre de retourner au travail dans le plus bref délai. Prenant son directeur au mot, Raphaël Pichu fut à la petite rue Saint-Jacques en quelques coups d'ailes, lesquelles se refermèrent sur les marches du Greffe. Le greffier et ses collègues rirent beaucoup de cette aventure, mais, lorsqu'ils eurent compris que Pichu était devenu séraphin, ils le renièrent. Son chef lui signifia son congé en lui remontrant que le règlement ne prévoyait pas l'emploi des anges pour rédiger les fiats. « Fiat voluntas, soupira Pichu. Qu'importe, je puis maintenant voler de mes propres ailes. » Et disant ces mots, il s'envola au-dessus de la ville.

Il la trouva grise et sans beauté. Alors il survola le fleuve et gagna la campagne où des maraîchers lui donnèrent la chasse à coups de fusil. Il revint à Montréal à tire-d'aile. Hélas, il faisait déjà nuit : il ne parvint pas à reconnaître la toiture de sa maison dans le scintillement infinicolore des lumières, Raphaël Pichu se crut fichu. Il se résigna à descendre sur une place publique qui se trouva être la place Phillip. Les pigeons qui dormaient sous le manteau de bronze d'Edouard VII, réveillés en sursaut, s'enfuirent en poussant des roucoulements rauques. Les quelques promeneurs qui se trouvaient sur la place furent pris de panique et se réfugièrent dans les cinémas et les rues avoisinantes. Ce que voyant, l'homme-volant regagna les hauteurs, s'orienta et rentra chez lui en droite ligne.

Le lendemain, fatigué de cette équipée, il fit la grasse matinée et se laissa aller jusqu'à la paresse. Dès lors, ses ailes se mirent à rapetisser et à rapetisser : elles étaient déjà réduites à leur demi-grandeur, lorsque Pichu eut la présence d'esprit de réciter une prière d'urgence : un simple acte de contrition. Ses ailes reprirent bientôt leurs proportions initiales. Ce phénomène le





fit réfléchir : il se persuada que le moindre péché commis en cours de vol pouvait lui rogner les ailes et lui être fatal. Il s'abstint même de tuer les rares mouches d'hiver qui sortaient de derrière la tapisserie, mi par scrupule, mi par solidarité avec la gent ailée.

Il reprit l'expérience du vol en plein jour, remarqué cette fois par une bonne partie de la population. La nouvelle qu'un homme oiseau survolait Montréal déchaîna une hystérie collective qui fut portée à son comble le lendemain encore, dès l'apparition dans le ciel fumeux de la métropole des deux grandes ailes blanches de celui qu'on appelait le sur-homme, l'homme-volant, l'homme-oiseau, l'ange, le diable, le martien. Les journaux et la radio entretinrent cette effervescence en publiant les témoignages visuels et en interviouant des passants sur la rue et en postant des observateurs sur les gratte-ciel. L'homme ailé reparut le 24 décembre et on le vit disparaître entre les nuages, avec une célérité et une grâce telles que le surnom d'ange se généralisa. Cet événement suscita d'innombrables conversations chez les mécréants et un nombre égal d'apostasies chez les croyants.

Lorsqu'il fut au paradis, le bon Dieu l'attendait à la porte : « Mon bon Pichu, en vérité, mes vues sur toi te destinent à une haute mission pour laquelle tes qualités de commis-commissaire, mille fois mises à l'épreuve, te désignent mille fois au-dessus de tes confrères et présente toutes les garanties de succès. Je te *promeus* (1) donc *ab divino actu et per saltum* archange spécial à substance corporelle. Je m'assure que sur terre la fête de la nativité a été défigurée par un certain Père Noël qui a usurpé ma place par l'abondance des cadeaux qu'il gratifie aux petits enfants au mépris de mes grâces, dont la demande baisse de façon, hum, plomp !... inquiétante. J'ai donc avisé, il y a plus de quarante ans, de te préparer par une sanctification à l'état de messager *cum pennas celestas*. Je te chargé *jure et facto* d'aller distribuer des récompenses aux enfants sages, dont voici la liste exacte ainsi que leurs adresses, avec faculté de te multiplier en autant de toi-même qu'il le faudra pour répondre à la demande. Chaque colis exauce un souhait du destinataire. *Ite Pichus, ite filius, ite tutti frutti parvuli tutti quanti partare. Amen.*

Ayant ses rémiges soyeuses solennellement déployées, le diligent et officieux archange salua la compagnie puis s'élança dans l'abîme un colis entre les mains, qu'il alla déposer au pied de l'arbre de Noël des petits Fafard qui, endormis, riaient aux anges. Sa carte, portant un mot gracieux de la part du Donateur, il laissa sur ledit colis. Puis remonta dans les nuages Pichu. Au même instant, des milliers de Pichu Archanges répétaient le même geste dans des milliers de foyers à la surface de la planète, soit exactement une minute avant la venue du Père Noël, lequel, constatant que les enfants avaient déjà reçu leurs récompenses, renonça à courir les cheminées, complètement mystifié par les cartes de l'archange Pichu.

Lorsqu'il eut achevé sa tâche, Pichu Archange se réduisit à un exemplaire unique, et s'en fut rendre compte de sa mission au bon Dieu, qui lui dit : « Tu es un bon serviteur, Pichu, je t'offre de demeurer auprès de moi aussi longtemps qu'il te plaira. » Je vous laisse à penser si Pichu accepta. « Mais que ferais-je de mes ailes ? demanda-t-il. Je n'en ai plus besoin. » — « Fais-en ce que tu en voudras », lui dit Dieu. Alors Pichu, décrochant ses ailes, les lança en bas en leur imprimant un mouvement calculé de telle sorte qu'elles décrivirent une courbe harmonieuse sous les yeux ébaubis de la céleste assemblée qui les suivit jusqu'à ce qu'elles s'arrêtassent dans une plaine de Pampelune, en Espagne. Un paysan vint à passer, les ramassa et les porta à l'abbaye des Soeurs de l'Asonpcion, qui les suspendirent dans la sacristie de leur église abbatiale. On dit que, telles les cloches qui s'envolent le vendredi saint, les ailes de Pichu Archange remontent au ciel tous les 24 décembre, pour un motif que les bonnes soeurs ignorent, mais que vous savez maintenant.

(1) Cette forme inusitée du verbe promouvoir, dont l'acception est ici étendue au sens de donner une promotion, n'est pas à recommander et n'est excusable que dans la bouche du souverain maître de toutes choses.

vous l'apprécierez vraiment

HAIG & HAIG
FIVE STAR

Sa subtile saveur est si différente.
Ce délicieux Scotch Whisky est fabriqué
par la Maison Haig, les plus anciens distillateurs
de Scotch Whisky, et dont la fondation
remonte à 1627. Et nul doute que la nouvelle
bouteille ne fasse également votre
enchantement . . . en verre incolore, elle tient bien
en main et s'ouvre facilement.

NE SOYEZ PAS VAGUE . . . DITES HAIG & HAIG LE SCOTCH WHISKY FIVE STAR

Distillé, mélangé et embouteillé en Ecosse

Parfait dans de l'eau ordinaire de l'eau gazeuse ou avec de la glace.

THE ORIGINAL NAME IN SCOTCH
HAIG & HAIG
Established 1627

Délicieux dans un Scotch old fashioned un Rob Roy ou tout autre coquetel.

FH-61-4

J'ai tourné avec Jean Boivert

TROIS INSOLENCES D'UNE CAMÉRA

GABRIEL LANGLAIS

Le fait est historiquement reconnu, Molière, « le contemplateur et le peintre de la nature humaine », profitait de ses visites chez le coiffeur pour trouver le sujet de ses pièces. De nos jours, même si les salons de barbiers sont encore pittoresques, l'observation de la nature humaine se fait d'une tout autre façon.

A Radio-Canada, par exemple, à une émission qui a débuté le vendredi 13 octobre à 8 h. 30, on a recours aux indiscrétions d'une caméra camouflée pour croquer, sur le vif, des expressions, des réactions et des attitudes qu'aucun peintre, qu'aucun caricaturiste ne sauraient esquisser.

La formule n'est pas nouvelle puisqu'elle nous vient de nos cousins d'Amérique, mais, comme aux Etats-Unis, je suis sûr qu'elle fera fureur au Canada. Ceux qui sont déjà familiers avec *Candid camera* reconnaîtront chaque semaine des séquences filmées et télévisées aux Etats-Unis. Mais ceux-là, comme les nouveaux venus, s'amuseront à regarder les scènes qui ont été tournées ici au Québec, à Montréal, dans la banlieue ou même peut-être dans la Vieille Capitale.

Dans les coulisses

Dans le but de vous expliquer comment se prépare une émission du genre, j'ai demandé et obtenu la permission de tourner quelques séquences avec le réalisateur Jean Boisvert. Jean Boisvert est au service de la firme Niagara Films qui tourne la série pour le compte de Radio-Canada.

Le camouflage de la caméra

Il convient d'expliquer, tout d'abord, que les victimes de *Insolences d'une caméra* ignorent complètement qu'on les photographie ; d'où le naturel impressionnant de leurs réactions. A l'extérieur, la caméra est dissimulée dans une camionnette où seule une petite ouverture laisse percer la lentille téléscopante de la caméra. Il faut avoir l'oeil exercé pour la repérer. A l'intérieur, Jean Boisvert a recours à toutes sortes de trucs. Si l'endroit visité s'y prête, on place la caméra et le caméraman dans un placard dont on aura remplacé la vraie porte par une autre munie d'un miroir sans tain. La caméra pourra alors voir sans être vue ! Enfin, comme ce fut le cas, au moment du reportage, la caméra était placée dans la section des ordonnances d'une pharmacie, derrière un faux décor qui s'harmonisait très bien avec la décoration intérieure moderne de l'endroit.

De l'antigel dans les pneus

L'équipe des *Insolences d'une caméra* se compose d'abord du réalisateur Jean Boisvert, de la script-assistante Michelle Bordeleau, du caméraman Michel Thomas d'Hoste, de son adjoint Bernard Chentrier et de Michel Belaïeff, ingénieur du son. Mais elle comprend également les cascadeurs, ou si vous préférez ceux qui provoquent les réactions des victimes de la caméra, qui sont : Alain Stanké, Carl Dubuc et Lisa Tondi.

La première séquence se situe dans le garage de M. Auclair, à l'entrée de Beloeil. Tous les employés sont dans le jeu sauf le propriétaire qui est la victime. La camionnette de la caméra s'est placée tout près de la vitrine du bureau de M. Auclair, sous prétexte qu'il faut en recharger la batterie. Tout est prêt, on tourne !

Pour dissimuler la caméra, au cours d'une séquence tournée dans un restaurant, on a enlevé la porte de ce placard, introduit la caméra et placé devant une porte fabriquée spécialement pour la circonstance. Cette porte est munie d'un miroir sans tain. Ce miroir, derrière lequel se cache le caméraman, lui permet de photographier sans être vu et sans trahir la présence de son appareil.



Muni d'un micro portatif dissimulé sous son veston, et d'un poste émetteur à modulation de fréquence qui transmettra le son à la camionnette, Alain Stanké a pour mission d'amorcer la conversation avec M. Auclair. Lisa Tondi essaiera, elle, par l'ingénuité de ses questions de femme-chauffeur qui ne connaît rien, de faire perdre patience au garagiste. Stanké pose à M. Auclair les questions d'usage, ce que coûte la mise en condition pour l'hiver d'une voiture, etc.

Et Lisa Tondi fait son entrée. Elle a une histoire longue comme ça à raconter. Son amie qui est dans le Sud, lui a prêté sa voiture et elle veut la faire préparer pour l'hiver. Elle débite son histoire lentement et avec une naïveté et un humour déconcertants. Dissimulé dans le garage attenant, j'entends toute la conversation. D'abord, elle a interrompu Stanké et pris possession de l'endroit. Elle sait qu'il faut de l'antigel, mais elle n'est pas sûre si c'est dans les pneus qu'on doit la mettre... Elle demande au garagiste éberlué, mais toujours poli, de changer l'huile dans le radiateur... Il lui faudra aussi envelopper, pour qu'il ne gèle pas, le levier de l'embrayage qui est tout raide d'avance... Quand M. Auclair lui dit qu'il faudra graisser la voiture, elle proteste et allègue que cela va la salir!... Elle ajoute qu'elle a vu des petits papiers collés à la portière de certaines voitures, et elle n'en a pas dans la sienne, est-ce important? M. Auclair lui laisse entendre qu'elle n'a pas lieu de s'inquiéter, qu'il a le catalogue de la marque de sa voiture où tout est indiqué. « D'ailleurs, dit-il, je le connais par coeur ce catalogue. » Naïvement, mais sans même sourire, Lisa lui dit : « Vous avez tout ce catalogue dans la tête! » Tout le temps que dure cette longue conversation, les clients entrent et sortent, viennent payer leur note, mais Lisa tient toujours son bout et M. Auclair ne s'impatiente toujours pas! Et Lisa s'excuse, elle veut aller chercher dans sa voiture un objet qu'elle a trouvé et dont elle ne comprend pas le mécanisme. Pendant ce temps, Stanké essaie de faire dire à M. Auclair que les femmes en matière d'auto, « ce n'est pas riche ». Mais M. Auclair, en gentilhomme qu'il est, lui répond que celle-là n'est pas pire que les autres, qu'il est habitué à ce genre de femmes!

Lisa revient. Elle a dans la main un ressort à boudin. Elle l'a trouvé près de sa voiture et elle veut savoir si c'est un instrument important.

« Je vous crois, de dire M. Auclair, le « coil » c'est le cerveau de votre voiture. Mais il n'appartient pas à la vôtre; vous avez une Chevrolet et c'est le « coil » d'une Ford. » Lisa explique que quelqu'un d'autre a pu le perdre...

On sent que M. Auclair en a assez d'être poli. Il déclare : « Parle, parle, parle et jusqu'ici, je ne vous ai pas vendu grand'chose! » Lisa lui explique que, justement, elle voulait lui acheter son permis de conduire... Et que pour faire plaisir à sa « copine » et pour la remercier, elle voudrait munir sa voiture d'un réservoir de 40 gallons. M. Auclair lui rétorque qu'il vaut mieux avoir un petit réservoir, que cela lui donnera l'occasion de la voir plus souvent.

Et le rideau tombe. On explique à M. Auclair qu'il vient d'être la victime de la caméra, ce à quoi il répond : « Je m'en doutais un peu, car vers la fin j'ai aperçu le micro de M. Stanké et j'ai pensé que c'était un inspecteur de la compagnie qui venait se rendre compte si j'étais un bon vendeur! »

La serveuse enguirlandée

Dans l'élégante et moderne salle à manger de la pharmacie Lefebvre, tout le monde, comme au garage, est dans le jeu, sauf la serveuse que Stanké doit enguirlander. Les préparatifs sont faits, la serveuse arrive, elle est en fonction à compter de midi quinze, heure du déjeuner. Stanké est installé au bar-comptoir, son micro dissimulé dans le carton d'une pancarte annonçant une liqueur gazeuse. Il appelle la serveuse qui est d'origine belge et il le sait. Il lui explique qu'il est pressé. Elle lui apporte le verre d'eau classique et se retire. Il la rappelle et lui dit que l'eau n'est pas assez froide. Elle lui verse un autre verre d'eau. Stanké a dans ses poches un crayon de rouge à lèvres. Il trace sur le verre une souillure rouge. Il appelle la serveuse et se plaint que son verre est sale. Elle lui en donne un autre. La soupe qu'elle lui offre est froide. Il la retourne. Elle lui a apporté des ustensiles très propres. Il en a dans ses poches qui sont souillés. Il les substitue aux autres, se plaint à la serveuse qui commence à s'impatienter. La soupe chaude revient. Stanké y glisse une couple de cheveux qu'il a en poche. Plainte et replainte! La pauvre fille ne sait plus où donner de la tête. Pendant tout ce temps, elle sert d'autres clients. Stanké (on n'entend que lui dans la salle) se plaint tout haut : « Il y a longtemps que vous travaillez ici? C'est effrayant! » Il demande l'addition, elle la lui remet.

« Quatre-vingt-neuf cents pour ça! Soupe froide, ustensiles malpropres, cheveux dans la soupe... franchement! »

La pauvre serveuse rougit et va droit à son patron qui est assis à une table voisine. Ce dernier l'autorise à dire au client Stanké de s'en aller s'il n'est pas satisfait. Et la scène se prolonge ainsi jusqu'à ce que Stanké ait exigé un jus de tomate pour remplacer la soupe. Il la traite de « tête de Belge » et il évente finalement la mèche.

Impressions de la serveuse : « J'étais complètement rendue à bout. Vous m'énerviez. » — Impressions de Stanké : « C'est un rôle que je n'ai pas aimé jouer. Je me sentais mesquin. »

Le spécialiste en lavage de glace

De retour au garage Auclair, Boisvert stationne la camionnette de la caméra tout près du débit d'essence. Il s'agira pour Stanké, revêtu de l'uniforme des employés du poste d'essence, d'offrir aux automobilistes *pressés*, de nettoyer les glaces de leurs voitures. Il y mettra tant de temps, qu'on espère que les clients se mettront en colère!

Deux dames aimables

Une grosse voiture arrive. Stanké insiste auprès de la dame qui est au volant pour qu'elle place bien sa voiture dans le champ de la caméra, et il commence à jouer son rôle. Le front de ce Stanké! Les torchons, le « Bon Ami », tout saute! Et il procède avec une lenteur déconcertante, tout en causant avec la dame et son amie. Il pousse le culot jusqu'à lui demander un pourboire. Madame est un peu surprise, mais elle y consent. Il lui demande combien elle lui donnera et lui suggère un dollar. La dame proteste, avec le sourire, et lui offre cinquante cents ou un paquet de cigarettes. Stanké frotte toujours. Les dames tiennent

[*Lire la suite page* 37]



Cet homme ne le sait pas, mais la caméra l'observe. Il a, à ses côtés, au restaurant, le cascadeur Carl Dubuc qui s'est levé une couple de fois pour aller embrasser, à pleine bouche, une jeune fille qu'il n'est pas supposé connaître, mais qui fait le jeu elle aussi. Notre loustic a l'air de se demander s'il rêve ou s'il est bien réveillé.



Voici une dame qui semble bien découragée, quand un homme vient lui demander de le laisser se servir de sa lessiveuse publique pour nettoyer sa chemise tout entachée de graisse. Elle ignore, évidemment, que le caméraman observe ses réactions.

Ces deux dames sont en train d'essayer un chapeau. Elles sont placées devant un miroir troué qui permet à la caméra de les croquer sur le vif. Au point de vue étude de la nature humaine, cela vaut tous les traités de Jean-Jacques Rousseau!



L'AMOUR NE MEURT PAS

ROMAN INEDIT DE MARCELLE DAVET

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

CANNES, la belle et douce ville Méditerranéenne, dormait. Le grand silence de la nuit enveloppait la Croisette, rendant plus distinct le murmure de la mer. Un pâle clair de lune éclairait cette terre divine où toute la beauté du monde semble s'être donné rendez-vous.

Anne-Marie respirait le parfum enivrant des fleurs qui, du grand jardin tout proche, montait vers elle. Penchée par-dessus la balustrade elle offrait son front avec délices à la fraîcheur du soir.

Elle était heureuse. A aucun moment de sa vie elle n'avait éprouvé une si parfaite félicité. Le rêve qui, depuis des jours et des mois, la hantait, lui apparaissait maintenant sur le point de se réaliser ; il lui semblait qu'elle n'avait plus qu'à étendre les bras pour le saisir.

Au clocher d'une lointaine église, trois faibles coups s'égrenèrent. « Il est temps que je me couche, songea la jeune fille ; Marie-Anne est certainement plus sage que moi, je suis sûre qu'elle dort. »

Comme pour donner un démenti éclatant à cette pensée, une svelte silhouette blanche surgit à ses côtés, et les deux soeurs se trouvèrent face à face sur l'étroit balcon qu'enlaçait une odorante glycine.

— Impossible de trouver le sommeil, déclara Marie-Anne en souriant ; alors, autant jouir du spectacle. Au dessus de cette mer si calme, si bleue, le lever du jour est sûrement féerique.

Elle approcha une chaise longue du balcon, s'y étendit, ramenant autour d'elle les plis soyeux de sa longue robe de nuit, et s'installa aux pieds de sa soeur.

Envahie par son rêve et l'intensité de son bonheur, elle demeurait là, appuyée d'un bras à la rampe, sa main droite enfermant un visage qui recouvrait à demi l'or mouvant de la chevelure.

— T'es-tu beaucoup amusée à ce bal ? demanda négligemment sa soeur. [*Lire la suite page 20*]

« Seul le bien que l'on fait pèse
[dans la balance —
tâche avant de partir de faire
[un peu de bien. »

CHARLES FUSTER

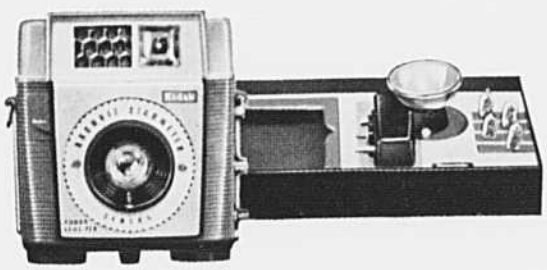




La *Camera Brownie Starmite* compacte, avec porte-flash à même, prend de superbes instantanés et diapositives en couleurs . . . moins de $13. Dans une boite avec lampes, piles, film . . . moins de $15.

Les cadeaux Kodak disent: "Ouvrez-moi le premier"

...et captent toute la joie de Noël!



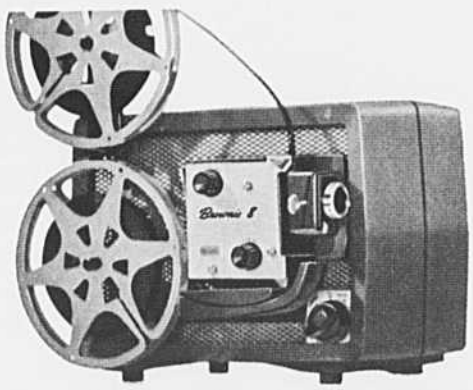
Camera à posemètre à même — au plus bas prix qui soit! La *Camera Brownie Starmeter* mesure la lumière, indique le réglage, moins de $25. Dans une boite avec porte-flash, lampes, piles et film . . . moins de $32.



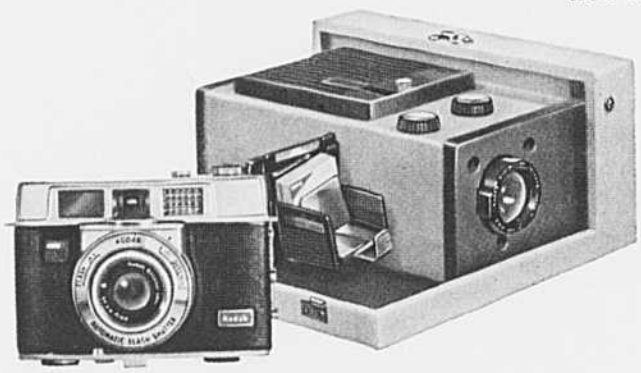
Nouvelle ciné-camera automatique — à prix budgétaire! La *Camera Kodak Automatic 8 Movie* a un oeil électrique à même. L'objectif se règle tout seul. Filtre à même . . . moins de $57.



Prenez de sensationnelles vues animées de 8mm grâce à la focale variable de la nouvelle *Camera Kodak Zoom 8 Automatic*. Il suffit de faire tourner le porte-objectif. L'oeil électrique règle automatiquement l'exposition. Filtre à même. Moins de $128.



Projection automatique des vues animées de 8mm! Le *Projecteur Brownie 8 Movie, A15*, met automatiquement le film en place, même sur la bobine d'enroulement. Coûte moins de $65. Modèle non automatique . . . moins de $55.



Nouvelle *Camera Kodak Automatic 35B* pour diapositives en couleurs! Objectif rapide *f*/2.8. L'oeil électrique règle automatiquement l'exposition. Parfaite pour les voyages . . . moins de $99. Le *Projecteur Kodak 500, Modèle B*, montre les diapositives en couleurs en grand et clairement. A partir de moins de $80.



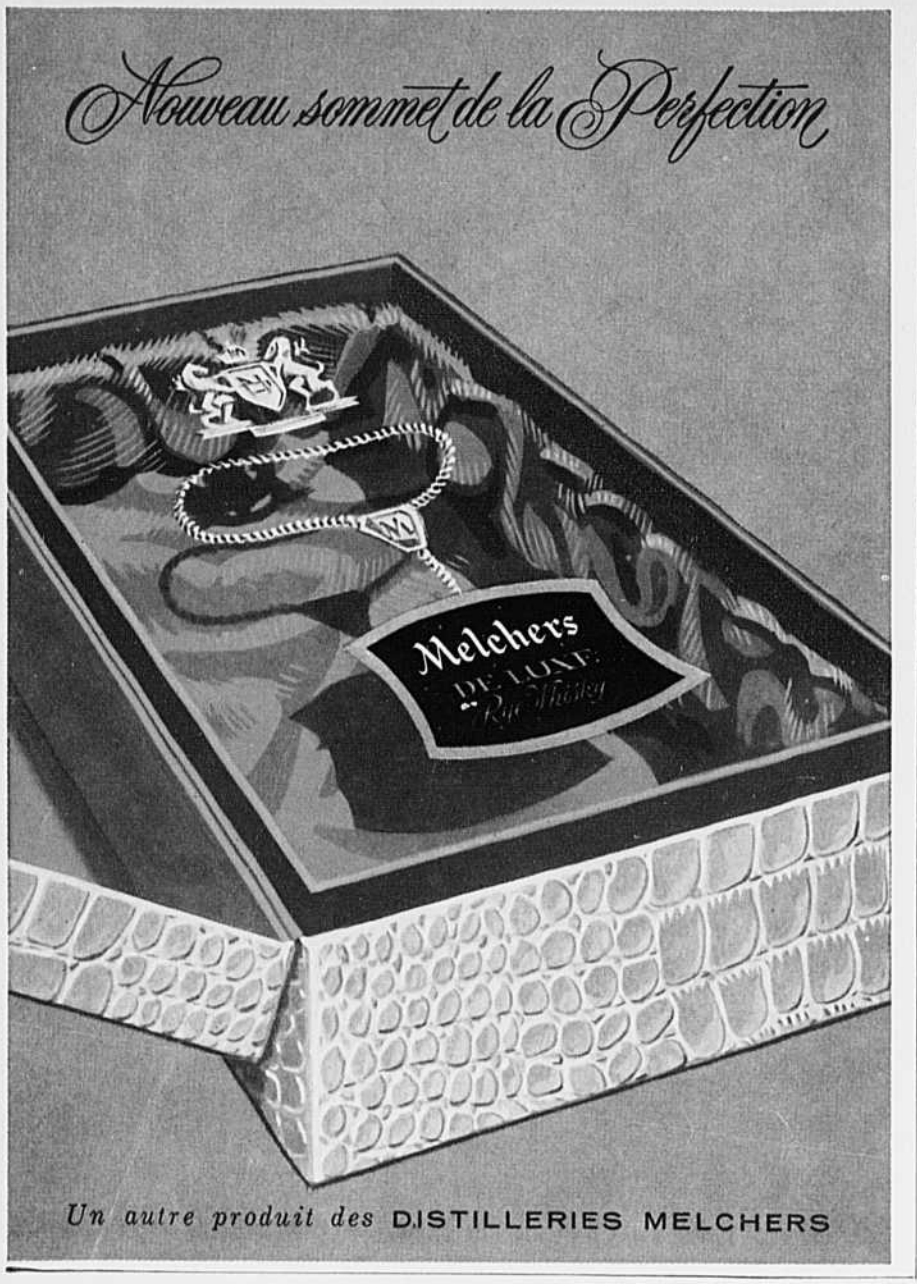
Les boites de *film Kodak* font de merveilleux cadeaux "supplémentaires" le matin de Noël. Glissez-en dans les bas de Noël.

Voyez votre marchand.

Les prix sont sujets à changement sans préavis.

Kodak
MARQUE DÉPOSÉE

CANADIAN KODAK CO., LIMITED, Toronto 15, Ontario



L'AMOUR NE MEURT PAS

[*Suite de la page* 18]

— Amusée ? Peut-être... je ne sais pas...

— Comment, tu ne sais pas ?

Anne-Marie répondit, avec une lente douceur.

— Je me suis contentée d'être heureuse.

Et elle ajouta aussitôt :

— Mais... toi-même ? es-tu contente de ta soirée ?

Marie-Anne jeta, un peu sèchement :

— Comment ne le serais-je pas ? Nous avons été, toutes les deux, les héroïnes de cette fête que l'Oncle Pascal donnait en notre honneur ; on nous a choyées, entourées, adulées. Ah ! c'est beau d'avoir vingt ans, un tuteur riche comme un nabab, et, par surcroît, d'être les plus belles filles de toute la Côte d'Azur.

Anne-Marie se mit à rire.

— Eh bien, on ne pourra pas dire que tu pèches par modestie !

L'autre haussa dédaigneusement les épaules.

— A quoi bon feindre, et faire sa « violette », il y a des glaces un peu partout, et nous avons appris à nous connaître !

— Ainsi, tu es satisfaite de ton sort ?

— Pleinement. Pas toi ?

Quelque chose, comme un soupir, monta sur les lèvres sincères, et Anne-Marie répondit :

— L'oncle Pascal nous gâte outrageusement ; Tante Cécile a fait de son mieux pour que nous ne réalisions jamais que nous sommes orphelines, et pourtant, j'ai eu souvent l'impression, en dépit de notre vie comblée, qu'il nous manquait quelque chose...

Le beau regard de Marie-Anne se levant plein d'incompréhension, sa soeur reprit :

— Un foyer normal... un père... une mère... maman ! N'avoir pu prononcer ce nom ! n'est-ce pas injuste et cruel ? Au fond de mon coeur, j'ai toujours senti un vide.

— Pas moi ! déclara Marie-Anne nettement, je ne suis pas si compliquée. Nos parents sont morts, victimes d'un accident de chemin de fer, alors que nous étions encore au berceau. Comment peut-on regretter ce qu'on n'a point connu ? Je suis pleine de gratitude vis-à-vis de l'Oncle Pascal qui nous a spontanément adoptées, et j'aime beaucoup Tante Cécile. Ils suffisent tous deux à mes affections... naturelles. Après eux, il y aura... l'Amour.

— L'amour ! répéta rêveusement Anne-Marie.

— Ne le désires-tu pas ? demanda sa soeur.

— De toute mon âme, affirma l'autre, avec une sorte d'ardeur.

— Et... tu l'attends ?

— Je l'ai trouvé.

Marie-Anne se souleva sur un coude, et pour mieux voir le visage de sa soeur, elle tendit le sien ; et dans ses yeux, couleur d'eau de mer, il y eut une sorte d'angoisse.

— Comment s'appelle-t-il ? interrogea-t-elle, d'une voix dure.

— Daniel Armon.

— Daniel Armon ? répéta Marie-Anne, interdite.

— Cela t'étonne ? Tu trouves étrange qu'on puisse l'aimer ?

Une réponse vint, brutale et nette.

— Non, puisque moi aussi, je l'aime.

— Mon Dieu !

Anne-Marie s'était détachée du balcon. Et maintenant elle faisait face à sa soeur. D'une main tremblante elle rejetait en arrière les courtes boucles d'or qui noyaient son visage, et elle apparut, si pâle, qu'elle en fut comme défigurée.

— Et lui ? t'aime-t-il ? osa-t-elle demander.

— Je ne sais pas.

— Moi non plus, je ne sais pas.

— Mais je l'espère.

— Moi aussi je l'espère.

Troublant le pur silence de la nuit, le rire ironique de Marie-Anne cingla l'air comme un coup de cravache.

— Il ne peut pourtant pas nous épouser toutes les deux !... railla-t-elle.

Le beau regard d'Anne-Marie se remplissait de larmes.

— Une de nous sera meurtrie à jamais ! soupira-t-elle.

— Celle-là devra se résigner, dit durement Marie-Anne.

— Comme tu es sûre de ta victoire ! reprocha douloureusement sa soeur.

— Je ne suis sûre de rien. Daniel, dans ses rapports avec nous, a jusqu'ici tenu la balance égale. Mais un jour il choisira.

— Comment le pourrait-il ? Jamais des jumelles n'ont eu une ressemblance aussi parfaite que celle qui existe entre nous. Tout le monde s'y trompe. Et lui-même ne sait pas toujours si c'est Anne-Marie ou Marie-Anne qui est auprès de lui.

— Mais, au moral, je ne crois pas que nous ayons rien de commun. Tu es une petite âme tendre, faible et charmante ; je ne suis pas de celles qui plient et tendent le cou à la chaîne. En amour, comme en toutes choses, tu seras esclave, Anne-Marie ; moi, je veux dominer même l'homme que j'aime. Daniel nous connaît assez pour accorder une préférence à ta nature ou à la mienne.

— Ah ! soupira Anne-Marie, pourquoi l'avons-nous aimé, toutes deux ? Il y a, autour de nous, tant d'autres jeunes gens qui eussent pu conquérir nos coeurs !

— Il est le plus beau, le plus intelligent, le plus attirant. Et de plus, il a une carrière tellement brillante ! Futur ambassadeur ! c'est merveilleux !

Marie-Anne se redressa. Son magnifique visage rayonnant d'orgueil et de désir ambitieux faisait palpiter ses fines narines, Anne-Marie pensa avec désespoir, que ce n'était pas pour ces vains hochets de vérité qu'elle aimait Daniel Armon, elle sut, à cette minute, que son amour à elle était d'une autre qualité que celui de sa soeur.

Pourtant ce n'est pas toujours le plus méritant et le meilleur qui triomphe, et, admettant cela, elle eut un soupir qui ressemblait à un sanglot.

— Aucune de nous ne doit en vouloir à l'autre du choix que fera Daniel, reprit brusquement Marie-Anne. Et notre affection réciproque n'en sera pas modifiée. Tu le penses ainsi, n'est-ce pas ?

— Oui, murmura Anne-Marie faiblement.

— Si c'est toi qu'il aime, je te promets, loyalement, de tout faire pour oublier. Je quitterai Cannes ; je voyagerai, car tu es ma soeur chérie, et tu le resteras, en dépit de tout...

Elle disait ces choses froidement ; et dans sa voix on ne percevait ni trouble, ni souffrance. Anne-Marie sentit son coeur se briser. Pour parler ainsi, il fallait que Marie-Anne ait reçu déjà un semblant d'aveu ; qu'elle ne put douter d'être élue ; le triomphe se lisait dans ses yeux.

Et comme elle insistait :

— Si c'est moi qu'il aime, promets, toi aussi, que rien ne sera changé entre nous.

Anne-Marie répondit d'une petite voix tremblante :

— Si c'est toi qu'il aime, j'en mourrais !

— Ma pauvre fille ! ironisa sa soeur, comme tu es bêtement romanesque ! On ne meurt plus d'amour au siècle où nous sommes !

— Alors, j'entrerai au couvent !

— De mieux en mieux ! Je t'en prie, ne fais pas de mélodrame. Et viens m'embrasser, grande sotte...

Un instant, elles s'étreignirent ; puis, toujours enlacées, rentrèrent dans la chambre. Une haute glace de Venise leur renvoya leur double image, image si merveilleusement et si terriblement semblable. Elles étaient grandes, et admirablement proportionnées. Sur ses épaules aux lignes harmonieuses, elles portaient la même petite tête coiffée d'or pâle ; les reflets changeants de la mer brillaient dans leurs larges prunelles ; le rouge éclatant de leur boucle saignait comme un blessure. Anne-Marie et Marie-Anne Destrade étaient belles, incontestablement, royalement belles.

— Essayons de dormir, conseilla Marie-Anne.

Et elle s'étendit sur son lit.

Anne-Marie revint seule, vers le balcon. L'aube se levait au-dessus de la Méditerranée ; le ciel léger du matin répandant les myriades d'étoiles, s'ouvrait à la clarté du jour ; lentement, le soleil commença à briller.

Mais dans l'âme de la jeune fille, toute allégresse avait fui. Maintenant qu'elle savait, à n'en pouvoir douter, qu'un amour identique au sien, habitait le coeur de sa soeur, et qu'il faudrait que, par ce terrible amour, l'une ou l'autre fut meurtrie, un goût de cendre montait à ses lèvres, et tout, autour d'elle, lui parut changé. La mer n'était plus bleue ; ce pays de rêve s'enlaidissait, les fleurs avaient un parfum mortel... Désespérée, Anne-Marie souhaita sombrer dans quelque chose qui ressemblait à la mort.

II

Après avoir été pendant longtemps ce qu'il est convenu d'appeler « un brasseur d'affaires », Pascal Destrade s'était retiré à temps d'un milieu épuisant dans lequel une existence humaine risque de s'achever avant l'heure normale. Il n'avait plus qu'un but maintenant : terminer sa vie sur cette Côte d'Azur enchantée, dans la somptueuse villa qu'il venait d'acquérir, en bordure de La Croisette. Après de longues et dures années de travail, vécues dans la folle agitation de Paris, il éprouvait la douceur insoupçonnée du repos qu'il prenait parmi les fleurs, le ciel bleu, bercé par la chanson de la mer, dans cet incomparable décor méditerranéen. Célibataire endurci, il jouait tout de même le rôle de père de famille puisque, à la mort tragique de son frère et de sa belle-soeur, il avait spontanément adopté leurs petites jumelles. Il n'avait jamais cessé de vivre avec sa soeur aînée, cette « bonne Cécile » qu'un amour contrarié avait fait de bonne heure se rallier dans la catégorie des vieilles filles. Tous les deux chérissaient leurs nièces, dont ils s'étaient efforcés de faire le bonheur. Il existait certainement peu de jeunes filles aussi gâtées que l'étaient Marie-Anne et Anne-Marie.

— Elles seront difficiles à marier, disait parfois Pascal à Cécile, elles se ressemblent trop ; je ne vois pas comment un garçon pourrait choisir l'une plutôt que l'autre.

— Elles n'ont pas le même caractère ; ni les mêmes goûts ; ni la même façon de voir les choses, répondait invariable-

[*Lire la suite page* 22]

Un Cadeau Vraiment Apprécié est de qualité Zenith!

Choisissez l'une de ces éblouissantes créations Zenith pour ce cadeau bien spécial! Vous aurez la certitude d'offrir . . . un appareil de haute qualité et au rendement mondialement réputé!

a. Le meilleur radio portatif FM/AM, entièrement transistorisé, du monde. Puissante réception FM en plein air, *sans dérive*. Royal 2000, Trans-Symphony.

b. Le plus beau des transistors de poche! Son haut-parleur nouveau (le plus grand jamais mis dans un transistor de poche) a un volume sonore stupéfiant! 8 transistors. Royal 500 De Luxe.

c. Le premier radio-réveil du monde à minuterie automatique "memory timer". Inutile de régler le réveil chaque soir—vous l'entendrez toujours à l'heure voulue. Mettez sur "Holiday" quand vous voulez faire la grasse matinée. Le Morning Star, Modèle H624.

d. Le célèbre radio portatif entièrement transistorisé Zenith Trans-Oceanic à 9 gammes d'ondes. Souvent imité, *jamais* égalé. Royal 1000D.

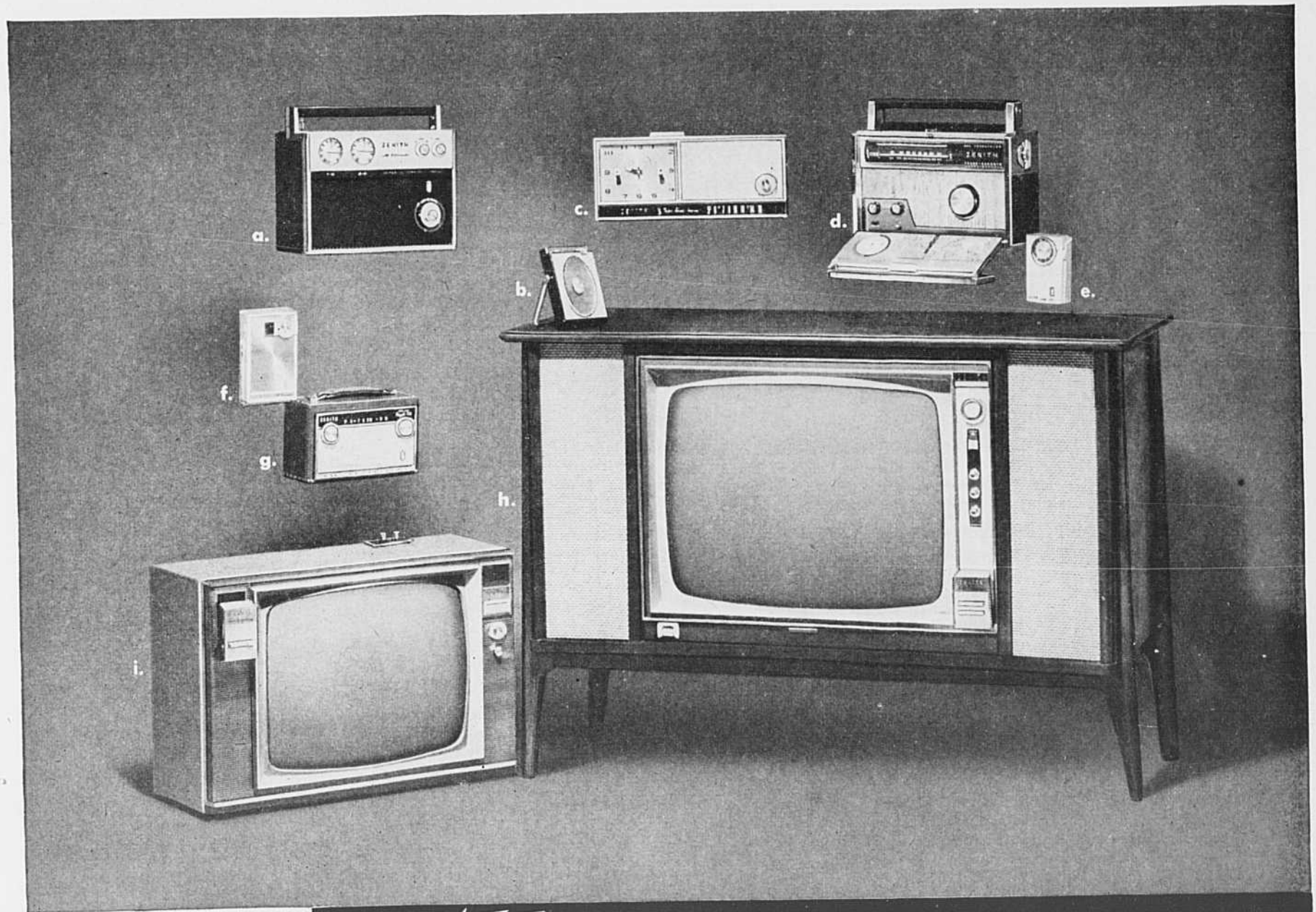
e. Ce nouveau transistor de poche a la plus puissante tonalité nuancée jamais offerte par un récepteur si petit. Donne jusqu'à 75 heures d'écoute avec 2 piles miniatures. Choix de cinq coloris attrayants. Royal 50H.

f. Un transistor supérieur à tout autre d'un prix semblable! Avec le nouveau haut-parleur de 5″x3″ à "Gamme Étendue". 7 transistors. Royal 400.

g. Extrêmement puissant et ultra-sensible, ce radio portatif à 8 transistors joue—où beaucoup d'autres appareils restent muets. Coffret entièrement gainé de vrai cuir fleur, grainé. Royal 755.

h. Vous ne pouvez pas offrir de meilleur TV que le Zenith à grand écran avec l'original et exclusif téléréglage "Space Command". Modèle de style Danois Contemporain. H3360.

i. Le "Decorator Convertible" est un TV de conception radicalement nouvelle. Il a le rendement d'un modèle de table et la maniabilité d'un portatif. Présente la traditionnelle qualité "Fait à la Main" Zenith. Téléréglage par "Space Command". Le Seabrook, Modèle H2231.



ZENITH RADIO CORPORATION OF CANADA LTD., 1470 THE QUEENSWAY, TORONTO 18, ONTARIO. La Royauté de la télévision, des appareils à haute fidélité stéréophonique, des tourne-disques, radios et des appareils acoustiques.

Les caractéristiques sont modifiables sans préavis.

ZENITH *La qualité doit y être pour que le nom soit apposé*

ZENITH RADIO CORPORATION OF CANADA LTD.



Prévisions astrologiques pour le mois de décembre 1961

par YVAN CHASTAGNES

BELIER (21 mars - 20 avril)

Attitude pleine de dignité et de bienveillance qui aura un effet considérable sur la personne que vous aimez. Mois excellent. Dans l'emploi, aisance et progrès. Sorties bien choisies.

TAUREAU (21 avril - 20 mai)

Esprit d'aventure encouragé. Vous aurez l'occasion de pousser un flirt, peut-être plus loin qu'il ne faut, ce qui irritera certains de vos proches. N'y donnez pas suite si vous ne ressentez aucune sympathie à cette personne.

GEMEAUX (21 mai - 21 juin)

Fort dynamisme que vous saurez utiliser dans les directions qui construiront votre avenir. Affirmez-vous avec tact mais avec énergie. Un homme plein de talent vous attire un peu trop. Gare aux emballements.

CANCER (22 juin - 23 juillet)

L'intuition ou la fantaisie vous guideront vers la solution de problèmes financiers et activeront vos gains. Un partenaire facilite vos intrigues sentimentales par sa compréhension. Sorties nombreuses.

LION (24 juillet - 23 août)

Sûr de vous, audacieux, vous en imposerez à celui ou à ceux que vous traînez à vos côtés. Poursuites du coeur en bonne voie. Vous inventerez quelque chose qui modifiera votre activité ou permettra d'en entreprendre une complémentaire.

VIERGE (24 août - 23 septembre)

La jalousie est guérie ou tenue en laisse. C'est le moment d'agir pour l'évolution décisive de votre vie amoureuse. Soyez tenace. Préférez les joies de l'harmonie sentimentale qui s'offrent à votre délicatesse.

BALANCE (24 septembre - 22 octobre)

Tout changement dans vos relations humaines apportera sa part d'imprévu et souvent de joies diverses. Intrigues de coeur en évolution. Idées adroites, originalité dans votre élégance, optimisme surtout, font votre réussite.

SCORPION (23 octobre - 22 novembre)

Vous savez entraîner par l'exemple et chacun tiendra à vous aider. Choisissez avec habileté le compagnon de vos sorties. Ne soyez pas hostile à celui qui vous a vexé, peut-être involontairement. L'indulgence a toujours sa place.

SAGITTAIRE (23 novembre - 21 décembre)

Evitez le monde et ses séductions faciles. L'intimité et la douceur d'une seule présence offriront bien d'autres joies et plus vraies. Vous saurez tirer un parti nouveau et original des circonstances qui se présenteront.

CAPRICORNE (22 décembre - 20 janvier)

Vos amours s'épanouiront mieux si vous acceptez de renoncer à une part de votre indépendance. Sachez comprendre les raisons qu'on vous donne. Vous avez suffisamment préparé votre action, n'hésitez plus, allez de l'avant.

VERSEAU (21 janvier - 19 février)

Le flirt est possible mais les attachements sérieux ne se décideront pas en ce moment. Dans l'emploi, pas d'entêtement. Soyez souple. Il faudra beaucoup de diplomatie pour vous introduire là où vous désirez aller.

POISSONS (20 février - 20 mars)

Gains abondants et qui continueront à récompenser votre ténacité et votre audace. Un être intéressant vous recherche. Succès surtout dans le travail et les ambitions pratiques. Fournissez tout l'effort qu'on vous demande.

L'AMOUR NE MEURT PAS

[*Suite de la page 20*]

ment Cécile ; leur mari éventuel pourra donc parfaitement faire un choix.

Parmi les jeunes gens qui formaient le cercle d'admirateurs gravitant autour d'elles, Pascal n'avait pas été sans remarquer l'un des plus fidèles, Daniel Armon. Jeune diplomate en congé sur la côte — congé qui se prolongeait par suite d'une blessure de guerre mal fermée, et, qui demandait une étroite surveillance médicale, — il possédait tout ce qu'il fallait pour plaire, non seulement à une jeune fille mais aussi aux parents les plus difficiles. Beau garçon, d'une distinction parfaite, appartenant à une famille très honorable, pourvu d'une fortune suffisante, il pouvait prétendre à la main d'une des jumelles avec la certitude d'être agréé. A la vérité, il était devenu un hôte assidu de la villa, et rien ne se faisait : partie de tennis, séances de natation, bals, excursions, sans qu'il y participât.

— Un beau jour, disait Pascal, il me les demandera en mariage.

Il disait toujours « les » car, ne parvenant pas à les séparer dans son coeur, il n'imaginait pas que les autres puissent faire autrement.

— Il ne te les demandera pas du tout, rétorquait sagement la vieille demoiselle ; ça ne se fait plus. La jeunesse arrange sa vie toute seule. Et Marie-Anne — ou Anne-Marie — un soir rentrera dans ta maison en te disant « avec désinvolture » : « Daniel et moi nous venons de nous fiancer. »

L'oncle sourit à cette éventualité.

— Tu as peut-être raison.

Ayant reconnu ainsi le bon sens de sa soeur, Pascal attendait. Il attendait même avec impatience, car Daniel lui semblait réunir toutes les qualités propres à faire le bonheur d'une femme, il craignait de le voir porter de l'intérêt à une autre jeune fille que l'une de ses nièces. C'est pourquoi il avait donné — prenant prétexte de fêter les vingt printemps des jumelles — une soirée dansante très réussie, d'ailleurs, et qui s'était prolongée jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Sans en avoir l'air, observant tout au long de la charmante réunion le comportement de Daniel, il avait remarqué, avec une évidente satisfaction, que le jeune homme s'était uniquement occupé des deux soeurs. On pouvait même dire qu'il n'avait dansé qu'avec elles. Et même — tenait-il un compte exact, des disques qu'il dansait ou était-ce le fait du hasard ? — l'une n'aurait pu assurer qu'elle avait été favorisée plus que l'autre. A l'une le tango, à l'autre la valse, une coupe de champagne à celle-ci, une coupe de fruits à celle-là, un tour dans le parc avec Anne-Marie, quelques pas sur le Croisette en compagnie de Marie-Anne.

Huit jours après, enfoui dans son profond fauteuil, un bon cigare aux lèvres, Pascal se demandait toujours :

— « Laquelle va-t-il choisir ? »

Le timbre de la porte d'entrée retentit ; il écouta un instant le bruit des pas de Martin, le valet de chambre, et il reconnut la voix de Daniel.

Aussitôt Martin annonça :

— Monsieur Armon !

Le visage de Pascal s'éclaira d'un grand sourire.

— Faites entrer.

Et, se soulevant à demi pour accueillir le jeune homme, il dit :

— Soyez le bienvenu, mon cher ami ; mais vous allez être déçu : il n'y a aujourd'hui, ici, que ma peu intéressante personne. Mes nièces se sont rendues avec ma soeur à une fête de charité.

— Je suis au courant, répondit simplement Daniel, et c'est précisément pourquoi je suis venu vous parler.

Le vieillard eut beaucoup de mal à masquer son contentement. Quelque chose lui disait que le grand jour était arrivé. Il se cala dans son fauteuil, posa dans le cendrier son cigare à moitié consumé, et il fit, avec bonhomie :

— Eh bien, je vous écoute, mon cher Daniel.

Daniel hésita une seconde. Puis il lança d'une voix un peu altérée :

— Voilà : j'aime votre nièce, et je viens vous demander si vous voulez consentir à me la donner pour femme.

Le vieil homme s'efforça de rester impassible. Il répondit avec une intonation taquine :

— Cela me sera une grande joie de vous accorder sa main, à condition que je sache de laquelle de mes nièces il s'agit.

— Ah ! s'écria le jeune homme avec surprise, ej croyais que vous vous étiez aperçu de quelque chose. C'est Anne-Marie que j'aime, Monsieur.

Le vieillard regarda longuement son interlocuteur, puis il dit, amusé :

— Vous êtes bien sûr que c'est Anne-Marie ?

— Si j'en suis sûr ! fit Daniel avec élan.

Le vieil homme leva la main en signe de modération :

— Elles se ressemblent si absolument ; comment avez-vous pu faire un choix ?

Daniel Armon approuva :

— C'est vrai, elles sont très belles toutes deux, et tellement semblables qu'il m'est arrivé, au début, d'hésiter lorsque je voulais les appeler par leur prénom. Mais leurs âmes ne sont pas comme leurs visages. Elles sont très différentes, chacune attachante dans son genre. J'aime Anne-Marie pour sa douceur, pour la chaude petite flamme qui s'allume parfois dans ses yeux, — et parce qu'elle est toute tendresse et sûrement capable de toutes les abnégations.

Pascal était plus ému de cet éloge de sa nièce, qu'il ne voulait le montrer.

— C'est bien, mon petit, j'en parlerai à ma nièce.

Il se leva et, tendant la main au jeune homme, ajouta :

— Revenez demain, voulez-vous, Anne-Marie vous répondra elle-même ?

Durant quelques secondes, il observa, derrière la vitre, la haute silhouette de Daniel, qui s'encadrait entre les grands arbres du parc, avant d'en franchir la grille, jusqu'à ce qu'elle disparaisse au premier tournant de La Croisette. Puis il revint à son fauteuil, s'y enfonça avec béatitude, et, les yeux mi-clos, attendit. Son attente fut de courte durée. Au fond de la véranda vitrée, de jeunes rires, l'éclat de voix fraîches, auquel répondait le timbre plus grave de Cécile, montèrent tout à coup.

La soeur de Pascal, apercevant son frère, dit en affectant la sévérité :

— Tu dormais, Pascal ! Ne sais-tu pas que ces demi-sommeils dans la journée ne te sont pas du tout recommandés ?

Pascal ne se frappa pas ; il répondit, bonhomme :

— Je ne dormais pas, car je viens de recevoir un visiteur...

Et il jeta, sûr de son effet :

— Daniel Armon.

Les deux jumelles se retournèrent en même temps. Ensemble, elles dirent :

— Que voulait-il ?

Une lueur maligne dans les yeux, Pascal répondit :

— Vous demander en mariage.

Et, moqueur, il ajouta à l'adresse de la vieille fille :

— Tu vois que ça se fait encore.

Puis, revenant à ses nièces :

— Vous ne me demandez pas laquelle ?

— A quoi bon ! fit Anne-Marie, d'une petite voix tremblante.

Mais Marie-Anne, âprement, interrogea :

— Eh bien ! laquelle ?... dites-nous laquelle, mon oncle.

— Anne-Marie, répondit simplement Pascal Destrade.

III

Pour la première fois depuis qu'elles étaient en âge de le faire, les deux soeurs ne s'embrassèrent pas avant de se quitter pour la nuit. Pour la première fois elles ne laissèrent pas ouverte la porte qui faisait communiquer leurs chambres. Anne-Marie avait bien tenté un timide « bonsoir », mais celui-ci resta sans écho. Et chacune des jumelles retrouva sa solitude.

Le bonheur qui envahissait Anne-Marie était si grand qu'il parvenait à effacer tout le reste. La jeune fille en oubliait le chagrin de sa soeur et sa propre peine devant une souffrance dont elle était l'involontaire cause. Daniel l'aimait. Elle allait épouser Daniel. Qu'une telle chose fût possible et qu'elle puisse la réaliser sans en mourir de joie constituait à ses yeux une sorte de miracle.

Elle s'endormit d'un sommeil paisible comme celui d'une petite fille qui étreint sur son coeur un beau jouet tout neuf.

Marie-Anne, à l'encontre de sa soeur, ne se coucha pas. Elle avait ouvert la porte vitrée donnant sur le balcon, et elle resta là, pendant des heures, à contempler la nuit : la nuit sombre, sans étoiles, qui venait d'emporter son rêve.

Une sorte de stupeur dominait tous ses sentiments. Que Daniel eut choisi sa soeur lui semblait inconcevable. Qu'est-ce qui l'avait poussé à préférer Anne-Marie ? On ne pouvait faire de différence entre leur beauté, leur élégance, leur distinction. Pas davantage entre leur culture ou leur intelligence. Alors ?... Fallait-il admettre que Daniel réprouvait la façon de penser, la manière d'agir des jeunes filles modernes, dont elle s'enorgueillissait d'être le modèle parfait ? Fallait-il admettre qu'il aimait les âmes enfantines et dociles ? « J'ai manqué de perspicacité, songeait-elle, j'aurais dû montrer moins d'indépendance, plus de douceur, et aussi un certain respect des principes — oh ! combien désuets et ridicules ! — d'autrefois. Mais il est trop difficile de dompter la nature, de la plier aux circonstances ! Pourtant, si c'était à refaire... »

Elle aimait Daniel. Si forte, si parfaitement maîtresse de ses pensées et de ses actes qu'elle fût, elle se troublait dès qu'il apparaissait ; s'il la prenait dans ses bras pour le banal rapprochement d'une danse, elle éprouvait un choc au coeur. Elle trouvait très séduisant ce léger sourire qui flottait parfois sur son grave visage et dont on n'arrivait pas à savoir s'il cachait une moquerie ou un émoi. A tout instant, elle pensait avec délices à sa main refermée sur la sienne... à la douceur de sa voix et à la caresse de ses lèvres. Cela, c'était désormais le paradis perdu. Et pour comble de détresse, il fallait que ce fut sa soeur qui devint tout pour lui.

« Je la déteste ! Je la déteste ! » criait, au fond de son coeur une voix farouchement rancunière. Mais une autre voix s'élevait aussitôt tout aussi forte, et cette autre voix disait : « Pourquoi lui en vouloir ? Ce n'est pas elle qui a choisi, c'est Daniel. »

Mais Marie-Anne ne parvenait pas à haïr Daniel.

Le lendemain matin, les deux soeurs se retrouvèrent face à face pour le petit déjeuner familial. Cécile et l'oncle Pascal, tôt levés, l'avaient déjà pris ; elles étaient seules. Et, comme chaque jour, elles accomplirent les petits gestes quotidiens.

— Deux morceaux de sucre, Marie-Anne ? Du thé... du café ?

— Du thé... merci.

On n'entendait que le bruit argentin des petites cuillères heurtant les tasses.

Tout à coup, Anne-Marie leva sur Marie-Anne de grands yeux tendres :

— Tu m'en veux ? demanda-t-elle doucement. Si, si, tu m'en veux, je le vois bien ? Mais je t'en prie, parle ! Dis quelque chose ! Ton silence est intolérable.

Marie-Anne regarda sa soeur à son tour et répondit avec calme :

— Tout d'abord, je t'en ai voulu, oui, c'est vrai. J'ai roulé d'horribles pensées dans ma tête ; je crois même que j'ai été jusqu'à souhaiter ta mort.

Un cri de détresse échappa à Anne-Marie.

— Mon Dieu !

Il ne troubla pas Marie-Anne. Elle reprit sur le même ton :

— Ta mort arrangeait tout. Toi disparue, Daniel me revenait. Mais, rassure-toi, ces noirs desseins n'ont pas duré longtemps. J'ai réfléchi et j'ai dû admettre que tu n'étais pas responsable de ma peine. Que nous ayons aimé toutes deux le même homme, c'est une fatalité contre laquelle nous ne pouvons rien, ni l'une ni l'autre. Une facétie du destin, rien de plus. Oublions tout cela, Anne-Marie.

Anne-Marie était bouleversée par l'accent de sa soeur.

Elle s'écria :

— Mais tu souffres ! et je ne peux pas vivre à l'idée que tu sois malheureuse ! Je préfère ne pas épouser Daniel.

Légèrement moqueuse, Marie-Anne jeta :

— Non petite, toute ta vie tu me reprocherais cet inutile sacrifice. Me crois-tu assez folle et assez égoïste pour

[*Lire la suite page* 27]

On est de son temps avec Tilden



L'arrière-plan provient de la collection James d'anciens documents canadiens

Pas de pannes à craindre

avec une Chevrolet ou une Pontiac louée chez TILDEN. Chaque voiture est entièrement vérifiée avant de vous être remise et c'est un plaisir de la conduire . . . sans redouter les hasards de jadis. TILDEN a plus de *voitures neuves* en circulation, plus de succursales (187) et plus de bureaux bien situés, dans les villes et aux aéroports, que tout autre réseau de louage au Canada. Des centaines de correspondants (dont la National Car Rentals aux Etats-Unis) assurent le même excellent service dans le monde entier. Vous pouvez réserver à l'avance, chez TILDEN, sans frais supplémentaires.

TILDEN L'entreprise CANADIENNE de louage d'autos d'envergure mondiale

SIÈGE SOCIAL DU RÉSEAU TILDEN: 1194, RUE STANLEY, MONTRÉAL



Marie, la mère de Jésus, (Siobhan McKenna) telle qu'on peut la voir dans le film « King of Kings ».



Lucius, le centurion, demande à Marie et à Joseph (Gerard Tichy) d'enregistrer la naissance de leur fils (Foley Flinn). Bien qu'il suspecte la jeune famille, Lucius ne fait pas suite à ses mauvaises intentions.



Robert Ryan incarne Jean Baptiste, le grand prophète qui était venu annoncer la venue du Sauveur.

LE ROI DES ROIS

(KING OF KINGS)

UNE PRODUCTION SAMUEL BRONSTON PAR METRO-GOLDWYN-MAYER



Jésus, (Jeffrey Hunter) arrive parmi la foule dans la ville de Jérusalem avant la grande fête de Pâques.



« Que ceux d'entre vous qui n'ont jamais péché lui lance la première pierre », dit Jésus.



Au Mont Galilée, Jésus, entouré de ses disciples, les entretient du sermon qu'IL va prononcer à la multitude.

Jésus demande à Ses disciples de se séparer et d'aller aux quatre coins du monde enseigner Sa doctrine.



Jean Baptiste s'agenouille avant de recevoir le coup fatal qui satisfera le désir de Salomé.



Après le baptême de Jésus, Marie regarde son Fils avec tristesse car elle sait bien ce qui l'attend.





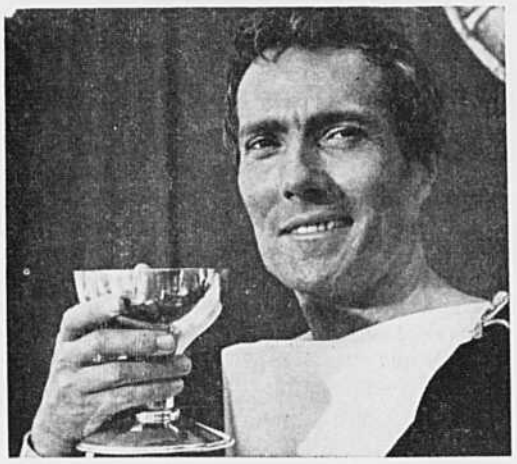
« Faites la charité si vous voulez avoir la richesse dans les cieux », dit Jésus aux riches venus Le voir.



A la multitude assemblée pour l'entendre, Jésus prononce un éclatant sermon qui fortifiera leur foi.



« Je suis avec vous pour très peu de temps. » La phrase mémorable de la dernière Cène.



Ponce Pilate (Hurd Hatfield) le mauvais gouverneur romain qui ordonna l'emprisonnement de Jésus.



Claudia, la femme de Pilate (Viveca Lindfors), s'objecte au plan de son mari concernant Jésus.



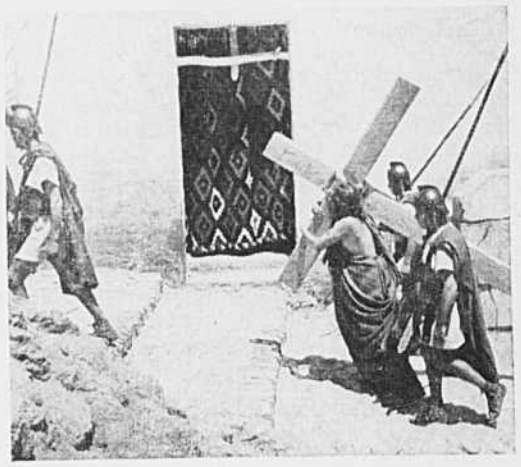
Judas (Rip Torn) conduit les légions romaines jusqu'à Jésus et va jusqu'à Lui donner le baiser.



Jésus est amené devant Ponce Pilate pour y subir son procès. Judas venait de trahir son Maître.



« Un Roi doit porter une robe », dit Hérode à Jésus après que ce dernier eut refusé de répondre à ses questions.



Jésus est chargé de Sa croix et commence la pénible ascension du Golgotha jusqu'au Calvaire.

SAVIEZ-VOUS QUE... ?

- Le Centre cinématographique du Vatican vient de décerner sa plus haute classification au film " King of Kings ".
- Le temple de Judée que l'on avait construit pour ce film fut détruit par une tempête avant même que l'on puisse s'en servir.
- Plus de 20,000 personnes ont pris part aux prises de vue. 7,000 de plus pour la seule scène du sermon au Mont Galilée.
- Trois maisons différentes ont pris plus de 18 mois pour le tissage du matériel devant servir aux costumes.
- Trois ans de préparation. — Deux ans de recherches. — Un an de prises de vue. Voilà le bilan de cette grande production de Samuel Bronston présentée par Metro-Goldwyn-Mayer.



Marie, la mère de Jésus, regarde son Fils pour la dernière fois et ne peut dissimuler la douleur de son coeur.



Le centurion Lucius (Ron Randell) murmure à Claudia, la femme de Pilate, que Jésus est vraiment le Christ.



SUR TOUTES LES SCENES

FRANCINE POIRIER

A PARIS AVEC LE DICTIONNAIRE

On en aura beaucoup parlé dans les journaux de cette délégation organisée par Claude Janin pour présenter à Paris et aux Parisiens le « *Dictionnaire des Vedettes* ». Pendant les cinq jours qu'ont duré les différentes manifestations, le public montréalais a été tenu au courant des activités auxquelles ont pris part des « ambassadeurs » du monde des artistes . . .

Parce que je crois à la nécessité et à l'utilité d'une publication de ce genre, (j'ai souvent parlé dans cette chronique du fameux dictionnaire), son éditeur m'a invitée à me joindre à son groupe de représentants. J'ai retiré de son offre plus que les avantages d'un voyage merveilleux : une foi encore plus grande en la mission de ce volume. N'oublions pas que ses possibilités sont illimitées, que son champ d'action est vaste et qu'il pourrait revêtir un caractère international pour peu que des intérêts étrangers s'y intéressent. C'est viser loin, peut-être, mais c'est viser dans le domaine du possible.

La délégation

Il faut souligner (et ceci est à l'honneur des organisateurs) l'excellence du choix des membres de la délégation. On dit toujours qu'il est difficile de voyager en groupe et que les déplacements révèlent les caractères. — « On est soi-même qu'en voyage. » — C'est un peu vrai. Monsieur Raoul Jobin, par exemple, (parrain du groupe) a la réputation d'un homme aimable, simple, charmant. C'est la pure vérité . . . mais il est encore plus agréable de le découvrir en voyageant alors que les tempéraments s'affrontent dans une aventure commune.

J'ai parlé de Raoul Jobin. Je pourrais dire la même chose de madame Léon-Mercier Gouin, de Jacques Beaudry ou de Pauline Julien. Je pourrais vanter la sagesse et le sens de l'organisation d'un Pierre Renaud, le dévouement d'une Lisette Leroyer, le piquant et l'entrain d'une Michelle Tisseyre, la naïveté amusante d'un Claude Gingras, le sens de l'humour et la gaieté d'un Bernard Lamarche, la volonté de fer et les qualités de chef d'un Claude Janin. Bref, tous ces gens se sont entendus comme larrons en foire pour faire de ce voyage un succès sans précédent où la cordialité et la civilité ont trouvé leur large place.

Il est facile par cette photo de juger de l'atmosphère qui régnait entre les membres de la délégation du Dictionnaire des Vedettes. Vous y reconnaissez, à gauche, madame Michelle Tisseyre et monsieur Pierre Renaud. A droite, Gérard Poirier, Francine Poirier et Claude Janin, éditeur de la revue. Tous sont réunis à la Place du Tertre.



SUR LE DC-8 du T.C.A.

Grâce à l'appui de la T.C.A., les membres de la délégation ont fait le voyage gratuitement. Il est heureux, je crois qu'une compagnie canadienne ait pris conscience de l'importance d'une telle entreprise. Elle ne pouvait en donner meilleure preuve. Ce n'est pas la première fois que je voyage en avion, mais ce déplacement compte parmi les plus agréables que j'aie effectués.

Je suis une adepte enragée de l'avion. J'adore ce moyen de transport simple et rapide, le confort des appareils, le service courtois dénué d'obséquiosité qu'on y offre, l'atmosphère détendue qu'on y respire. Il arrive trop souvent que les Canadiens négligent la T.C.A. pour une autre compagnie étrangère ce qui, somme toute, est assez représentatif de notre façon de voir et de penser en général. On se méfie de tout ce qui nous touche de près . . . et nos opinions se forment à l'aveuglette, trop rapidement. J'avoue comprendre difficilement cette attitude dénuée de l'objectivité la plus élémentaire.

A Paris

Tant de choses ont été dites sur Paris que les mots me manquent . . . C'est avec des yeux neufs que j'ai tenté de le redécouvrir ; j'avais fait le vide pour ressentir les mêmes émotions qu'il y a six ans et j'y suis parvenue avec une facilité déconcertante. Certes, les réceptions officielles (offertes entre autres par T.C.A. et par Holt & Renfrew) ont pris une large place dans l'emploi de notre temps mais nous avons tous pu parcourir tranquillement les rues de la grande capitale, manger dans les bons petits restaurants de la Rive Gauche, explorer Montmartre, visiter les grands monuments et quelques Musées, en un mot, respirer cette atmosphère si spéciale, si enivrante.

Un autre point à l'actif de Claude Janin : je parlais tantôt de réceptions officielles. Leur nombre a été admirablement dosé de sorte que chaque membre de la délégation s'y rendait avec plaisir. A l'Hôtel de Ville de Paris, au Claridge, au Salon de la Radio, partout où nous avons été reçus, régnait la même cordialité la plus parfaite et l'entente la plus sympathique.

Des projets ?

Après cinq jours de festivités et cinq autres jours de simple détente, il a fallu revenir. Claude Janin a de grands projets dont j'aurai sûrement l'occasion de vous parler ici. Pour l'instant, un silence temporaire se fait sur le *Dictionnaire*. Il revivra bientôt plus fort que jamais !

Bien des gens n'y croyaient pas. Bien des artistes considéraient les rêves de Janin de façon fort sceptique . . . Il a eu sa revanche !

PETITES NOUVELLES ET COMMENTAIRES

La pianiste Yolande Piette Rivard de Montréal, vient de donner un récital de musique canadienne à New York, au poste radiophonique WNYC à l'émission « Les Maîtres du Clavier ». Elle a interprété des oeuvres de Clermont Pépin, Alexis Contant et Georges Fiala, de Montréal. De Toronto, les compositeurs Sam Dolin et Harry Somers ont vu leurs oeuvres interprétées par notre concitoyenne.

En plus, Yolande Piette a donné un récital intime sur le piano de Sienne, instrument assez extraordinaire qui prend un son différent selon le caractère des oeuvres jouées.

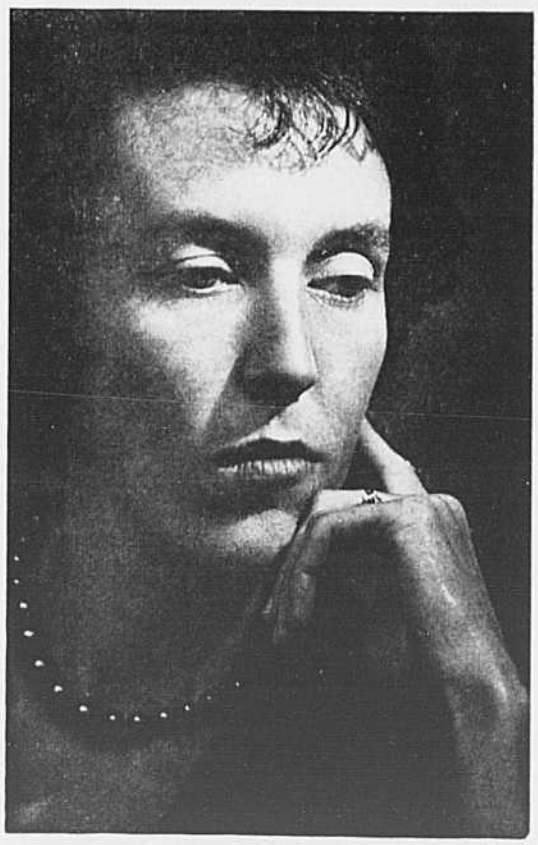
Yolande Piette, après des études aux Etats-Unis, à San Francisco et à Denver, en Europe où elle s'est fait entendre en récital à l'Ambassade Canadienne de Paris, à la radiodiffusion et à la télévision française et allemande, poursuit maintenant sa carrière à Montréal en donnant des récitals aux deux réseaux de Radio-Canada. Elle dirige une émission hebdomadaire à CKVL-FM et se spécialise dans le répertoire destiné aux enfants.

— L'Association Canadienne du Théâtre Amateur a tenu son quatrième congrès annuel les 21, 22 et 23 octobre à Québec, sous la présidence de Monsieur Gratien Gélinas.

Cette association qui a été fondée il y a quatre ans par monsieur Guy Beaulne de la Société Radio-Canada, groupe les troupes de théâtre d'amateur de langue française au pays et vise à améliorer la qualité du théâtre d'amateur au Canada-Français.

L'organisation du Congrès a été confiée à Benoît de Margerie. ◆

Yolande Piette Rivard, pianiste montréalaise à qui on vient de confier la direction d'une émission à CKVL-FM.



L'AMOUR NE MEURT PAS

[*Suite de la page 23*]

l'accepter ? Calme ta conscience scrupuleuse, petite soeur. Tu te marieras avec Daniel, tu auras beaucoup d'enfants, et, comme dans le plus joli des contes, tout finira bien.

Les larmes aux yeux, Anne-Marie dit dans un souffle :

— Mais toi ? Toi, que vas-tu devenir avec cette peine au coeur.

Marie-Anne eut cette fois un rire franchement ironique.

— Tu me connais mal. Sois rassurée : je ne me suiciderai pas et je n'ai aucun goût pour le Carmel. Je continuerai à vivre... et très certainement je me consolerai un jour.

Anne-Marie secoua la tête en signe de dénégation.

— Tu essaies de me donner le change ; mais je vois bien que tu souffres.

Alors le ton de Marie-Anne changea. Elle jeta d'une voix dure :

— Alors, ferme les yeux. Ma souffrance ne regarde que moi.

Elle ajouta, après quelques secondes d'un lourd silence :

— Nous ne reparlerons plus de ces choses. Nous avions fait toutes les deux le même rêve. Le tien s'est réalisé. Il s'appelle : Bonheur. Le mien s'est transformé... disons : en déception. C'est cela, déception. Tout est terminé. Oublions tout, tu veux, Anne-Marie ?

— Oui, chérie.

Le joli visage se pencha vers l'autre joli visage, son égal en grâce et en beauté, mais durci par une épreuve trop forte. Et la fiancée de Daniel demanda presque implorante :

— Veux-tu m'embrasser ?

Marie-Anne, émue, ne refusa pas.

L'oncle Pascal, qui rentrait d'une promenade matinale, les surprit, encore enlacées.

— Bravo ! dit-il, voilà qui me rassure.

— Et, en quoi avais-tu besoin d'être rassuré ? demanda Marie-Anne, agressive.

Le brave homme déconcerté, toussota avant de répondre :

— Mon Dieu, je me demandais comment tu allais prendre la demande en mariage de Daniel.

— Marie-Anne s'efforça de sourire largement :

— Mais, je suis ravie, naturellement, qu'il épouse ma soeur.

L'oncle Pascal baissa la tête.

— Naturellement. Est-ce bien sûr ?

Marie-Anne se redressa orgueilleusement.

— Et, quelle raison aurais-je, je te prie, de n'en être pas ravie.

Il pensa qu'il fallait percer l'abcès tout de suite. Il dit très vite :

— Tout simplement de n'avoir pas été choisie.

Marie-Anne mentit héroïquement :

— Daniel Armon n'est pas du tout le genre d'homme qui puisse me séduire. Il est brun, je préfère les blonds ; il a un visage sévère... et j'aime la gaieté. Enfin, il me déplaît. Voilà.

— Alions, tant mieux ! fit Pascal, mal convaincu.

Et tourné vers son autre nièce :

— Daniel va venir ce soir chercher ta réponse. Tu la lui donneras toi-même. Car je suppose que c'est « oui ». N'est-ce pas, petite ? Je pense que tu n'éprouves pas pour Daniel Armon la singulière aversion que lui voue ta soeur ?

Anne-Marie ne put retenir un cri qui exprimait son bonheur secret et immense :

— Je l'aime... je l'ai toujours aimé... je l'aimerai toujours...

Sa soeur, mal à l'aise, quitta la pièce.

IV

Et l'ère des fiançailles commença ; elles furent célébrées dans l'intimité. Au cours de la réception, Daniel passa au doigt d'Anne-Marie le premier anneau de la chaine. Un pur saphir resplendissant, entouré de brillants.

— J'aurais voulu vous offrir une pierre de la couleur de vos yeux, dit le jeune homme, mais, hélas ! il n'en existe pas. Car vos yeux changent suivant le temps ou la nature de vos pensées.

Il jeta un regard sur Marie-Anne qui assistait à l'entretien.

— En ce moment, fit-il en riant, les vôtres sont chargés d'orage.

Et la prenant affectueusement par le bras :

— Venez toutes les deux ; allons respirer l'air du parc.

— Je me dois à mes invités, répondit Anne-Marie avec un soupir de regret. Allez... allez sans moi.

Les deux jeunes gens sortirent. Quelques secondes, Anne-Marie resta sur le pas de la porte, les suivant d'un regard soucieux. Mais elle s'en voulut du sentiment de jalousie qui venait de lui serrer le coeur et elle se rassura en pensant que Daniel ignorait tout de l'amour de Marie-Anne, et que rien de ce que pourait dire ou faire sa soeur ne saurait le troubler. Apaisée, elle retourna au salon, et Daniel, entraînant au jardin Marie-Anne, lui dit en riant :

— Je vais avoir sur vous des droits et des devoirs.

— Je ne comprends pas...

— Ceux, précisa-t-il, que me donnera mon titre de presque frère. Dans trois mois, ce sera un fait accompli.

— Trois mois ! il peut s'en passer des choses pendant ce temps-là !

— Quelles choses ?

— Je ne sais pas, fit-elle, agacée. Un imprévu, un événement grave... la guerre... la mort...

— Vous êtes lugubre. Mais je vous ferai remarquer que l'horizon politique n'a jamais été aussi calme que cette année. Et en ce qui concerne la mort, je ne vois que celle de votre soeur ou la mienne qui pourrait briser nos projets.

— C'est bien ce que je voulais dire.

Il la regarda, sidéré.

— Mais Anne-Marie est en santé parfaite ; moi aussi..

— Il y a... les accidents... d'auto, par exemple. Vous savez bien que vous êtes d'une imprudence !...

Il étendit la main avec une solennité amusée.

— Je fais le serment, pendant ces trois mois, de ne pas dépasser le quarante à l'heure. Ainsi donc, moderne Cossandre, n'évoquez plus d'absurdes catastrophes.

Il ajouta, soudain très grave :

— J'aime Anne-Marie. Elle représente pour moi tout le bonheur. La perdre serait un arrêt de mort. Il m'est impossible d'envisager un avenir où elle ne serait plus.

— On dit cela, jeta Marie-Anne avec spectiscisme ; on est sincère, mais le temps passe... le coeur oublie... et, un jour, on s'aperçoit qu'on aime de nouveau.

Avec une espèce d'ardeur farouche il jeta :

— Je n'aimerai jamais une autre femme.

Il était pâle, et dans ses grands yeux sombres s'allumait une chaude lueur. Elle sentit qu'il disait vrai, réalisa que, quoiqu'il puisse advenir par la suite, il était perdu pour elle. En fille raisonnable, qui ne se bat pas avec des chimères, elle admit sa défaite, et, cui-



"N'attendons pas le soir de Noël"



Il est très important d'envoyer ses souhaits *à temps*. C'est pourquoi, dès maintenant, "Blackie" et "Whitey" vous souhaitent beaucoup de joie et de bonheur pour Noël et beaucoup de succès pour la Nouvelle Année.

Bien entendu, ce souhait est formulé au nom des distillateurs du Scotch Whisky Black & White . . . le Scotch *remarquable*, doux et moelleux . . . *agréable* à déguster en compagnie.

Le secret réside dans le mélange

Fournisseurs attitrés de Sa Majesté

James Buchanan & Co. Ltd. Distillateurs de Scotch Whisky

'BLACK & WHITE'

SCOTCH WHISKY

"BUCHANAN'S"

B-461MF

HOROSCOPE du samedi

(Nouvelle série)

3	7	2	4	5	3	6	2	8	4	3	2	5	7	4	2
M	P	B	A	N	E	O	E	I	T	F	A	O	A	T	U
7	2	5	3	4	6	2	8	3	5	4	6	2	3	7	5
R	C	U	I	A	N	O	N	E	V	C	V	U	Z	D	E
8	4	3	5	2	6	4	3	7	5	2	6	3	8	2	4
V	H	V	L	P	O	E	O	O	L	D	U	U	I	E	M
7	2	5	3	4	6	2	7	3	6	4	2	5	3	8	2
N	C	E	S	E	S	O	N	D	A	N	E	C	E	T	U
8	3	5	2	6	4	3	7	2	6	4	3	8	2	5	7
A	S	O	R	D	T	C	E	A	M	M	O	T	U	N	Z
7	2	5	3	4	6	2	8	5	3	7	4	2	3	6	2
L	T	Q	N	U	I	R	I	U	S	U	T	A	E	R	V
5	3	4	2	8	5	4	3	2	7	5	3	6	2	8	4
E	I	U	A	O	T	E	L	I	I	E	S	E	L	N	L

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentant votre horoscope.

Droits réservés, 1945 par William J. Miller, King Features, Inc.

rassée de volonté, trouva la force de sourire.

— Vous avez raison, dit-elle ; rien ne menace votre bonheur. Pardonnez-moi. Je vous ai taquiné bêtement. Mais vous l'aurez votre précieuse petite Anne-Marie ; et vous la garderez, pour des jours et encore des jours... et des ans, et encore des ans...

— Je l'espère de toute mon âme.

Ils firent quelques pas en silence, à travers les étroites allées bordées de fleurs, et, comme ils arrivaient devant un lac miniature sur lequel s'épanouissaient les larges feuilles de nénuphars, Marie-Anne s'arrêta brusquement.

— Daniel, dit-elle, je voudrais vous poser une question.

— J'y répondrai en toute franchise.

— Pourquoi est-ce ma soeur que vous aimez ? Pourquoi n'est-ce pas moi ?

Décontenancé par l'imprévu de la question, une minute il ne sut vraiment quelle explication donner. Puis il dit :

— Sait-on jamais pour quelle raison un être est attiré vers un autre être ? Sans doute, y avait-il depuis longtemps, entre Anne-Marie et moi, un lien secret... un appel mystérieux...

— Mais encore ?

— Je ne l'ai pas élue pour sa beauté, puisque vous êtes aussi belle qu'elle, et tellement semblable, que si vous me disiez tout à coup : « Daniel, vous croyez vous promener avec Marie-Anne ?... mais vous vous trompez : c'est Anne-Marie qui est là, près de vous », je le croirais.

— A ce point ?

— Oui. N'est-ce pas étrange ?

Elle murmura :

— Et dangereux.

Mais elle avait parlé si bas, qu'il ne perçut pas le sens des paroles, et il poursuivit :

— Je l'ai préférée à vous, pour des raisons morales qui n'ont rien à voir avec l'attrait physique que l'une aussi bien que l'autre, pouvez exercer sur tout homme jeune qui a du goût. Mais Anne-Marie ! elle est toute candeur, toute bonté.

« Je lui ai vu faire des petites choses simples, et cependant admirables, des actes de charité, de bonté, envers les humbles et les malheureux. Si souvent, je l'ai observée sans qu'elle s'en doute. Je sais qu'elle va visiter les malades ; qu'elle s'occupe des enfants déficients, de vieillards acculés à la misère ; je n'ignore rien des oeuvres humanitaires où elle se prodigue, et des dons royaux qu'elle y fait. Votre Oncle est généreux envers vous, je le sais aussi ; mais Anne-Marie fait de ces générosités, une large part à autrui.

Marie-Anne tenta d'ironiser.

— Elle a la passion du dévouement. C'est une Soeur de St-Vincent de Paul qui a manqué sa vocation. Au fond, peut-être prend-t-elle la mauvaise route en se jetant, à coeur perdu dans le mariage ! et vous serez, mon cher, le grand responsable de cette erreur, si erreur il y a...

— J'en accepte le poids.

Ils reprirent leur promenade, et Daniel dit avec gentillesse.

— Je sens que vous m'en voulez un peu d'avoir interrompu, hélas ! pour toujours, ce duo charmant entre votre soeur et vous. Mais l'instant viendra où vous rencontrerez aussi l'amour, et alors, vous me pardonnerez.

Elle répondit, d'une voix basse, et qui tremblait un peu.

— J'ai déjà pardonné.

Il jeta, vraiment sincère.

— Je vous aime beaucoup Marie-Anne.

Mais elle songea, avec une amère ironie, que pour avoir toute sa valeur bouleversante, cette simple petite phrase avait un mot de trop. Car, pour dire « je vous aime », il n'est pas besoin d'adjectif.

— Savez-vous, reprit Daniel, saisi d'une pensée soudaine, ce qui serait tout à fait charmant ?

— Pour moi ?

— Pour nous trois. Ce serait que vous nous suiviez dans le voyage en Algérie que nous comptons entreprendre au soir de notre mariage.

Elle se mit à rire.

— Vous voulez m'emmener en voyage de noce ?

— Pourquoi pas ? Puisque votre Oncle a décidé que je devais être tout de suite présenté à votre famille d'Afrique...

— Une famille que nous ne connaissons pas, d'ailleurs, coupa Marie-Anne avec indifférence.

SUR LA ROUTE

Suant et tempêtant, Bricole remplace une roue de secours. Un autre automobiliste s'arrête et, aimable :

— Vous avez crevé ?

— Oui, grogne Bricole. Sur une bouteille cassée.

— Evidemment, une bouteille cassée, c'est difficile à repérer.

— Je vous crois ! Surtout celle-là : elle était dans la poche d'un type que j'ai écrasé !

— Mais qui ne peut assister au mariage pour des raisons de santé. C'est donc normal que nous allions voir nos cousins. Je pense que vous devez vous joindre à nous. Une fois à Alger vous séjournez dans cette ville, auprès de vos parents, tandis que Anne-Marie et moi, poursuivons notre randonnée. Voyons, que dites-vous de mon projet ? Ne vous tente-t-il pas ?

Elle sourit.

— Il me tente beaucoup, au contraire. Le croiriez-vous, riches comme nous sommes, nous avons fort peu voyagé. En dehors de Paris et de la Côte d'Azur, nous ignorons le reste du monde. Et jamais nous n'avons vogué sur le mer, sauf pour de légères promenades, bien entendu.

— Alors ?

— Alors, si le reste de la famille n'oppose pas son veto à ce que vous venez de suggérer, moi je dis oui, bien volontiers.

— Voici votre soeur ; nous allons lui en parler tout de suite.

— Vous du moins ; moi, je remonte. Tante Cécile doit se demander où j'ai bien pu m'envoler. Quand elle perd de vue le dernier coin de nos robes, elle est affolée, la chère vieille femme.

Marie-Anne monta rapidement les marches de pierre du grand escalier, et, comme elle croisait sa soeur, lui jeta, moqueuse.

— Je te rends ton fiancé. Va filer le parfait amour ! Moi je suis un peu lasse d'entendre vanter tes mérites.

Et, l'embrassant, elle ajouta :

— En as-tu de la chance d'être aimée ainsi !...

Quelques secondes, l'écho répercuta son jeune rire, et, rassérénée, Anne-Marie pensa : « Elle ne souffre plus... son sentiment n'était pas bien profond... »

Le coeur joyeux, elle s'avança vers Daniel. Tout de suite, ce dernier la mit au courant du projet de voyage qu'il venait d'élaborer avec Marie-Anne.

— J'ai pensé que ce serait moins triste, dit-il, si elle partait avec nous. Car vous ne vous êtes jamais quittées, et votre mariage, ce sera un peu dur pour elle. A Alger, elle aura un décor nouveau, des distractions, l'attrait d'une grande ville inconnue, la séparation lui sera moins cruelle. Ne le pensez-vous pas ?

Elle répondit avec ferveur :

— Vous avez toutes les délicatesses, Daniel. Oui, si elle y consent, j'en serais moi-même très heureuse...

Il regarda les beaux yeux tendres, le joli visage sur lequel se répandait tant de douceur et de sérénité, et, songeant à « l'autre » que, quelques minutes plus tôt, il lui était donné de contempler, il réalisa qu'il y avait tout de même un « quelque chose » indéfinissable qui les différenciait.

— J'ai beaucoup dansé, et j'ai très chaud, dit Anne-Marie. Quittons ce jardin ; allons plus loin.

— Où voulez-vous aller ?

— Sur la plage. A cette heure, elle sera déserte, et la mer ne chantera plus que pour nous...

Sous la poussée de Daniel, le portail de fer grinça doucement ; le rythme de la musique en étouffa le léger bruit.

Ils traversèrent l'avenue, longèrent un moment La Croisette, et par le premier escalier, descendirent sur le sable fin.

Sous les reflets du clair de lune, la Méditerranée semblait d'argent ; des mouettes, posées sur les vagues, s'envolaient par instants, en gracieux tourbillons.

Daniel avait passé un bras autour de la taille de la jeune fille, et ils marchaient étroitement enlacés. Un océan d'optimisme était en eux. Ils se sentaient forts entre les forts ; leur amour pouvait défier toutes choses, puisque rien n'aurait assez de puissance pour le briser.

— Je suis heureuse ! murmura Anne-Marie. Souvent, j'ai eu si peur, si vous saviez... si vous saviez...

— Peur ? pourquoi donc, petite fille chérie ?

— Parce que je me disais : « Laquelle de nous aime-t-il ? » Et voilà que c'est moi ! moi ! oh ! Daniel, c'est trop beau, c'est trop doux !... mais moi aussi je vous aime !

Il se pencha vers le ravissant visage, et sur la bouche fraîche qui se tendait vers lui, il baisa passionnement les tendres mots.

COMPENSATION

Un horloger met en vente des montres à un prix qui, affirme sa publicité, n'atteint pas le prix de revient.

— Mais alors, lui dit un client, vous perdez de l'argent sur chaque montre que vous vendez !

— Oui... mais je gagne ma vie en les réparant !

V

A la réflexion, Marie-Anne s'était demandé si elle n'avait pas eu tort d'accepter de faire ce voyage en Algérie avec Anne-Marie et Daniel. Car elle savait qu'elle allait beaucoup souffrir. Etre sans cesse témoin d'un bonheur dont elle était exclue, ne serait-ce pas torturant ? Et elle était prête à revenir sur son accord lorsque l'oncle Pascal s'en mêla. Il aimait beaucoup sa vieille cousine algéroise qu'une paralysie partielle clouait sur son fauteuil. A vingt ans, ils avaient ébauché une fraîche idylle qui n'avait pas eu de suite, les parents de Claire Destrade lui ayant imposé un fiancé plus riche. Il n'était pas admis, en ce temps-là, qu'une jeune fille s'opposât aux désirs paternels. Ainsi Pascal avait-il perdu celle qu'il aimait. Peut-être fallait-il voir dans cet amour déçu la raison d'un célibat obstiné.

— Excellente idée, s'écria le brave homme dès que les jeunes gens lui eurent fait part de leur projet de voyage à Alger. Et j'autorise Marie-Anne à prolonger autant qu'il lui plaira son séjour en Afrique.

Il s'empressa aussitôt d'écrire à sa cousine Claire pour lui annoncer le prochain mariage d'une de ses nièces et l'arrivée non moins prochaine des deux jeunes filles accompagnées du fiancé. La réponse revint par retour du courrier. La vieille dame disait qu'elle attendait avec la plus grande impatience ses jeunes parents de France. Tous étaient dans la joie, sauf Marie-Anne, mal guérie de son rêve, lorsque survint un événement cruel qui bouleversa complètement les projets si bien élaborés : l'oncle Pascal, dont la santé n'avait jamais donné d'inquiétude et qui paraissait devoir devenir centenaire, fut brusquement foudroyé par une hémorragie cérébrale. Il mourut en quarante-huit heures sans avoir repris connaissance. Mais, en homme pratique, il avait eu soin, bien avant sa mort, de mettre ses affaires en ordre, et les jumelles n'éprouvèrent aucune difficulté à régler la succession.

D'ailleurs, parfaitement ignorantes des questions d'argent, leur esprit ne s'y était pas attardé. Elles pleurèrent sincèrement l'oncle généreux et bon qui, en les recueillant, leur avait fait le plus doux, le plus chaud des foyers.

Quant à Tante Cécile, la perte de son frère la laissa complètement désemparée. Elle réagit très mal ; sa santé en fut altérée. Ses yeux, qu'elle avait toujours eu délicats, s'affaiblirent considérablement. Elle y voyait de plus en plus mal. La cécité la guettait.

Dans cette atmosphère de tristesse et d'inquiétude, il était difficile de parler de mariage. Il se trouva fatalement retardé. La vie reprit son cours normal, loin des réjouissances mondaines, monotone, coupée par les visites régulières de Daniel. Mais, à Alger, la cousine Claire, qui avait paru très frappée par la nouvelle de la mort de Pascal, écrivait des lettres fréquentes pour demander que rien ne soit changé à la promesse qui lui avait été faite d'une visite à Alger.

— Cette pauvre tante Claire insiste encore ! soupira avec un léger agacement Marie-Anne, qui, ce matin-là, venait de dépouiller le courrier.

— Que dit-elle ? s'informa la tante Cécile, qui était maintenant incapable de déchiffrer la correspondance.

Marie-Anne reprit les feuillets de la lettre qu'elle avait jetés sur la table.

— Il n'y a que quelques lignes ; je vais vous les lire. C'est toi, Anne-Marie, qui est la première intéressée par ce qu'elle nous propose, ajouta-t-elle en se tournant vers sa soeur.

Après quelques secondes de déchiffrage, elle commença :

« Ma bonne Cécile,

« Je ne veux absolument pas partir pour l'autre monde sans avoir revu mes petites nièces, qu'il ne m'a pas été permis d'embrasser depuis leur enfance. D'autre part, j'admets que votre grande peine vous oblige — du point de vue des convenances mondaines — à retarder le mariage d'Anne-Marie. Mais à quoi cela empêche-t-il la venue de mes nièces à Alger ? Au lieu du voyage de noces, ce sera un voyage tout court. Mon futur neveu pourrait accompagner Anne-Marie et sa soeur. Ils resteront tous le plus longtemps possible chez moi et, à leur retour, vous célébrerez le mariage, qu'il vous a fallu, hélas ! retarder. L'attente paraîtra moins

[*Lire la suite page 30*]

Chevrolet - Chevy II - Corvair - Corvette - un nouveau monde de merveilles CHEVROLET

La Chevrolet 62 au roulement doux comme le vol d'un jet—beauté radieuse et confort parfait!

Une élégance plus grande ne serait qu'extravagance. La Chevrolet 62 a tout l'espace, le luxe et le confort que vous pouvez raisonnablement attendre d'une voiture. De luxueux et nouveaux intérieurs, élégamment présentés dans une carrosserie séduisante, au toit aminci; un nouveau choix de moteurs V8 qui dévorent la route; une douceur de roulement analogue au vol d'un jet, que vous retrouverez rarement sur une autre voiture à n'importe quel prix. Alors pourquoi payer davantage?

Il fut une époque où le luxe se payait cher. Mais cette époque est révolue. La Chevrolet 62 a tout ce que vous pouvez raisonnablement attendre d'une voiture, y compris un prix raisonnable. Son roulement est si doux qu'on la compare au vol d'un jet grâce aux ressorts à boudins et à plus de 700 coussinets de châssis. Sa beauté demeure car elle n'est pas seulement superficielle. Ainsi les nouveaux garde-boue intérieurs des ailes avant empêchent la rouille, par exemple. Si vous êtes amateur de puissance, offrez-vous un moteur de 409 cv* (parmi un choix total de 6 moteurs, y compris le 6 et le V8 standard). Ses portes s'ouvrent largement, les freins sont refroidis par aillettes et la chaufferette et le dégivreur de grande puissance sont standard. Et tout ceci magnifiquement présenté dans une carrosserie signée Fisher. Une voiture de grand luxe? Oui . . . sauf le prix.

**Disponible moyennant supplément.*

Coupé sport Impala . . . une allure de décapotable à s'y méprendre.

Une valeur General Motors



Pneus à flanc blanc sur demande, moyennant supplément.

la nouvelle Chevy II offre élégance et performances supérieures

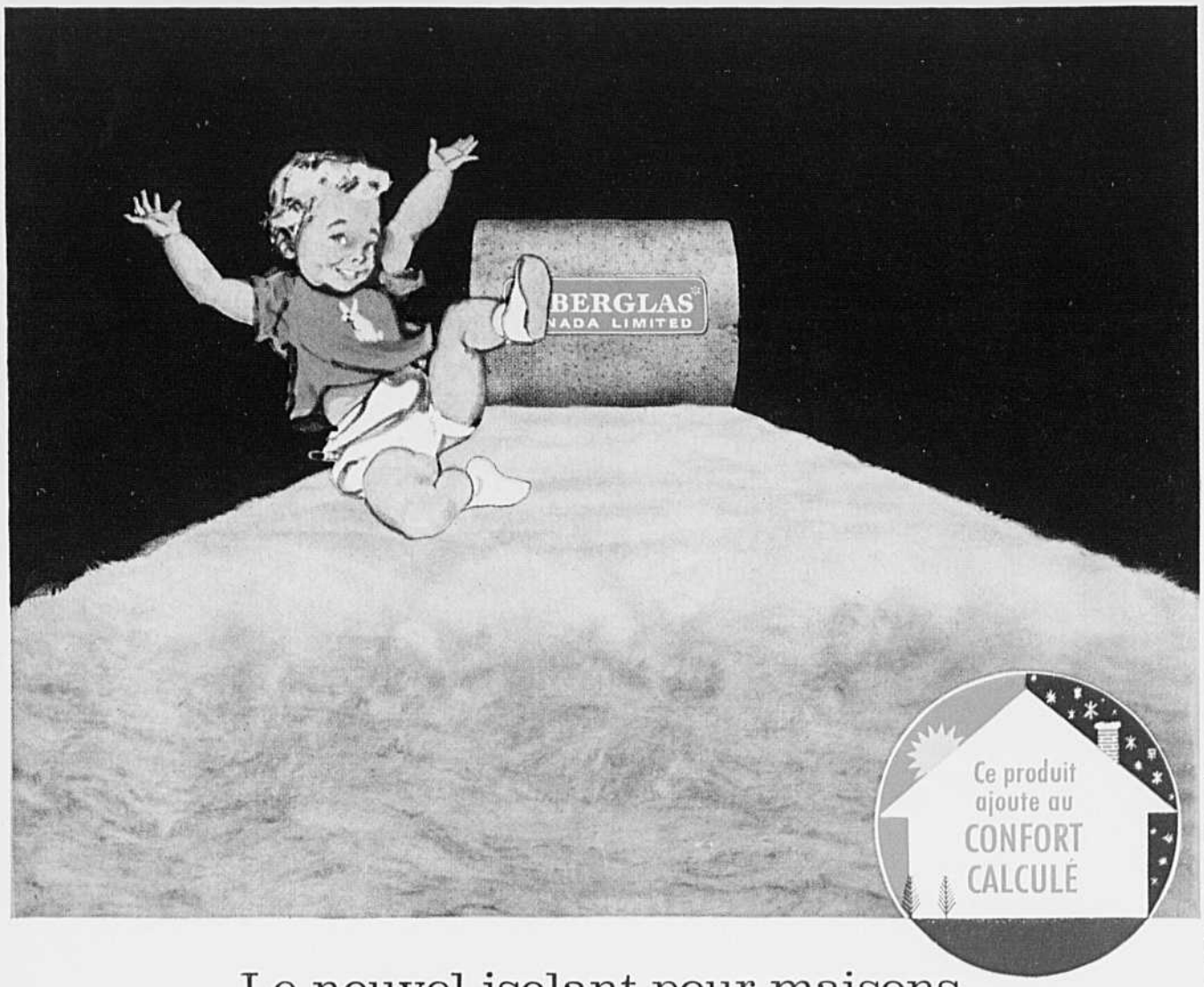


Sedan 4 portes — Chevy II — série 300

Voici la "nouvelle vague" Chevrolet qui ne renie en rien tout ce que vous appréciez dans la famille Chevrolet. Mais qui vous réserve pourtant bien des surprises agréables. Economie? Un 4-cylindres incroyablement sobre, ou un merveilleux 6-cylindres à peine plus gourmand. Espace? Logement suffisant pour 6 personnes avec armes et bagages. Prix? La meilleure des surprises.

C'est probablement la voiture dont vous avez rêvé depuis que vous conduisez. Elle est facile à garer, à charger, à payer. Facile à entretenir et à conserver. Facile à "nourrir". Elle se fait en neuf modèles: sedans, hardtop, station-wagon et même une décapotable. Et malgré ses nouvelles dimensions pratiques, la Chevrolet pourrait en remontrer à bien des voitures plus prétentieuses en ce qui concerne l'espace intérieur. Son roulement est doux comme celui d'une grande voiture, grâce à une innovation technique: les ressorts arrière monolames. Une voiture intéressante? Alors, voyez-la. Elle vous attend chez le concessionnaire Chevrolet.

Une autre preuve de suprématie de FIBERGLAS*



Le nouvel isolant pour maisons FIBERGLAS* rose a plus de ressort ...pour plus de confort!

NOUVELLE FIBRE EXCLUSIVE, PLUS FINE, image de la suprématie constante de Fiberglas dans les travaux de recherche et de mise au point visant à améliorer la qualité des produits existants, et à créer des produits nouveaux et meilleurs pour l'habitation et l'industrie. Le nouveau procédé de fabrication donne des fibres si fines que vous pouvez constater au toucher leur *douceur*. Ces minces filaments de verre emprisonnent des millions de minuscules poches d'air dont chacune contribue à vous assurer, toute l'année, un *confort calculé*.

NOUVEAU POUVOIR ISOLANT grâce au "ressort" sans précédent du nouvel isolant pour maisons Fiberglas *rose*. Il gonfle de manière à remplir toutes les cavités, et s'encastre parfaitement entre les montants; il ne peut ni s'affaisser, ni se tasser. Vous bénéficiez d'un confort meilleur que jamais, car le nouvel isolant Fiberglas rose *isole* complètement.

L'isolation complète Fiberglas vous aide à conserver chez vous la chaleur en hiver, la fraîcheur en été. N'oubliez pas qu'une fois l'isolant posé, il est difficile de le changer . . . exigez donc le nouvel isolant pour maisons Fiberglas *rose:* vous réduirez au minimum vos frais de combustible et vous bénéficierez, en toute saison, d'un *confort maximum*.

*Marque déposée

FIBERGLAS
CANADA LIMITED

L'AMOUR NE MEURT PAS

[*Suite de la page 28*]

longue aux fiancés dans un cadre nouveau pour eux et sous le ciel d'Alger dont, pour la première fois, ils vont connaître la douceur. Cela dit, j'ajoute que je n'admets pas de refus. La seule chose que j'attends d'eux est un télégramme m'avertissant du jour où ils débarqueront, afin que ma voiture les prenne à l'arrivée.

« Je vous embrasse tous très fort,

« Votre tante affectionnée.

« CLAIRE. »

Marie-Anne replia soigneusement les feuillets de la lettre, les glissa dans l'enveloppe et attendit les commentaires. Ce fut tante Cécile qui rompit le silence.

— La proposition de Claire semble intéressante, dit-elle. Je n'y vois, pour ma part, aucune objection.

— Mais nous ne pouvons pas vous laisser seule ! protesta Anne-Marie.

Un sourire s'ébaucha sur le vieux visage ridé.

— Ma petite fille, dit-elle tendrement, je te supplie de ne pas te préoccuper de moi. Je sais que je vous perdrai toutes les deux, et j'y suis résignée. Ton mari t'emmènera loin, très loin — Dieu sait dans quel coin du monde — et un jour, ta soeur s'en ira aussi. Il faut bien que je m'habitue à la solitude dès maintenant...

— Mais vous viendrez habiter avec l'une ou l'autre, s'écria Marie-Anne.

La vieille demoiselle fit un geste de protestation.

— Non, mon enfant. Conçois-tu qu'une aveugle puisse éprouver du plaisir à se déplacer ? Je resterai dans cette maison jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de me rappeler à lui. D'ailleurs, je n'y serai pas seule ; Louise et Paul, qui me servent depuis si longtemps, sont toujours là... Revenons à la proposition de Claire. Que décidez-vous ?

— Il faudrait en parler à Daniel, murmura Anne-Marie.

Comme s'il avait entendu, le jeune homme fit son apparition dans le hall et d'une voix claire, jeta :

— De quoi faut-il parler à Daniel ?

— Ah ! vous arrivez bien, mon cher enfant, fit Cécile avec élan. Tenez, prenez connaissance de cette lettre.

Quand il eut parcouru les quelques lignes de tante Claire, Daniel arborait un large sourire. Il dit :

— Cette suggestion me paraît tout à fait raisonnable, et j'ajoute même providentielle. Les tristes événements que nous venons de vivre ne nous permettent pas d'envisager notre mariage avant quelques mois. Alors, pourquoi ne pas aller passer cette attente chez la bonne tante Claire qui paraît attacher tant de prix à la présence de ses nièces ?

Tante Cécile était radieuse !

— Je pense exactement comme vous, Daniel.

Marie-Anne fit chorus :

— Mais moi aussi. Un voyage, c'est toujours amusant. N'est-ce pas ton avis, Anne-Marie ?

Celle-ci sourit à son fiancé :

ANNIVERSAIRE

Pour son neuvième anniversaire, Tante Julie félicite Jean-Jacques :

— Et j'espère, dit-elle, que plus tard tu deviendras un homme !

— Qu'est-ce que tu veux que je devienne d'autre ? Un éléphant ?

— Oh ! moi, pourvu que je sois avec Daniel !

Tante Cécile ajouta :

— Vous choisirez un autre pays pour votre voyage de noces.

— Je crois qu'il est tout choisi, répondit le jeune homme en riant. J'ai reçu mon affectation ce matin ; je venais justement vous l'apprendre.

— Où ?

Un seul cri pour deux voix.

Les jumelles avaient parlé à la fois avec la même fougue ; mais tandis qu'Anne-Marie, heureuse, souriait, Marie-Anne avait pâli. Car elle ne pouvait s'empêcher de songer : « Il va partir... je ne le verrai plus ? »

Fier de son petit effet, Daniel fit attendre sa réponse. Puis il laissa tomber :

— Rome. Je suis attaché à l'Ambassade.

Anne-Marie se jeta à son cou :

— Rome !... c'est merveilleux, Daniel.

Il lui rendit son baiser, puis il reprit :

— Je dois rejoindre mon poste dans trois mois. Je pense donc que nous devrons nous marier à la veille de notre départ. Le voyage vers Rome sera notre voyage de noces, ma chérie !

Il l'entraînait sur la terrasse, désireux tout à coup de se trouver seul avec elle, et elle s'abandonnait à la douce pression de son bras, la tête un peu penchée sur son épaule, un sourire extasié aux lèvres.

Marie-Anne les regardait, le coeur atrocement serré, perdue dans un flot de pensées qui n'étaient pas toutes bonnes ni nobles. Mais peut-on empêcher dans certaines circonstances nos mauvais instincts de gronder au fond de nous ? L'homme qu'elle aimait était là, tout près d'elle, et elle n'existait pas

pour lui. Entre eux, il y avait pour toujours cette forme charmante, câlinement appuyée à son bras, il y avait Anne-Marie...

VI

Les deux jeunes filles hâtèrent leurs préparatifs de départ. La traversée de la Méditerranée constituait leur premier voyage en mer et leur ouvrait des perspectives de plaisirs nouveaux. Si court qu'il fût, elles en escomptaient mille joies.

L'automne finissait, et Cannes, malgré la douceur de son climat, offrait dans ces premiers jours de décembre au ciel morose, des jardins défleuris : le mistral y soufflait, par moment, âpre et dur. « A Alger, pensaient les jumelles, il fera beau et chaud. » Et elles se réjouissaient d'y débarquer.

— Je vous les confie, dit la bonne Cécile à Daniel, au moment, toujours un peu triste, des adieux. Ramenez-les moi heureuses et bien portantes.

Elle voulut descendre au jardin pour accompagner les voyageurs jusqu'à la voiture qui devait les emmener à la gare ; les bras des jumelles l'entourèrent ; elle sentit des lèvres fraîches sur son vieux visage, puis elle serra longuement la main de Daniel. Le moteur ronflait et, sur la vaste promenade où peu de flâneurs s'attardaient, l'auto fila à vive allure.

Tante Cécile s'appuya au bras de sa fidèle Louise, et, essuyant furtivement ses larmes, elle remonta vers la maison.

* * *

La tristesse de l'adieu dissipée, les jeunes filles retrouvèrent vite leur gaieté, et ce fut sans le moindre regret qu'une fois installées dans le train elles virent s'estomper peu à peu cette merveilleuse Côte d'Azur où elles avaient vécu tant d'heures faciles et heureuses.

Les jeunes gens devaient séjourner une partie de la matinée à Marseille et ne monter à bord qu'à deux heures de l'après-midi. Quelques achats dans les grands magasins de la ville, un charmant déjeuner dans un luxueux restaurant, et ils prirent un taxi pour rejoindre le port. Quand ils y arrivèrent, le chauffeur, en leur ouvrant la portière, remarqua :

— Fichu temps pour s'embarquer.

Le mistral balayait les rues, arrêtant la marche des passants, s'engouffrant dans les maisons.

Les jeunes gens sourirent de la pusillanimité bien méridionale du brave homme. Il remonta dans la voiture vaguement vexé ; la portière claqua. Daniel passa son bras sous celui d'Anne-Marie, et, entraîna les jeunes filles vers l'embarcadère.

Quelques instants plus tard la sirène du *Neptuna* mugissait et le lourd navire glissait sur la Méditerranée qui, à vrai dire, commençait d'être tout à fait hostile. Une très forte houle s'était levée, soumettant le paquebot à un tangage qui rendait difficile l'installation des passagers.

Anne-Marie, après avoir tant bien que mal disposé ses affaires dans la cabine qu'elle partageait avec sa soeur, s'efforça de rejoindre le salon des premières où l'attendait Daniel. Un coup de roulis plus violent que les autres la plaqua au sol. Amusée de l'incident elle tentait de se relever lorsqu'une main providentielle vint à son secours. Enfin debout, cramponnée à la rampe de la coursive, elle fit face à son sauveteur.

S'inclinant sur la main qu'elle lui tendait, celui-ci disait :

— Vous n'êtes pas blessée, j'espère ?

Anne-Marie contemplait, un peu abasourdie, le magnifique garçon qui se tenait devant elle, un sourire aux lèvres. Souriant à son tour, elle répondit :

— J'avoue que je n'ai pas encore le pied marin. Merci, Capitaine, d'être venu à point pour me sortir de cette situation un peu... ridicule. Rassurez-vous, je n'ai rien de cassé.

Le Capitaine rit, découvrant une rangée de dents éclatantes.

— Je suis très heureux de vous avoir aidée, Mademoiselle. Ne croyez pas avoir été ridicule. N'importe quel vieux loup de mer fût tombé dans les mêmes circonstances... La Méditerranée est très mauvaise aujourd'hui. Je puis vous accompagner jusqu'au salon, si vous le désirez ?

Anne-Marie le remercia mais n'accepta pas son offre. Il prit aussitôt congé après s'être de nouveau incliné légèrement. « Quel homme sympathique et séduisant ! » pensa-t-elle, en regardant s'éloigner la silhouette élégante.

Elle rejoignit Daniel dans le salon des premières, au moment où l'orchestre attaquait un tango. Le jeune homme l'enlaça aussitôt, et heureuse dans les bras tendres de celui qu'elle aimait, elle lui raconta l'incident en riant.

La mer était maintenant très agitée. Mais personne ne semblait y prendre garde. Tout au plus s'amusait-on des coups de roulis qui jetaient, quelquefois brutalement, les couples de danseurs les uns contre les autres.

Les membres de l'équipage offraient un visage impassible ; les officiers se montraient très courtois. Le Commissaire surveillait dans la salle à manger les garçons qui préparaient les tables ; le commandant, par deux fois, traversa le vaste salon, répondit par un sourire à quelques saluts. L'heure du dîner sonna bientôt.

— Pas de chance, un temps pareil ! soupira Marie-Anne ; impossible d'aller sur le pont. J'ai bien essayé mais une main de fer m'a retenue au passage, et une voix m'a dit : « A bord, il est défendu de se suicider ; ne voyez-vous pas, Madame, que vous seriez aussi facilement enlevée qu'un brin de paille ? »

Il n'y a pas de gin comme le



FOURNISSEURS BREVETES DE
SA MAJESTE LA REINE
DISTILLATEURS DE GIN
TANQUERAY, GORDON & CO. LTD.

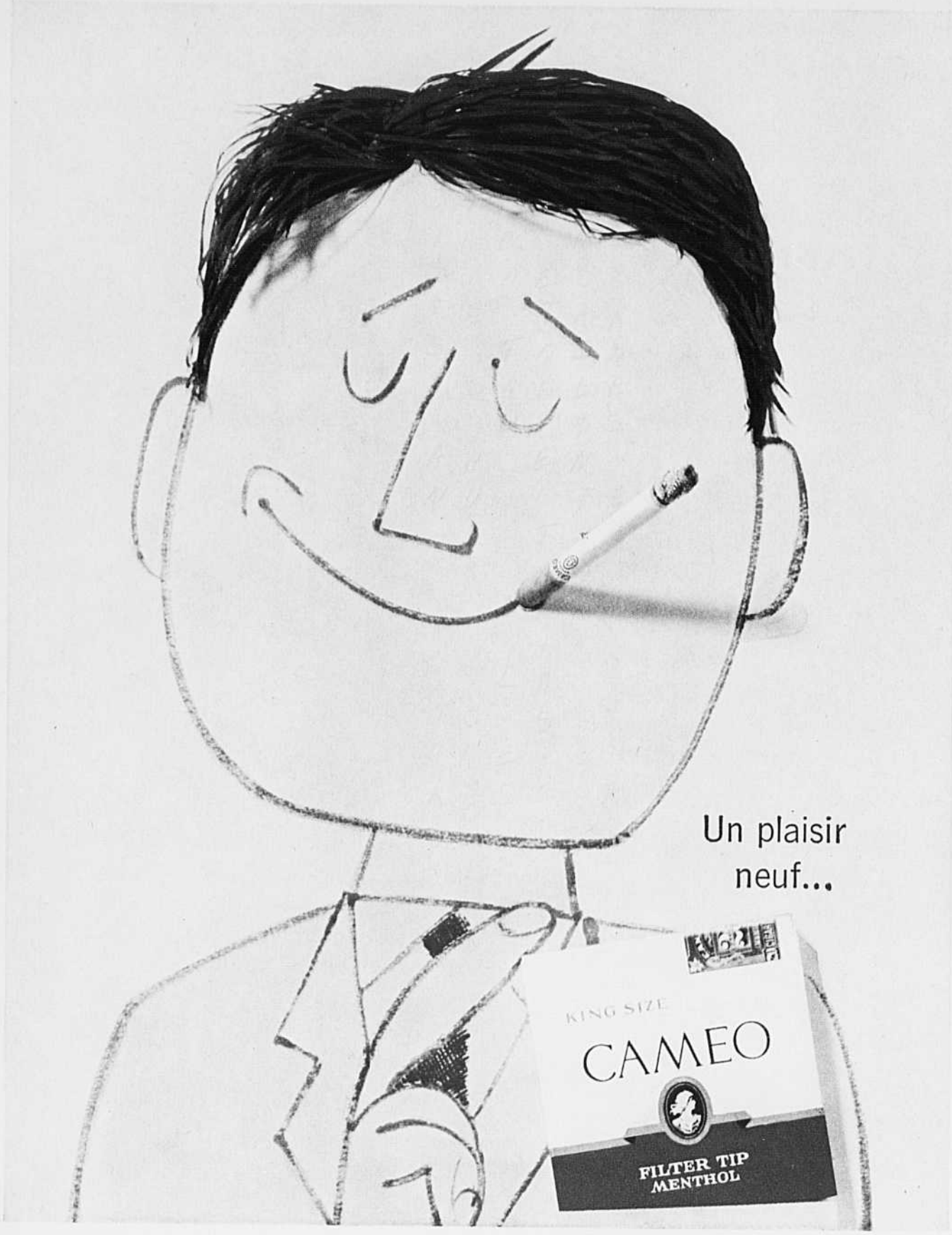
En bouteilles de 26⅔ oz. et 40 oz.

GORDON'S

Nettement le *meilleur* pour les Gin et Tonic
. . . et l'essence *même* d'un bon coquetel.

IMPORTE
D'ANGLETERRE

Distillé et mis en bouteilles au 260 GOSWELL RD., LONDRES, E.C.I.



...une fraîcheur neuve! Cameo

Juste un soupçon de menthol

Sagement, j'ai battu en retraite. Peut-être, demain matin, y aura-t-il une accalmie ?

Anne-Marie sourit en pensant à sa propre mésaventure et, l'espace d'une seconde, évoqua le visage viril de son sauveur.

Les espoirs de Marie-Anne risquaient d'être fortement déçus. A mesure que s'éloignaient les côtes de France et que le paquebot gagnait la pleine mer, la violence de la tempête redoublait. Si bien que presque personne ne prit place à table. La plupart des passagers, saisis de malaises, avaient regagné leur cabine ; d'autres s'éclipsèrent, le potage à peine avalé.

L'orchestre s'était tu, et, en fait de musique, il n'y eut plus bientôt que le chant tumultueux et angoissant des vagues.

Daniel commença de s'inquiéter. Levant les yeux vers l'officier en second, il le vit soucieux et il lui demanda à voix basse :

— Lieutenant, que se passe-t-il ?

L'officier lui répondit brièvement :

— Rien de plus que ce que vous pouvez constater, c'est déjà très suffisant.

Daniel risqua une nouvelle question :

— La situation est-elle alarmante ?

— Oui, monsieur.

Sur cette brusque réponse, le jeune officier s'éloigna.

Anne-Marie avait pâli :

— Je n'ai plus faim, déclara-t-elle ; je préfère aller m'étendre dans ma cabine. Tu m'accompagnes, Marie-Anne ?

Celle-ci ne voulut pas laisser perdre une occasion de se trouver en tête-à-tête avec Daniel. Elle répondit :

— Non, j'ai le coeur bien accroché, et cette danse, d'un genre nouveau, m'intéresse beaucoup ; je reste encore un peu.

Anne-Marie s'approcha de son fiancé.

— Bonsoir, Daniel, dit-elle d'une toute petite voix.

— Je vous accompagne jusqu'à votre cabine, dit-il.

Devant la porte, il la prit dans ses bras. Dans les grands yeux levés vers lui, il vit monter une lueur d'angoisse. Doucement il les referma d'un baiser très tendre. Puis il entoura ses épaules et, la regardant intensément, il murmura :

— Allez dormir, chérie, je veille sur vous. Dites-vous bien que rien ne saurait vous atteindre tant que je suis de ce monde. Si cette tempête est alarmante et nous gâche la joie du voyage, soyez sûre qu'elle est inoffensive ; les paquebots ne sombrent pas de nos jours, petite fille.

Elle esquissa un sourire, rassérénée.

— A demain, Daniel !

— A demain, mon amour !

Il l'entendit refermer la porte de la cabine et alla rejoindre Marie-Anne avec un certain plaisir. Il admirait secrètement son courage. Elle était de la race des forts. Aussi ne chercha-t-il pas à feindre avec elle. D'ailleurs, le visage grave de la jeune fille montrait qu'elle avait compris le tragique de la situation.

— Le chauffeur de taxi avait raison, dit-elle, mi-plaisante, mi-sérieuse. Peut-être eussions-nous mieux fait de nous ranger à son avis. Mais à présent... trop tard ! Il faudra vivre l'aventure bonne ou mauvaise, et, hélas ! j'ai grand peur qu'elle soit en définitive mauvaise.

— Je le crains aussi, murmura le jeune homme.

Comme pour donner raison à leurs paroles, un gigantesque paquet de vagues souleva brusquement le *Neptuna*, le navire, tout à coup désemparé, dressa sa quille vers les cieux, puis retomba lourdement ; de la profondeur de ses flancs, une sorte de gémissement métallique monta, sinistre. Un choc très violent jeta Marie-Anne vers Daniel ; instinctivement il ouvrit les bras pour la protéger, et elle se trouva serrée contre lui, si étroitement, si fortement qu'elle percevait les battements accélérés de son coeur. Ce qu'elle avait tant de fois souhaité, si souvent rêvé, se réalisait. En dépit de la gravité de l'instant, elle éprouva un bonheur indicible. Autour d'eux, tout annonçait l'imminence de la catastrophe, les cris terrifiés des passagers, les ordres brefs du commandant, les manoeuvres fiévreuses de l'équipage, mais Marie-Anne, envahie par une joie étrange, songeait, heureuse, qu'elle allait mourir entre les bras de celui qu'elle aimait.

VII

L'INFIRMIÈRE qui se penchait vers le lit regardait d'un oeil attentif le jeune visage tendu vers elle.

— Vraiment, Mademoiselle, vous voulez connaître la vérité. Vous vous sentez assez forte ?

La malade s'anima. Les joues pâles se colorèrent légèrement.

— Oui, oui. Oh ! je vous en prie, donnez-moi la liste des rescapés !

L'infirmière s'inclina.

— Voici.

Entre les doigts amaigris, la mince feuille trembla.

— Comme il y en a peu ! soupira la convalescente.

L'infirmière hocha la tête.

— Hélas ! la catastrophe du *Neptuna* est l'une des plus graves que la marine française ait connue depuis fort longtemps.

La malade s'agita.

— Mes yeux se brouillent... je n'y vois rien...

— Quels noms cherchez-vous ? demanda l'infirmière compatissante.

Elle répondit dans un souffle :

— Celui de ma soeur : Anne-Marie Destrade ?

Après quelques secondes de lecture, l'infirmière dut se résoudre à dire la vérité.

— Je ne vois sur la liste que le nom de Marie-Anne Destrade.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! soupira la jeune fille.

L'Infirmière était bouleversée.

— Il faut espérer, tout n'est pas perdu. Beaucoup de passagers peuvent avoir été recueillis par des bateaux étrangers. En ce moment, ils se trouvent peut-être, comme vous, dans un hôpital où on les soigne, où l'on attend qu'ils puissent donner des précisions.

Marie-Anne se dressa sur son lit :

— Et Daniel ?... Puis-je le voir ?

L'infirmière sourit :

— Monsieur Armon va aussi bien que possible. Le médecin-chef a permis que vous lui rendiez une visite. Mais il vous demande d'être très prudente en répondant aux questions qu'il vous posera.

Sous aucun prétexte il ne faut le contrarier ou... le détromper.

Marie-Anne ne cacha pas sa surprise :

— Que voulez-vous dire ?

CHEZ LE DROGUISTE

Le gosse entre et demande :

— Vous avez de la poudre à punaises ?

— Certainement. Pour combien ?

— Je ne sais pas. On ne les a pas comptées !

— S'il demande sa fiancée, par exemple. Dans son délire, il en a beaucoup parlé. Il disait sans cesse : « Anne... Anne ! » Or, hélas ! elle n'est pas là... Il est à craindre qu'il ne s'inquiète et cela serait dangereux pour lui.

Marie-Anne devint tout à coup songeuse.

— Ma soeur et moi étions jumelles et d'une ressemblance si parfaite que même ceux qui nous connaissaient bien nous confondaient. Alors... peut-être...

Elle se tut, n'osant pas continuer sa phrase. Ce fut l'infirmière qui poursuivit.

— Je pense qu'il serait nécessaire que vous teniez le rôle de votre soeur jusqu'à la guérison complète de Monsieur Daniel Armon. Après, si malheureusement on ne rertouve pas sa fiancée, il supportera plus facilement le choc que lui causera la vérité. Ce qui importe aujourd'hui, c'est de ne pas provoquer un bouleversement moral qui risquerait d'être funeste pour sa raison.

« Monsieur Daniel Armon a été grièvement blessé. Fracture du crâne, opération du trépan ; c'est sérieux, Mademoiselle. Tout danger n'est pas écarté. Mais si une forte émotion nouvelle peut lui être fatale, la joie, par contre, peut hâter sa guérison.

— Je comprends, murmura pensivement Marie-Anne.

L'infirmière se pencha sur elle presqu'à la toucher et la regarda profondément :

— Vous vous sentez capable de... mentir et de jouer cette comédie charitable ?

Marie-Anne sentit son coeur battre avec violence.

— Oui, je m'en sens capable. Du moins, j'essayerai, ajouta-t-elle, épouvantée par la difficulté de cette tâche.

L'infirmière parut soulagée :

— Alors, venez. Le docteur se trouve dans la chambre du blessé. Il a tenu à assister à votre première entrevue.

Marie-Anne se leva. Elle se sentit si faible encore qu'elle dut se retenir au bras de l'infirmière pour ne pas tomber mais à mesure qu'elle avançait sa marche se raffermissait et, lorsqu'elle fut debout auprès du lit du jeune homme, elle se sentit solide.

— Daniel ! appela-t-elle doucement.

Au son de cette voix si vite reconnue, il ouvrit les paupières et regarda autour de lui. Alors, il la vit. Quelque chose comme un espoir doublé d'une inexprimable angoisse passa sur son pâle visage. Il murmura :

— Anne...

— Anne-Marie... acheva-t-elle doucement, tandis qu'un sanglot lui montait à la gorge.

Il fit un effort pour se dresser mais dut y renoncer. Un cri lui échappa.

— Mon Amour !

Il élevait les bras, tentait d'attirer la forme adorable qu'il avait cru à jamais perdue et qui, bien vivante, lui apparaissait.

Marie-Anne dit doucement :

— Daniel...

Un sourire illumina son visage émacié.

— Vous êtes là... c'est bien vous... j'ai eu si peur... si peur !

Elle tenta de le calmer, prise tout entière par son rôle.

— Ne vous agitez plus... Apaisez-vous, il le faut.

— Et Marie-Anne... ?

De nouveau, Marie-Anne eut envie de pleurer. Elle murmura :

— Nous la retrouverons... plus tard.

Daniel demanda encore :

— Où sommes-nous ?

Elle répondit :

— A Alger. Mais, hélas ! pas comme nous l'avions espéré...

— Oh ! fit-il en portant les mains à son front, je me souviens. Ce fut horrible. Marie-Anne était près de moi, je sentis que le bateau se brisait en deux. Je voulus courir vers votre cabine, mais Marie-Anne s'agrippait à mes vêtements ; je crois bien qu'elle s'était évanouie... et puis... et puis...

— Ne parlez plus, Monsieur, dit le médecin-chef. Si vous tenez à vous rétablir, laissez les souvenirs en paix. Oubliez... Votre guérison dépend de votre sagesse.

Daniel referma ses yeux ; sa tête lasse et lourde creusa un peu plus l'oreiller. L'infirmière fit un signe à la jeune fille, qui s'éloigna, appuyée au bras du médecin.

— Et vous, comment vous sentez-vous ? lui demanda-t-il paternellement.

Elle ébaucha un pâle sourire :

— Plus forte que je ne l'aurais supposé.

Il la regarda gentiment :

— A vrai dire, vous ne nous avez guère donné d'inquiétude. Une épaule luxée, quelques plaies légères. Vous vous en êtes tirée à bon compte. Le matelot qui vous a sauvée a réussi un bel exploit. Quant à votre fiancé...

— Ce n'est pas mon fiancé, coupa tristement Marie-Anne, il était celui

Le médecin leva la tête, étonné.

— Mais pourtant...

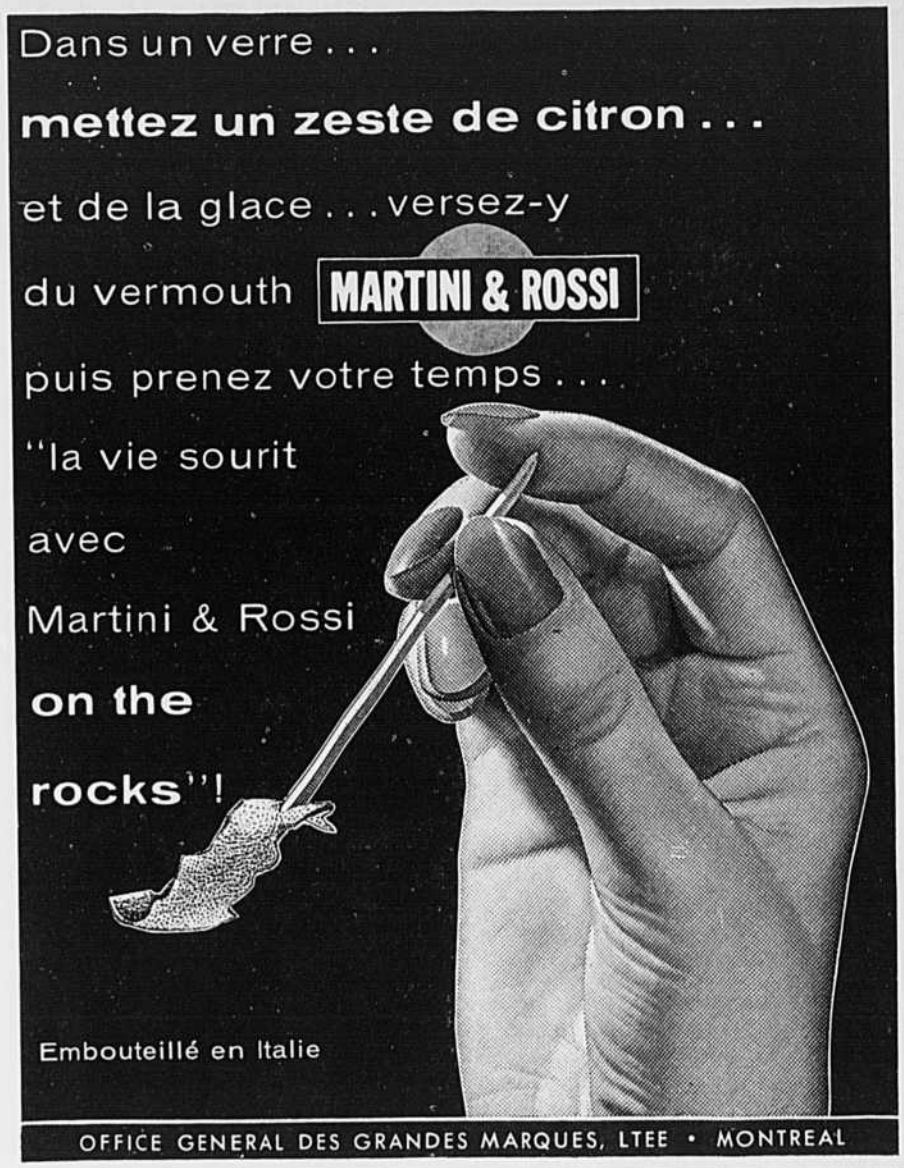
Elle sourit faiblement.

— Qu'il m'ait reconnue vous surprend ? Nous étions jumelles et nous nous ressemblions extraordinairement. Votre infirmière m'a conseillé de lui laisser croire...

Il l'interrompit :

— Elle a eu raison. Continuez à tenir votre rôle, Mademoiselle, jusqu'à ce que je puisse répondre de mon malade. Et il vous devra beaucoup. Par la suite, vous ferez ce que votre conscience vous dictera.

L'étrangeté de cette dernière phrase et le regard qu'il lui jeta firent comprendre à Marie-Anne qu'il avait pénétré son secret. Ce n'était pas en soeur qu'elle s'était penchée sur Daniel. Ce n'était pas en soeur qu'elle avait caressé son visage de ses mains et de ses lèvres. Elle ne jouait pas un rôle : elle



Publishers: File two copies of this Form with your postmaster.

STATEMENT REQUIRED BY THE ACT OF AUGUST 24, 1912, AS AMENDED BY THE ACTS OF MARCH 3, 1933, JULY 2, 1946 AND JUNE 11, 1960 (74 STAT. 208) SHOWING THE OWNERSHIP, MANAGEMENT, AND CIRCULATION OF

LE SAMEDI (Insert exact title of publication) published monthly (State exact frequency of issue)

at St. Albans, Vermont (Name of post office and State where publication has second-class entry) for monthly shipments 19....

1. The names and addresses of the publisher, editor, managing editor, and business managers are:

	Name	Address
Publisher	Poirier Bessette & Cie Limitée	Montreal P.Q.
Editor	"	"
Managing editor	Gérard Goddu	"
Business manager	O. Riendeau	"

2. The owner is: (If owned by a corporation, its name and address must be stated and also immediately thereunder the names and addresses of stockholders owning or holding 1 percent or more of total amount of stock. If not owned by a corporation, the names and addresses of the individual owners must be given. If owned by a partnership or other unincorporated firm, its name and address, as well as that of each individual member, must be given.)

Name	Address
Poirier Bessette & Cie Limitée	100% of total shares

3. The known bondholders, mortgagees, and other security holders owning or holding 1 percent or more of total amount of bonds, mortgages, or other securities are: (If there are none, so state.)

Name	Address
None	

4. Paragraphs 2 and 3 include, in cases where the stockholder or security holder appears upon the books of the company as trustee or in any other fiduciary relation, the name of the person or corporation for whom such trustee is acting; also the statements in the two paragraphs show the affiant's full knowledge and belief as to the circumstances and conditions under which stockholders and security holders who do not appear upon the books of the company as trustees, hold stock and securities in a capacity other than that of a bona fide owner.

5. The average number of copies of each issue of this publication sold or distributed, through the mails or otherwise, to paid subscribers during the 12 months preceding the date shown above was: (This information is required by the act of June 11, 1960 to be included in all statements regardless of frequency of issue.) 81,233 copies

O. Riendeau (Signature of editor, publisher, business manager, or owner)

Sworn to and subscribed before me this 20th day of September, 1961

[SEAL] J. Alfred Bérubé A.P.A. Commissaire de la Cour Supérieure District de Montréal

J. Alfred Bérubé

POD Form 3526 (July 1960)

(My commission expires for life, 19....)

était trop sincère et le médecin s'en était rendu compte.

Epuisée, elle se jeta sur son lit et s'endormit d'un sommeil haché de cauchemars et de rêves.

VIII

Les jours passèrent. Daniel se rétablissait plus vite qu'on ne l'eut espéré. Sans cesse il réclamait auprès de lui sa fiancée. Marie-Anne accourait aussitôt. Elle, naguère si volontaire, si impérieuse, elle ne montrait plus que douceur et soumission : une réplique parfaite d'Anne-Marie. Comment ne serait-il pas mépris ? Aucun doute ne l'effleurait. Il avait retrouvé celle qu'il aimait telle qu'elle était.

— Pauvre Marie-Anne, dit-il un soir ; la reverrons-nous jamais ? Elle était si charmante... j'éprouvais pour elle une affection vraiment fraternelle. Je me sens attristé par sa disparition mais je ne puis m'empêcher de remercier Dieu de ce qu'il m'ait conservé celle que j'aimais plus que tout.

Il la serra contre lui, farouchement.

— Vous, morte, Anne-Marie, j'aurais refusé de vivre.

Une violente émotion s'empara de Marie-Anne.

— Taisez-vous ! supplia-t-elle, toute pâle.

Mais il n'entendit pas sa supplication et poursuivit :

— Car ce n'eût pas été vivre que de promener sur la terre un corps sans âme, que d'errer dans une solitude totale jusqu'à la fin de mes jours. Vous disparue, aucune femme jamais n'aurait arrêté mon regard. Il n'y a que vous, Anne-Marie, vous et rien d'autre !

Il ajouta comme une plainte :

— J'ai besoin de vous... Oh ! si vous saviez comme j'ai besoin de vous !

L'amour de Marie-Anne fut plus fort que son désarroi.

Elle promit, avec une sorte de fièvre :

— Je ne vous quitterai jamais.

Et dès cette minute, elle sut qu'elle acceptait l'inévitable, c'est-à-dire le mensonge, l'imposture, car si sa soeur ne reparaissait jamais, elle sentait que ce mensonge durerait autant que leur vie.

La convalescence de Daniel s'acheva chez la bonne tante Claire, désespérée d'être la cause involontaire du terrible drame qui plongeait sa famille dans l'angoisse. N'était-ce pas son appel réitéré qui avait décidé du tragique voyage ?

A Cannes, la tante Cécile se cloîtrait dans ce nouveau malheur, et personne ne franchissait plus la porte de la belle villa. Elle ne retrouva un pauvre sourire que le jour où Marie-Anne — devenue définitivement Anne-Marie — lui envoya un télégramme pour annoncer leur retour.

Marie-Anne retrouva sa chambre avec une espèce d'épouvante. La pièce à côté lui rappelait trop cette soeur qu'elle n'avait jamais autant chérie que depuis qu'elle s'apprêtait à la remplacer dans la vie de l'homme qui avait pris leur coeur à toutes les deux.

« Pardonne-moi, suppliait-elle, pardonne-moi d'exister alors que tu n'es plus. Ce n'est pas de ma faute : je ne l'ai pas cherché... Pardonne-moi d'être heureuse... pardonne-moi d'obéir à l'Amour. »

La tête enfouie dans l'oreiller où Anne-Marie avait enfoncé si souvent son visage, ses beaux cheveux dorés, dénoués, longtemps, longtemps, Marie-Anne médita... pleura. Quand elle fut calmée, elle retourna dans sa chambre, s'étendit sur son lit... essaya de dormir. Mais une pensée, obsédante, revenait sans cesse frapper son esprit : « *Tu* t'apprêtes à épouser Daniel, disait une voix insidieuse, et pourtant Anne-Marie peut un jour revenir... Rien ne prouve qu'elle soit morte. »

Alors, elle se boucha violemment les oreilles comme si ce geste pouvait lui permettre de ne plus entendre ces paroles menaçantes.

* * *

Cependant, bourrelée de remords, déchirée par des sentiments contraires, il y eut un jour où, s'agenouillant auprès de la vieille demoiselle, Marie-Anne ne put retenir la vérité. Dans un sanglot elle dit :

— Tante Cécile ! je n'en puis plus ! je n'en puis plus de mentir, de jouer ce rôle effrayant qui m'écrase ; je ne sais pas si je suis un monstre d'égoïsme ou un ange de dévouement. Tante Cécile, je vous en supplie, dites-moi ce qu'il faut que je fasse.

Et comme la vieille demoiselle la regardait, interloquée, elle ajouta :

— Je ne suis pas Anne-Marie, je suis Marie-Anne.

La foudre tombant aux pieds de tante Cécile ne l'eût pas autant bouleversée. Elle eut un faible cri :

— Mon Dieu ! Est-ce possible ? Est-ce que je rêve ?

Puis ses vieilles mains tremblantes relevèrent sa nièce prostrée, de ses yeux affaiblis, elle tenta désespérément de scruter le visage baigné de larmes.

— A quoi bon chercher la vérité sur mon visage, dit la jeune fille avec une douloureuse ironie, vous savez bien qu'Anne-Marie et moi nous nous ressemblions trop pour que même le regard le plus clairvoyant puisse ne pas s'y tromper, Daniel lui-même...

La stupéfaction de tante Cécile faisait place à une sorte d'indignation. Elle s'écria :

— Pourquoi lui avoir caché la vérité ?

Marie-Anne répondit d'un ton qui laissait apparaître son désarroi :

— Pour obéir ou médecin, à l'infirmière, qui m'assuraient que cette vérité tuerait Daniel plus sûrement que la blessure reçue sur ce maudit bateau.

La vieille demoiselle n'était pas convaincue :

— Quand il était encore en danger, quand il était en convalescence, j'admets ton mensonge. Mais à présent ? Daniel a retrouvé son équilibre ; il peut supporter la vérité...

Marie-Anne regarda longuement sa tante :

— En êtes-vous bien sûre ?

Celle-ci se troubla, puis balbutia :

— Evidemment, je ne puis rien affirmer.

— Moi, je peux vous assurer, jeta Marie-Anne avec force, que Daniel n'est pas redevenu le Daniel d'autrefois. Lui apprendre aujourd'hui, brutalement, la mort de celle qu'il aimait par dessus tout, équivaudrait à le tuer.

— Alors, soupira la pauvre tante Cécile, je ne vois pas d'autre solution que de continuer... jusqu'au bout, ce mensonge que les circonstances, bien plus que ta volonté, t'ont imposé.

— Que voulez-vous dire ? interrogea Marie-Anne, haletante.

La tante Cécile ne répondit pas ; Daniel entrait. Sur son visage émacié, encore tendu, apparut, quand il vit le beau regard de sa fiancée chercher anxieusement le sien, une sorte d'apaisement.

— Anne-Marie, murmura-t-il avec tendresse.

— Mes enfants, mes chers enfants, dit soudain la voix étrangement grave de tante Cécile, je vous conseille de vous marier le plus vite possible. L'âme de ta soeur Anne-Marie ne pourra s'offenser de votre bonheur. Auprès de Dieu il n'y a plus que la paix éternelle.

Cette phrase à double sens jeta le trouble dans l'âme de Marie-Anne.

— Attendons encore, murmura-t-elle. Ah ! j'ai un poids si lourd sur mon coeur ! Si nous pouvions avoir une certitude, mon Dieu, n'importe laquelle, d'échapper à ce terrible doute, à cette éternelle question : Est-elle morte ?... est-elle vivante ?

Daniel ne put réprimer un geste d'impatience.

— Qu'espérez - vous, Anne - Marie ?... dit-il plus sèchement. Toutes les recherches possibles ont été faites, vous le savez bien ; nous avons multiplié les démarches, les enquêtes, et rien, toujours rien. La mer garde quelquefois jalousement ses victimes. Il faut voir la vérité en face et l'accepter, si dure soit-elle.

Tante Cécile regarda profondément sa nièce et dit en détachant ses mots.

— Si, par miracle, ta soeur nous était rendue, je suis certaine qu'elle vous aimait trop, tous les deux, pour ne point admettre et comprendre que vous ayez consenti à être heureux, en dehors d'elle.

Les dés étaient jetés.

Ces simples mots fixaient à jamais le destin. Et pourtant la jeune fille avait raison d'espérer et de redouter à la fois que sa soeur fut vivante. Un drame allait se jouer...

DEUXIEME PARTIE

I

Anne-Marie se dressa sur son lit, et, d'une voix où raisonnaient pour la première fois depuis de longs jours des accents d'allégresse, elle cria :

— Madame ! Oh, Madame !

De la pièce à côté, des bruits de pas précipités se firent entendre et la Mère supérieure ouvrit la porte. Elle demanda doucement :

— Qu'y a-t-il, mon enfant ?

Anne-Marie la regardait comme si tout à coup elle découvrait la vie.

— Je ne sais pas ce qui m'arrive... il me semble que je ressuscite. J'ai été malade, n'est-ce pas ?

La religieuse sourit.

— Vous dormiez profondément d'un sommeil à peine interrompu de temps à autre ; quelque chose ressemblant à la mort. Pourtant le docteur, qui s'intéresse à votre cas, depuis six mois que vous êtes arrivée ici, n'a jamais désespéré de vous voir sortir de cette longue prostration.

Il va être rudement content quand il passera à l'heure de la visite !

Les yeux d'Anne-Marie allaient de la pièce à la religieuse.

— Madame... ma Mère, veux-je dire, comment se fait-il que je sois ici ? Racontez-moi ce qui s'est passé, je vous en prie !

La Mère supérieure répondit de bonne grâce :

— Je ne sais pas grand-chose, sinon que vous nous avez été amenée, complètement inconsciente, un froid matin de décembre, par Diego le pêcheur. Il y avait eu, les jours précédents, une terrible tempête en Méditerranée, provoquant de nombreux naufrages, notamment du *Neptuna*, sur lequel vous vous trouviez probablement.

— Oui, je m'y trouvais ! s'écria la jeune fille.

La religieuse baissa un peu le ton et poursuivit :

— Il y eut beaucoup de victimes, hélas ! et fort peu de survivants. Quand Diego vous aperçut, vous gisiez au fond d'une chaloupe qui ne tenait plus sur l'eau que par miracle. A vos côtés se trouvaient un mort et un blessé. Nous avons enseveli l'un, pieusement, et soigné l'autre. Aucun de vous n'avait sur lui de pièces d'identité. Sans doute, nous ne saurons jamais le nom du malheureux qui repose dans l'humble cimetière du village. Quant au survivant, il reprit assez vite conscience, et nous apprîmes qu'il se nommait Richard Harty. C'est un des plus célèbres pilotes de l'aviation anglaise.

Anne-Marie eut un petit cri de surprise.

— Richard Harty ?... Oui, en effet, j'avais fait sa connaissance sur le *Neptuna*.

La religieuse reprit :

— Il nous a dit d'ailleurs qu'il vous connaissait mais qu'il ignorait votre nom. Lorsqu'il nous a quittés, rétabli, il y a trois mois, il nous a fait promettre de lui donner de vos nouvelles.

Anne-Marie évoqua une seconde l'athlétique silhouette du Capitaine, mais elle avait hâte d'en savoir davantage, et ne s'y attarda pas.

— Continuez, ma Mère, je vous en prie.

La religieuse poursuivit son récit :

— Par quel heureux hasard, vous trouviez-vous réunis, vous deux et le mort inconnu, dans cette frêle embarcation ? Nous ne le saurons jamais. Il est probable que vous y avez été déposée, déjà inconsciente sans doute, par Richard Harty. Mais il s'est montré sur ce point d'une discrétion farouche. Diego, après vous avoir découverts, vous prit dans ses bras, les uns après les autres, et vous amena dans notre maison. Ce village Espagnol — car vous vous trouvez en Espagne — en bordure de la mer, connaît souvent des drames du même genre. Nous supposâmes que vous étiez passagère du *Neptuna*. Richard Harty nous le confirma par la suite, et qu'un jour on vous rechercherait. Mais nous sommes ici en un lieu désert, coupé du monde. Il n' ya ni journaux ni radio, et nous ne savons pas si quelqu'un s'est intéressé à votre sort. Vous allez pouvoir vous mettre en rapport avec votre famille et la rejoindre bientôt. Car vous avez une famille, je suppose ?

Les yeux d'Anne-Marie s'embuèrent. Elle pensait à Marie-Anne et surtout à Daniel. Qu'allait-elle apprendre sur leur sort ?

— Oui, je m'appelle Anne-Marie Destrade. J'ai une soeur jumelle, Marie-Anne, et une vieille tante qui réside à Cannes, sur la Côte d'Azur. Et puis... je suis fiancée. Ma soeur et mon fiancé se trouvaient sur le *Neptuna*.

Des sanglots l'interrompirent.

La Mère supérieure tenta de la calmer.

AU THEATRE

Un spectateur du balcon dit à son voisin :

— Je ne vous comprends pas. Vous venez de bombarder le ténor avec des tomates et maintenant que le rideau est baissé, vous l'applaudissez !

— C'est pour qu'il revienne : j'ai encore deux tomates !

UN GOSSE A LA PLAGE

Papa, à Toto qui vient d'avoir sept ans :

— Est-ce que ça te plairait d'avoir un petit frère ou une petite soeur ?

Et Toto, avec un clin d'oeil :

— Et si je te répondais non, qu'est-ce que tu ferais du moutard ?

— Il ne faudrait pas abuser de vos forces, dit-elle maternellement. Ne parlez plus, mon enfant.

Mais Anne-Marie sécha ses larmes et insista :

— Si, je veux, je dois continuer. Nous nous étions embarqués pour Alger, sur le *Neptuna*. Un peu lasse, j'avais quitté le grand salon et regagné ma cabine où je m'efforçais de dormir. Je fus réveillée par un bruit effroyable et j'eus la sensation terrible que le navire se brisait. Je m'élançai au dehors, dans le couloir, je me heurtai à des passagers affolés. On entendait partout des cris, des appels, des hurlements de terreur. L'électricité s'éteignit, je marchai dans le noir, je n'avais qu'une pensée : retrouver Marie-Anne et mon fiancé. Je criai : « Daniel! Daniel ! » et je me trouvai bientôt sur le pont. Sans réaliser pleinement ce qui m'arrivait, je sentis qu'on me passait autour du corps une ceinture de sauvetage, puis un homme me souleva — il me sembla que c'était un marin — m'emporta et me jeta dans une embarcation déjà pleine à craquer. Ma tête heurta quelque chose de froid, de dur... J'eus l'impression que je mourais... Et je me suis retrouvée ici en train de vous parler...

Cette suite de souvenirs tragiques avait fait naître une lueur de terreur dans les beaux yeux pleins de larmes.

— Pauvre petite ! murmura la religieuse attendrie.

Anne-Marie fit un effort pour refouler ses larmes et posa enfin la question qui lui tenait tant à coeur.

— Ma soeur... mon fiancé... que sont-ils devenus ?

La Mère supérieure eut un geste d'impuissance.

— Je l'ignore. Ici, dans ce village perdu, je vous l'ai dit, les nouvelles ne parviennent guère.

Croyant qu'on lui cachait quelque chose, Anne-Marie s'insurgea :

— On a pourtant dû publier des listes de rescapés.

— Sans aucun doute. Mais tout cela est déjà vieux : les journaux de l'époque doivent être introuvables. Le mieux, je pense, est que vous écriviez tout de suite à Cannes ; à votre tante, par exemple.

— Ah ! ma Mère, je veux tout savoir. Que sont devenus ma soeur et mon fiancé ? Il faut écrire. Tout de suite. Ah ! je vous en supplie.

La Mère supérieure répondit doucement :

— Ecrire ? je ne demande pas mieux, mais à qui ?

Anne-Marie ne se calmait pas. Elle reprit :

— Pas à ma tante. Pauvre Tante Cécile, l'obliger peut-être à m'apprendre elle-même...

La jeune fille se crispa à cette idée :

— J'ai peur... J'ai peur de ce que je vais apprendre.

La religieuse lui sourit pour l'encourager. Puis elle lui dit lentement :

— Il faudra bien qu'un jour vous sachiez la vérité, même si elle doit vous meurtrir.

Anne-Marie ne répondit pas. Elle reposa sur l'oreiller sa tête douloureuse, ferma les yeux, essaya de ne plus penser. La religieuse s'éloigna, à petits pas feutrés et, sans bruit, referma la porte de la chambre. Un silence complet enveloppa la malade mais elle n'en éprouvait aucun bien-être. Elle était en proie à un violent bouleversement intérieur. La trop récente tragédie lui causait une intolérable angoisse, l'étouffait. Seuls, deux noms chantaient au fond de sa mémoire : Daniel !... Marie-Anne !... L'homme qu'elle aimait... la soeur chérie. Ou se trouvaient-ils à cette heure ? Pourquoi ne s'inquiétaient-ils pas d'elle ? Etait-il possible qu'ils l'aient abandonnée ? Un village si petit qu'il soit, même perdu au fond d'un grand pays, n'est pas inaccessible. Alors pourquoi Daniel et Marie-Anne n'étaient-ils pas venus l'y rechercher ?

A cette douloureuse question, une voix impitoyable répondit : « Parce qu'ils sont morts ». Ce fut si cruel, si atroce que, se soulevant brusquement, Anne-Marie cria comme si elle venait de faire un cauchemar. Cette plainte désespérée fit à nouveau accourir la Mère supérieure.

— Vous souffrez, mon enfant ? demanda-t-elle avec une tendre pitié. Désirez-vous quelque chose ?... Avez-vous soif ?

— Je n'ai soif que de vérité. Ah ! ma Mère, je veux savoir !

Une vision d'horreur passa devant les yeux de la jeune fille.

La religieuse eut brusquement une idée :

— Nous possédons à Cannes une maison semblable à la nôtre ; voulez-vous que je m'adresse à la Supérieure ?

Anne-Marie s'accrocha à cette proposition comme à une planche de salut :

— C'est cela. Oh ! oui, c'est cela. Je connais ce couvent des Soeurs de Saint-Vincent de Paul. J'y allais souvent porter quelques secours... de simples offrandes... on s'y souvient certainement de moi.

— Eh bien, ma lettre partira ce soir, je vous le promets.

La jeune fille ajouta alors dans un souffle :

— Dites qu'Anne-Marie Destrade est vivante et demandez s'il en est de même de Marie-Anne Destrade et de Daniel Armon.

Elle retomba sur son lit, porta la main à son front et, pour la première fois, s'étonna d'y palper un bandeau lui encadrant le visage.

— Vous avez été blessée, expliqua la religieuse. Assez profondément. Mais rien qui mette votre vie en danger ni qui atteigne la vue.

Et elle s'en alla d'un pas rapide, comme si elle craignait d'en dire davantage.

Le médecin, contrairement à ses habitudes ne passa que tard dans la soirée. Il trouva la Supérieure dans son bureau, penchée sur une grande feuille de papier.

— Je vous dérange ? dit-il. Vous faites vos comptes ?

Sans lever la tête, la religieuse répondit :

— Nullement, j'écris une lettre. Une lettre qui concerne notre petite rescapée. Et je vous annonce une bonne nouvelle, docteur : elle s'est réveillée, elle a même trouvé la mémoire.

— Ah ! triompha le médecin, que vous disais-je ? Je savais que le traitement donnerait de bons résultats. Mais comment est-elle ? Pas d'agitation anormale ? d'incohérence dans les propos ?

La Mère supérieure le rassura :

— Elle m'a paru tout à fait normale.

Le médecin reprit :

— Sait-elle d'où elle vient ? Se rappelle-t-elle son nom ?

— Mais oui. Elle se nomme Anne-Marie Destrades, habite Cannes. Elle se trouvait avec sa soeur et son fiancé à bord du *Neptuna*, ce paquebot qui a sombré au cours de la fameuse tempête au long de nos côtes. Elle m'a priée de m'adresser à notre communauté de Cannes pour savoir si sa soeur et son fiancé ont, eux aussi, échappé à la catastrophe. Elle ne veut pas écrire elle-même tant elle redoute la réponse.

Le médecin approuva :

— Elle a raison, remarqua-t-il. Comment expliquer qu'ils ne l'aient pas recherchée s'ils sont vivants ?

Il ajouta :

— Je vais voir notre ressuscitée.

Prêt à partir, il se retourna vers la

[*Lire la suite page* 37]

a vos outils, MONSIEUR LE BRICOLEUR

UN COIN ENCOMBRE QUE LE CONTREPLAQUE DE SAPIN METAMORPHOSE EN UNE SPACIEUSE GARDE-ROBE

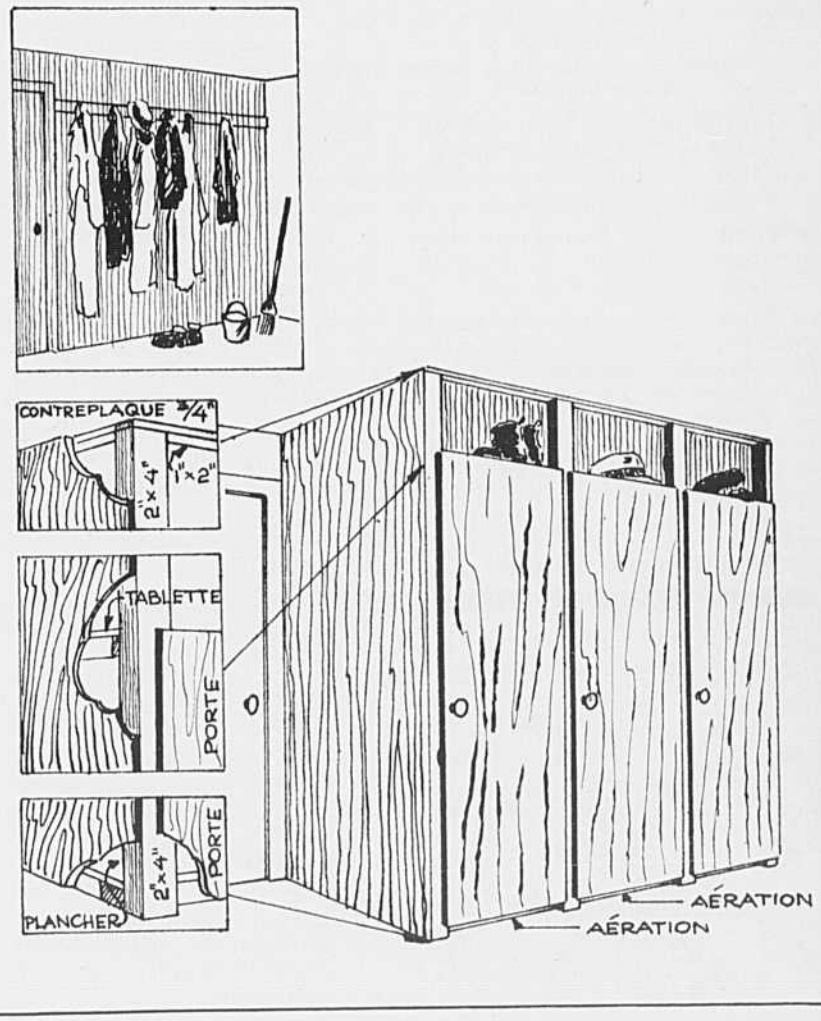
Rien n'est plus disgracieux qu'un coin encombré de bottes sales et de vêtements de travail ou à tout faire. Et cependant, à la ville comme à la campagne, on trouve des coins de ce genre dans presque toutes les habitations. Leurs habitants les supportent sans faire quoi que ce soit pour y remédier.

Puisqu'il y a de l'espace disponible pour ces articles ou ces effets, rien n'empêche donc de le transformer en une garde-robe attrayante. L'illustration ci-dessus décrit la solution à ce problème, qui au fond est très simple. Toute personne capable de manier un marteau et une scie peut facilement construire une garde-robe de ce genre.

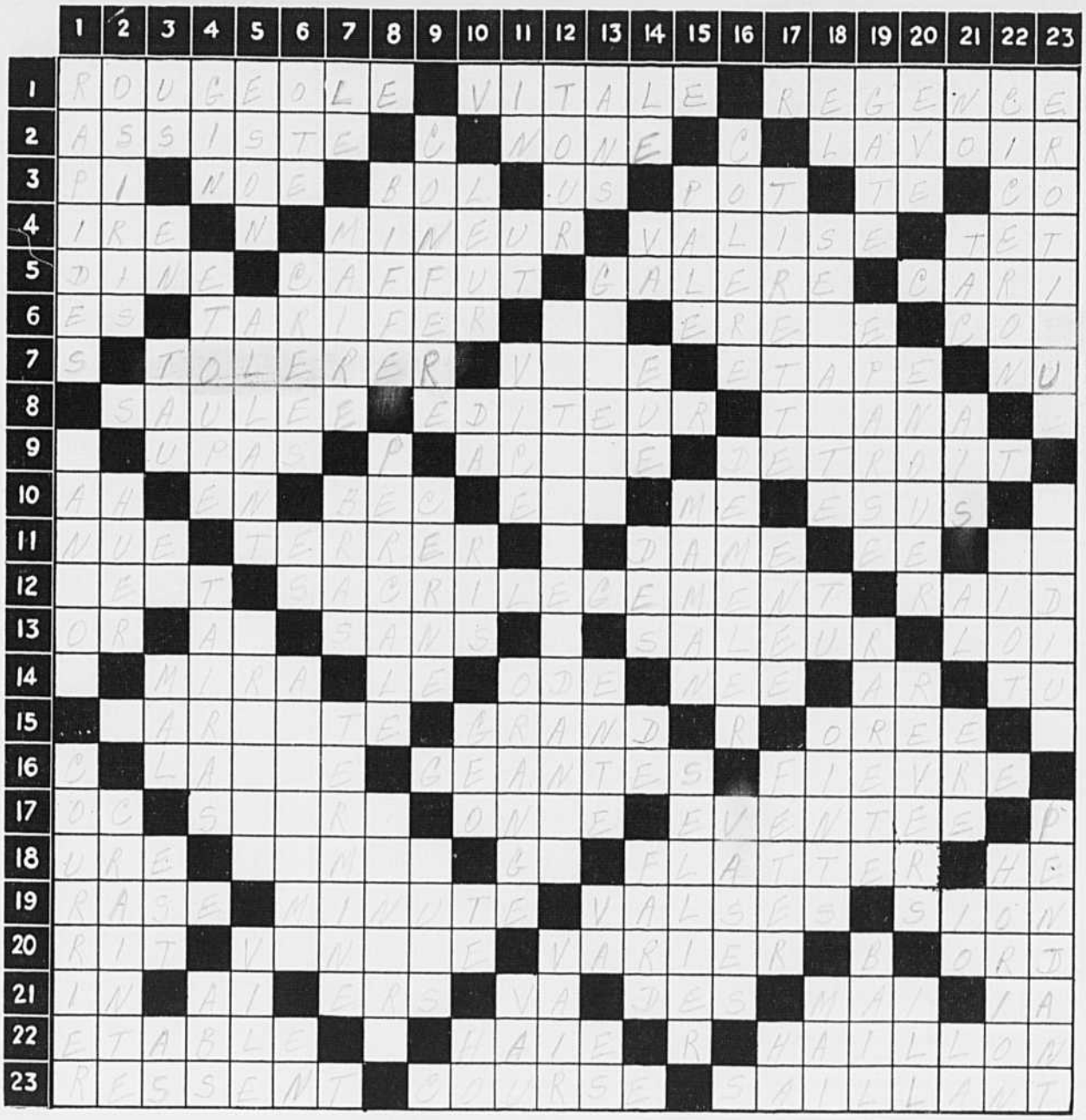
Faite de contreplaqué de sapin, la garde-robe ci-dessus s'adapte facilement à l'espace disponible utilisée comme espace de rangement. Votre marchand de bois est en mesure de vous fournir tous les renseignements nécessaires quant à la finition et à la peinture. Il vous fournira également le contreplaqué de sapin et le bois de charpente qu'il vous faudra.

Les portes de contreplaqué de sapin de ¾ de pouce reposent sur des charnières régulières montées directement sur les principaux piliers de charpente de 2 x 4. Les charnières sont vissées dans la charpente. En peinturant les piliers d'une couleur unie afin qu'elle contraste avec la finition naturelle des portes, vous réussirez un effet d'ensemble très joli. Vous pourriez même peinturer toute la garde-robe en une seule couleur unie pour qu'elle s'intègre harmonieusement au reste de la pièce.

Des détails sont donnés dans l'illustration sur l'installation et la charpente des tablettes et du plancher. Il est à noter que les tablettes et le plancher ne touchent pas à la porte, mais s'arrêtent derrière les piliers mesurant 2 x 4. Ceci afin que l'air puisse circuler librement dans la garde-robe. Une telle circulation d'air empêche la moisissure de se manifester si par hasard vous rangez des vêtements mouillés dans la garde-robe.



Les Mots Croisés du "Samedi"



HORIZONTALEMENT

1. — Maladie fébrile, chez les enfants. — Qui est essentielle à la vie. — — Fonction de celui qui gouverne un Etat pendant l'absence du souverain.

2. — Est présent. — Quatrième partie du jour. — Cylindre en laiton pour nettoyer l'âme d'une arme à feu.

3. — De l'alphabet grec. — Constructeur de l'arche. — Grosse pilule. — Usages. — Marmite. — Equerre. — Préfixe.

4. — Colère. — Plus petit. — Petite malle très légère. — Tesson.

5. — Prend le repas du milieu du jour. — Morceau de fonte provenant de l'éclatement d'un projectile. — Ancien navire de guerre. — Epice composée de piment, curcuma, etc.

6. — Du verbe être. — Etablir les prix, les droits de. — En cet endroit. — Région ténébreuse qui s'étend au-dessus de l'Enfer. — Cuisinier du bord, sur les grands navires.

7. — Supporter avec indulgence. — Méprisable *(fig.)*. — Lieu où s'arrêtent des troupes en marche. — A découvert.

8. — Rangée de saules. — Qui publie l'oeuvre d'un auteur. — Lac d'Ethiopie, où naît le Nil bleu.

9. — Poison tiré du latex. — Cul-de-sac d'un canal glandulaire. — Passage resserré entre deux montagnes.

10. — Abréviation de *ampère-heure*. — Dans. — Bouche. — Dans la Rose det Vents. — Pronom. — Dieu de la guerre, chez les Gaulois.

11. Nuage. — Blanchir le sucre au moyen de terre glaise mise dans les formes. — Autrefois, femme d'un noble. — Voyelles jumelles. — Fleuve.

12. — Découpure saillante. — D'une mamère qui commet une profanation de choses sacrées. — Incursion rapide, exécutée en territoire ennemi.

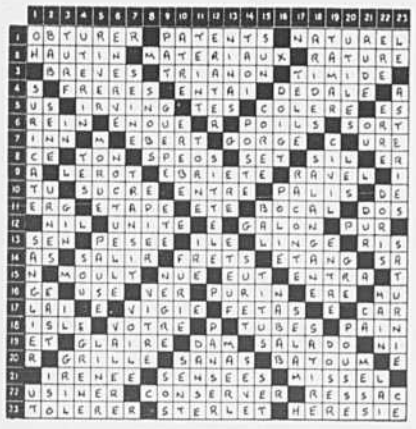
13. — Métal. — Symbole chimique de l'*argent*. — Préposition qui marque privation. — Qui vend trop cher *(fig.)*. — Règle obligatoire.

14. — Regarda en visant. — Chemin de halage. — Petit poème lyrique. — Créée. — Alterre Royale *(abr.)*. S'emploie dans l'intimité.

15. — Membre d'une congrégation religieuse enseignante. — De taille élevée. — Lisière d'un bois.

16. — Se dit d'une personne qui a quitté la religion catholique après l'avoir embrassée volontairement. — Qui excèdent de beaucoup la stature ordinaire. — Ensemble de divers symptômes morbides qui existent dans beaucoup de maladies.

Solution du mois précédent



17. — Particule du dialecte provençal. — Pratique des exercices physiques. — Grand chat de l'Asie. — Evaporée *(fig.)*.

18. — Bison d'Europe. — Ville des Pays-Bas (Drenthe). — Symbole chimique du *germanium*. — Louer à l'excès, pour séduire. — Symbole chimique de l'*hélium*.

19. — Mesure pleine jusqu'aux bords. — Petit espace de temps *(fig.)*. — — Danses. — Une des collines de Jérusalem.

20. — D'un verbe gai. — Rivière de France. — Diversifier. — Hideux.

21. — Préfixe privatif. — Nom vulgaire des mammifères du genre *bradype*. — Genre de légumineuses. — Du verbe *aller*. — Article contracté. — Mois. — Se suivent dans *piano*.

22. — Logement des bestiaux. — Clôture de branchages entrelacés. — Vêtement dépenaillé.

23. — Est impressionné. — Marche des astres. — Qui avance, qui sort en dehors.

VERTICALEMENT

1. — Qui se meuvent avec vitesse. — Extenseur de caoutchouc servant d'appareil de gymnastique. — Correspondance.

2. — L'un des dieux de l'ancienne Egypte. — Accueillir par des cris improbateurs. — Appréhension.

3. — Usages. — Dans. — De l'alphabet grec. — De lui. — Douleur physique. — Point cardinal. — Le meilleur en son genre.

4. — Eau-de-vie. — Rebut de la filasse du chanvre. — Cacheras. — Préfixe d'abstraction.

5. — Père de Jason. — Marchant. — Catarrhe naso-bronchique. — Abjecte.

6. — Enlevé. — Engendrées. — En les. — Battu avec excès. — Dans.

7. — Article. — Premier officier municipal. — Support latéral d'un siège. — Achevé.

8. — Raye ce qui est écrit. — Tissu de coton. — Qui peut être facilement entamé.

9. — Uni par confédération. — Entouré. — Nuancés.

10. — A eux. — Particule qui donne plus de force à l'affirmation. — Divinités qui présidaient à la gaieté. — Préfixe qui indique une idée de terre. — Règle double. — Interjection.

11. — Préfixe. — Ancienne note. — Défaut. — Fruit comestible. — De l'alphabet hébreu.

12. — Mouvement circulaire. — Temps pendant lequel un procès est pendant. — Fourrure blanche et grise.

13. — Vieillesse. — Sulfure naturel de plomb. — Greffe. — Du verbe *aller*. — En les.

14. — Article. — S'emploie pour encourager. — Possédée. — Article contracté. — Etui de métal qui protège le doigt. — Composition qui donne au teint plus d'éclat.

15. — Carton qui sert à couvrir le calice, pendant la messe. — Mère. — Ouvrier qui fait des harnachements.

16. — Irritation de l'âme offensée. — Débrouiller *(fig.)*. — Récipients.

17. — Lacet de gants. — Prince troyen. — Célébrer. — Interjection.

18. — Article espagnol. — Genre de poissons téléostéens. — Pronom personnel. — Consacrés. — Mois du printemps.

19. — Détérioré. — Répandue çà et là. — Objet curieux. — Contrat.

20. — Première femme. — Débarrasser des noeuds. — Partie d'un habit. — Rivière d'Alsace.

21. — Petit lac du Soudan oriental. — Bruit sec. — Planche de bois. — Symbole chimique de l'*aluminium*. — Espace de temps. — Fille d'Inachos. — Article.

22. — Le plus éloquent des orateurs romains. — Vin. — Coup violent sur la tête.

23. — Qui a rapport à l'amour. — Mesure de capacité romaine pour les matières sèches. — Objet d'art destiné à figurer symétriquement avec un autre.

L'AMOUR NE MEURT PAS

[*Suite de la page* 35]

Mère supérieure et interrogea à mi-voix :

— Et pour sa blessure, que lui avez-vous dit ?

— Rien encore ; rien de précis tout au moins, soupira la religieuse. Il vaut mieux attendre qu'elle ait retrouvé toutes ses forces. Car le coup sera dur à supporter. Elle est si jeune et elle a dû être si jolie !

— C'est juste. Laissons-lui le visage enveloppé pour le moment ; elle connaîtra assez tôt la triste vérité, la pauvre petite.

II

La lettre était partie, Anne-Marie, maintenant, se livrait à d'incessants calculs pour situer la date approximative à laquelle arriverait la réponse tant désirée.

Sa santé se raffermissait. Elle allait bien, tout à fait bien. Elle n'éprouvait plus maintenant de maux de tête et elle s'étonnait que le docteur ne permit pas qu'elle fut débarrassée des pansements qui enveloppaient son visage.

Un matin, tandis qu'elle faisait sa toilette, n'y tenant plus, elle enleva les épingles, commença à dérouler les souples bandes. Libérés, ses cheveux, qu'on avait dû couper très courts, voletèrent autour de son front. Le dernier pansement tomba... et elle vit.

La stupéfaction, l'horreur, la laissèrent tout d'abord muette. Une large balafre, qui partait du sourcil gauche, lui labourait la joue jusqu'à la naissance du menton. Fraîche encore, imparfaitement cicatrisée, elle était d'un rouge violacé et formait un sillon profond. Alors, Anne-Marie sut qu'elle était défigurée à jamais. Les larmes jaillirent de ses yeux ; elle s'abattit sur son lit, en proie au plus atroce désespoir.

La Mère supérieure entra à ce moment-là. D'un coup d'oeil elle comprit tout. Elle avait vu, gisant pêle-mêle, la compresse de gaze encore tachée de sang, la bande Velpeau, les linges de toile fine.

— Ma pauvre petite fille !... murmura-t-elle. Ah ! je n'aurais pas voulu que vous appreniez sitôt la vérité.

Se penchant, elle prit, dans un geste maternel Anne-Marie dans ses bras.

— Qu'est-ce que la beauté physique ! dit-elle doucement, un don si passager ! L'homme qui vous a aimée, choisie, ne l'a pas fait pour cette chose misérable, mais sans nul doute pour des raisons plus hautes et plus pures. Ayez confiance, mon enfant, séchez vos larmes.

Et elle ajouta avec un sourire :

— Il ne faut plus pleurer si vous voulez lire cette lettre qui vient de France.

Oubliant son désespoir, Anne-Marie eut un cri de joie :

— Ah ! ma Mère, donnez, donnez !

Elle se redressait, tendait les mains, comme pour serrer un précieux, un magnifique trésor. Mais voyant l'enveloppe intacte, elle resta interdite.

Vous ne l'avez pas ouverte, ma Mère ?

La joie faisait place à la crainte. La Supérieure répondit :

— A quoi bon puisqu'elle vous concerne ; dans le même pli se trouvait un mot pour moi. Je vous laisse, mon enfant. Lisez en paix ; je souhaite que les nouvelles que l'on vous donne soient celles que vous désiriez recevoir.

Elle s'en alla, de son pas léger, et l'on entendit, un court instant, cliqueter à sa ceinture le lourd chapelet de buis.

Anne-Marie se retrouva enfin seule. Seule avec la lettre tant attendue. Mais à mesure qu'elle avançait dans sa lecture son pâle visage, son pauvre visage meurtri laissait apparaître la plus grande stupeur.

« *Chère Mademoiselle Marie-Anne, c'est à vous que je réponds,* disait tout d'abord la Supérieure du couvent de Cannes.

Et Anne-Marie pensa : « Elle confond nos prénoms. »

« *Je me souviens très bien de vous, quoique ce fût votre soeur qui nous rendit le plus souvent visite. Ainsi que vous me le demandez, je vous donne le maximum de détails sur ce qui est arrivé aux vôtres à la suite du naufrage du « Neptuna ». Après la catastrophe, on a effectué des démarches pour vous retrouver, mais elles n'ont abouti à rien. Quand il n'y eut plus d'espoir de vous revoir jamais, votre tante Cécile s'est en allée à son tour vers Dieu. Nous l'avons conduite à sa dernière demeure, auprès de son frère, le bon M. Pascal. Votre soeur, échappée à la catastrophe ainsi que son fiancé, bien vivant lui aussi — que Dieu en soit remercié — l'ont soignée, entourée, jusqu'au dernier moment. Pauvre M. Daniel ! Il a été si gravement blessé ques des complications sont toujours à craindre à tel point qu'il faut éviter de le contrarier ou de le contredire. Mais votre soeur Anne-Marie est admirable de patience, de dévouement. Elle prouve combien elle l'aime et à quel point ils étaient destinés l'un à l'autre ! Ils incarnent le bonheur et, heureux ils le seront encore plus quand ils sauront que vous êtes vivante. Vivante pour assister à leur mariage, qui doit avoir lieu le trente du mois. Dois-je leur apprendre la bonne nouvelle ? ou préférez-vous que votre visite les surprenne ? Visite qui serait sans doute leur plus grande joie. Chère Marie-Anne, je vous quitte en vous assurant de tout mon dévouement.*

« *Que le Seigneur vous vienne en aide et vous bénisse.* »

« SOEUR MARTHE. »

La lettre avait glissé sur les genoux de la jeune fille. Elle demeurait immobile, comme si une force redoutable l'eût tout à coup paralysée. Les sourcils froncés, le coeur battant de colère et de désespoir, elle souhaitait un instant se retrouver, justicière implacable, devant sa soeur. Elle s'entendit lui reprocher sa conduite, lui crier sa haine : « Pourquoi as-tu fait cela ? Pourquoi m'as-tu pris Daniel que j'aime plus que moi-même, plus que la vie ! »

Ah ! jouir de sa terreur, de sa honte ! La voir rougir devant Daniel qui la rejetterait avec mépris loin de lui !

Daniel ! le nom bien-aimé passa sur ses lèvres tremblantes, emportant avec lui toute rancune, toute révolte, pour ne plus laisser place qu'à la tendresse désespérée. De quelle manière s'était donc organisée la comédie ? Daniel connaissait-il la véritable identité de sa soeur ou cette dernière, rusant avec leur ressemblance, s'était-elle fait passer pour la fiancée... ?

La jeune fille pencha pour cette dernière solution. Sa soeur avait pris sa place, elle en était sûre.

Daniel n'était coupable en rien. Abusé par la ressemblance, il n'avait été infidèle en aucune minute. Pour lui, comme pour tout le monde, Marie-Anne était Anne-Marie. Penché sur cette femme que dans la paix de sa conscience il allait faire sienne, il disait : « Mon amour », mais ce n'était pas vers elle que montaient les tendres paroles. Elles s'envolaient plus loin, vers la bien-aimée de toujours qu'une misérable

Pour ce grand jour c'est du Champagne qu'il faut !





LES BONS Vins CANADIENS DE Brights DEPUIS 1874

Le Champagne Président, vieilli dans les caves de Bright d'après un procédé de fermentation datant de 200 ans, est fait de raisins spéciaux de la péninsule du Niagara.

268A-(2)F

INSOLENCES D'UNE CAMERA

[*Suite de la page* 17]

bon, elles ne sont pas pressées. Stanké feint de se tromper de torchon, et il en prend un tout souillé de graisse qui salit la glace qu'il venait de nettoyer complètement. Il recommence. Puis, éventant la mèche, il demande à ces dames si elles aimeraient figurer au petit écran.

Impressions de Madame : « Non, dites-moi pas que vous m'avez fait ça ? Bien le cinquante cents, je le garde. Prenez cette pomme-là à la place ! »

Un homme pressé

Il arrive en trombe sur le terrain du poste. Stanké lui fait retourner sa voiture (toujours pour être dans le champ de la caméra). Le client ne comprend pas trop pourquoi, mais il se soumet. Il est nerveux et ne songe qu'à sortir de sa voiture pour aller causer avec M. Auclair qu'il connaît. Stanké parvient à le retenir. Il lui parle de tout et de rien. Il étend le savon à plein torchon sur toutes les glaces et demande au client qui est anglophone, mais qui parle français très bien, de lire les indications sur la boîte du détergent dont il se sert. Le client s'impatiente et lui dit : « On dit, ici, de l'étaler sur de petites surfaces, et vous, vous en mettez partout. » Stanké à peine à se retenir de rire. Finalement, le client se choque et démarre son moteur, ses glaces sont encore toutes enduites de savon. Il voit à peine la route. Il fait volte-face, enguirlande Stanké quand ce dernier lui apprend que c'est pour la télévision. Il lui fallait être à Montréal à 5 heures ! Stanké parvient difficilement à l'empêcher de partir avant de lui faire signer la formule qui l'autorise à se servir du film. Le client part en furie. Résultats : excellents !

Le dernier client

Le propriétaire d'une voiture familiale est en route avec un ami. Il se prête avec trop de bonnes grâces aux facéties de Stanké. Il refuse de lui donner un pourboire, en lui disant qu'il reviendra demain. Stanké explique que, demain, il ne sera pas là, qu'il se spécialise dans le lavage des glaces, qu'il ne vit que des pourboires qu'il fait, de garage en garage. Le client ne se laisse pas attendrir. Et quand Stanké insiste, le client lui dit : « Je vais t'en donner un pourboire. Combien cela te coûtera-t-il pour te faire couper la crinière que tu as sur la tête ? » — Coup de théâtre et rideau !

C'est bien Cicéron qui a dit : « O tempora, ô mores ! » ? ◆

prétendait remplacer. « Je vais partir tout de suite, dit tout haut Anne-Marie. Grâce au Ciel, je serai à Cannes avant la date fatale, et c'est pour moi que sonneront les triomphantes cloches du mariage. » Cette évocation fit descendre en elle une paix inattendue et songeant à sa soeur, elle pensa qu'elle lui pardonnerait.

« Pourquoi la juger durement ? » se dit-elle. Dans les sentiments qui l'ont fait agir et commettre ce terrible mensonge, n'entrait-il pas autant de pitié que d'amour ? La religieuse ne disait-elle pas dans sa lettre que Daniel était maintenant un grand blessé auquel toute émotion, toute peine devait lui être

ARGUMENT DE FEMME

— J'ai horreur de l'odeur du tabac et mon mari fume à longueur de journée !

— Et vous le laissez faire ?

— Oui, comme ça quand il me parle d'économies à faire dans le ménage, je sais quoi lui répondre !

épargnée... « Marie-Anne, Marie-Anne, murmura-t-elle, de tout mon coeur, je te pardonne. Nous allons nous retrouver tous les trois. Et ce sera comme avant. Daniel sera ton frère... Il sera mon mari. » Elle répéta : « Mon mari », et un sourire extasié courut sur ses lèvres. Mais ayant machinalement levé les yeux vers le petit miroir qui lui faisait face, toute sa joie tomba d'un seul coup, car elle entrevit ce que, dans un moment d'exaltation, elle avait oublié : l'affreuse blessure, le pauvre visage labouré, sauvagement, comme les griffes d'un fauve. Elle était devenue laide, laide...

— Et c'est ça, jeta-t-elle dans un cri qui ressemblait à un râle, c'est « çà » que tu veux rapporter à Daniel ? C'est « çà » que tu veux lui offrir ? lui montrer ? afin que, malgré son horreur, il t'épouse, par pitié, par charité et pour respecter la parole donnée ? Crois-tu, pauvre fille, que l'amour d'un homme puisse résister à une telle épreuve ? Crois-tu que Daniel acceptera de lier sa vie à une femme que personne ne regardera sans frémir, tandis qu'à ses côtés « l'autre » sera toujours là... l'autre... si belle... Marie-Anne au visage intact, tentante, redoutable... Marie-Anne qu'il ne pourra pas s'empêcher d'aimer ! »

Elle se leva ; fit quelques pas dans la chambre froide et nue que seul ornait un crucifix d'ivoire, et où, pendant des jours et des nuits, elle avait lutté contre la mort.

Puisqu'on la croyait morte, elle serait morte pour ceux qui avaient perdu confiance. Daniel épouserait Marie-Anne, et elle ne les reverrait plus en ce monde. L'orgueil — son pauvre orgueil — féminin, lui interdisait de montrer à l'homme qu'elle aimait ce visage dévasté.

III

« Eh, bien, mon enfant, demandait un peu plus tard la Supérieure à Anne-Marie, êtes-vous satisfaite de votre lettre ? Que dois-je répondre à Soeur Marthe ?

Anne-Marie leva sur la Supérieure un regard bouleversé. Elle répondit d'une voix qui cependant ne tremblait pas :

— Dites-lui, ma Mère, qu'elle conserve le secret de mon existence. Pour tout le monde rien de nouveau ne doit s'être produit : l'une des jumelles Destrade est considérée comme morte ; elle reste morte. Que Soeur Marthe oublie votre lettre, je l'en conjure...

— Mais.. fit la religieuse interloquée, vous ne voulez pas rentrer en France ? Vous ne songez pas à partir ?

La bouche triste d'Anne-Marie se crispa dans un pauvre sourire. Elle toucha machinalement son visage de ses mains.

— Non, ma Mère, je reste ici si vous voulez de moi...

La Supérieure comprit la détermination. Elle ne voulut pas la brusquer et dit :

— Vous resterez ici aussi longtemps que vous le désirerez. Mais croyez-moi, mon petit, votre cicatrice s'atténuera ; il ne faut pas exagérer votre infortune. Nous en reparlerons. Pour le moment, venez faire connaissance avec nos Soeurs.

Elle se tut un instant, puis reprit :

— On ne doit jamais désespérer de son destin ; c'est un péché contre Dieu.

Anne-Marie fit un grand geste las et dit, mal convaincue :

— Pourquoi ne suis-je pas morte ? cela eut mieux valu pour tout le monde.

Sachant que l'heure de la résignation n'était pas encore tout à fait venue, la Supérieure ne répondit pas.

* * *

Il y avait un an que ces événements s'étaient passés.

Et depuis un an, Anne-Marie, sous l'uniforme des novices, accomplissait d'humbles et monotones travaux. Assidue aux offices, toujours prête à obéir, elle s'était attiré, par sa patience et son inaltérable douceur, l'affection de tout ce qui vivait sous le toit austère du vieux couvent.

Anne-Marie, qui à l'ordinaire portait sa lourde peine, et masquait d'un sourire son lancinant regret, ce soir se sentait lasse. Lasse à mourir.

Elle eut donné tout au monde pour pouvoir décharger son âme, laisser crever son chagrin, étaler devant un être humain cette plaie saignante, que rien jamais ne pouvait refermer.

Mais dans ce désertique pays, à qui parler ? à qui se confier ? Qui la comprendrait ? Pour cela, un être ayant vécu dans le monde, un être qui sache ce que c'est que d'avoir possédé la jeunesse, la beauté, l'amour, toute la gamme des trésors humains. Ah ! certes, les petites soeurs s'étaient attendries sur son sort, la Supérieure l'avait maternellement consolé, le bon Curé, plus proche de la vie réelle, parce qu'en contact direct avec les hommes, avait peut-être réalisé qu'elle étouffait entre les murs de ce couvent qu'elle n'était pas plus faite pour s'y terrer que l'oiseau pour vivre dans les fins barreaux d'une cage, fût-elle dorée. Anne-Marie eut voulu, une fois pour toutes, ouvrir la lourde porte cadenassée et s'envoler, loin... plus loin... n'importe où... ailleurs !...

Mais, hélas ! partir, c'était justement la seule chose impossible. Partir vers quoi ?... vers qui ?

Plus de famille, puisque, selon toute évidence cette famille l'avait oubliée, et plus d'argent.

En gagner ?... Comment ? Quand on a été élevée comme une fille riche, et qu'on ne sait rien d'autre que danser, monter à cheval, conduire une voiture, et s'habiller, être élégante, être belle. Etre belle ! à ce point de ses réflexions un lourd sanglot monta à la gorge de la jeune fille. « Laide, je suis laide !... murmura-t-elle. Comment est-ce possible que je sois laide ! »

Immobile, un instant elle contempla la mer paresseusement étirée sous le dernier baiser du soleil couchant, la crête neigeuse des vagues, le coin d'ombre qu'elles creusaient en retombant. « Ah ! songeait-elle, s'engloutir là-dedans... disparaître... se vaincre enfin le souvenir... »

Inconsciente, elle avançait, s'enfonçant un peu plus, à chaque pas nouveau, dans l'onde douce qui lui caressait les genoux.

Elle avançait, comme aimantée par cette masse infinie qui s'étendait sous ses yeux, qui l'appelait, s'enfonçant peu à peu dans l'onde enveloppante qui lui caressait les genoux. Elle allait, fascinée sous le charme. Une vague plus violente que les autres la fit tout à coup chanceler. Brusquement, elle prit peur. Elle étendit les bras, cherchant instinctivement à se retenir à quelque invisible appui, et, comme par miracle, rencontra deux fortes mains. Ces mains providentielles l'élevèrent au-dessus des flots, l'entourèrent d'une étroite et protectrice ceinture et ne desserrèrent leur étreinte que pour la laisser choir doucement au creux des dunes.

— Sapristi ! Mademoiselle, disait en français une voix masculine aux résonnances étrangères qu'elle eut la curieuse impression de reconnaître, seriez-vous tout à fait inconsciente ? Je ne puis croire qu'une fille aussi jeune que vous ait voulu se suicider...

Anne-Marie ouvrit les yeux et reconnut le bel officier que l'avait tirée d'un mauvais pas sur le *Neptuna*.

La surprise lui arracha un cri :

— Est-ce possible ?

Il se pencha un peu plus sur elle, et, dit :

— Il semble que je doive toujours vous rencontrer dans des circonstances, disons... mouvementées. Mais je suis particulièrement heureux d'être arrivé à temps aujourd'hui. Qu'est-ce que vous étiez en train de faire ?

Elle lui jeta un regard à la fois reconnaissant et las.

— Je ne sais pas... je ne sais plus... je suis trop malheureuse...

— Vous n'en êtes tout de même pas désespérée au point de vouloir vous enfoncer dans l'océan ?

— Certainement pas !

— Alors, pourquoi cette marche à la mort ? car ça en était une, je vous l'affirme, et si je ne m'étais pas trouvé là...

— Providentiellement. Merci, Monsieur.

Et d'un geste spontané, Anne-Marie tendit ses mains vers l'inconnu.

— Je ne sais ce qui m'a pris, tenta-t-elle d'expliquer. Je marchais, absorbée par mes pensées...

— Pas couleur de rose vos pensées, petite Soeur ?

— Il n'y a aucune raison pour qu'elles le soient, soupira-t-elle.

Il la regarda curieusement. Cette jeune fille le déroutait. En dépit de la cornette, de la robe de bure, du voile noir épinglé sur le front, elle lui paraissait aussi peu « religieuse » que possible. Un intérêt bizarre l'inclinait vers elle. Il eut envie d'en savoir davantage sur cette étrange créature qu'il venait d'arracher à la mort. Alors, s'avisant qu'il était impoli de garder l'incognito, il se présenta :

— Capitaine Richard Harty, dit-il simplement.

— Ah ! fit-elle sidérée .

Elle avait levé vers lui un petit visage bouleversé, et posant sur le bras du jeune homme une main qui tremblait, elle répéta par deux fois :

— Richard Harty !

Surpris, il ne put se retenir de demander :

— Qu'est-ce que mon nom a d'extraordinaire que vous en paraissez bouleversée ?

Elle se hâta de répondre :

— Votre nom est célèbre dans le monde entier ; je sais ce que vous avez accompli de grand, de magnifique dans la dernière guerre, et cela seul suffirait, je vous l'affirme, pour émouvoir un coeur français.

— Ah ! dit-il, vous êtes Française ; je l'aurais parié ; c'est pourquoi, bien que sur la terre espagnole, je n'ai pas hésité à vous parler en votre langue.

— Elle sourit.

— Et moi, je n'ai pas hésité à penser que vous étiez Anglais ; mais de là à supposer que j'avais devant moi Richard Harty !...

Elle se rapprocha du jeune homme, et le regardant bien en face elle murmura :

— Nous nous sommes déjà rencontrés,

FAÇON DE PARLER

— Alors, tu es allé à ce restaurant que je t'avais recommandé ?

— Mais oui !

— Pas mal, hein ?

— C'est-à-dire que quand on y mange on se lèche les doigts mais quand la note arrive on se les mord !

et dans des circonstances terribles...

— Comment ça ? fit-il intrigué.

— Nous étions couchés dans la même barque, avec un mort entre nous deux.

— Vous ne voulez pas dire...

— Que j'étais la femme à demi morte que vous avez vu dans le canot ou vos mains se sont agrippés ? Mon Dieu si.

Des sanglots couvrirent ses dernières paroles. Il la laissa pleurer longtemps, contemplant avec une grande bonté son corps gracile agité de soubresauts.

Peu à peu les larmes se tarirent et Marie-Anne, redressant la tête, dit :

— Je suis stupide, pardonnez-moi.

Il répondit, et son ton était empreint d'une étrange douceur :

— Vous avez de la peine, dites-moi pourquoi ?...

Elle avait tellement souhaité se confier à quelqu'un, il paraissait si désireux de l'aider, qu'elle ne put se taire, bien qu'il ne fût qu'un étranger.

— Regardez mon visage ! cria-t-elle. Regardez-le, vous qui l'avez connu avant. Croyez-vous qu'il n'y ait pas de quoi être désespérée.

Ses yeux la fixèrent longuement, puis il laissa tomber calmement :

— C'est un bien petit malheur. Ce n'est pas beau, mais ça se répare... et votre charme n'est en rien entamé par cette misérable cicatrice. Je ne puis croire que vous avez entrepris cette marche à la mort pour un si pauvre motif. Tant de gens ont des peines plus lourdes.

En disant cela, son regard s'était chargé d'une grande tristesse. Anne-Marie eut tout à coup honte de sa faiblesse. Elle tenta de se justifier.

— Je vous assure que je n'ai pas voulu mourir. Je ne savais plus ce que je faisais. Si je suis malheureuse c'est parce que...

Il l'interrompit doucement :

— Je sais... la Mère Supérieure m'a tout raconté.

— Non. Elle ne vous a pas tout dit. Comment pourrait-elle comprendre l'amour que j'avais pour Daniel... Daniel que ma soeur m'a pris ? Et Marie-Anne n'est pas de celles qui s'immolent, elle a dû triompher sans pitié...

Dans les grands yeux d'eau de mer des larmes montèrent, et le petit visage meurtri en devint plus pathétique encore. Richard se pencha, prit une des mains qui tremblait sur la grosse robe de laine, et il dit avec une grande douceur :

[*Lire la suite page* 40]

Noël des cantiques et de la joie

Dans notre époque moderne qui transforme les usages et tue les plus charmantes coutumes, le matérialisme envahissant n'a pas encore meurtri la féerie mystique de Noël. Nous entonnerons encore longtemps les noëls émouvants et gais que chantèrent avant nous bien des générations de braves gens du Canada français.

JACQUES COULON

Miracle de Noël, renouvelé depuis des siècles et pourtant éternellement jeune ! Voici qu'une fois encore Noël est à notre porte ; et nous l'accueillons toujours avec une joie égale, une mélodie sereine qui est celle de l'attente heureuse et réfléchie, car Noël n'est pas une fête légère. Nous avons retrouvé sur la verdure des sapins de nos campagnes et de nos villes l'éclat nuancé des lampions électriques et, sous le ciel d'un bleu printanier, l'air dur et coupant des grands matins poudrés de givre. Voici que sur la neige craquelante où court le reflet pâle d'un soleil languide, sonnent les pas pressés des humains en liesse. Là-bas, à l'autre bout du village. les vitraux de l'église brillent de la lumière des cierges illuminant le choeur tel un brasier. C'est le jour de Noël, et bientôt la nuit s'éveillera au carillon des cloches, aux mille bruits des passants, aux chants, aux rires, à la mélodie des cantiques jaillissant des foyers travestis. Peut-êtire les Noëls de jadis étaient-ils célébrés avec plus de candeur et de pieuse ferveur qu'aujourd'hui, mais les cantiques et les airs populaires que chantent nos enfants sont ceux-là même qu'on chantait il y a deux siècles et plus.

Il paraît certain que le premier noël chanté en terre canadienne fut le refrain populaire du XVIe siècle, « Ça Bergers, assemblons-nous », qu'entonnèrent les équipages de Jacques Cartier réunis dans l'entre-pont de la « Grande Hermine », au soir du 25 décembre 1535. L'habitude de chanter des cantiques de Noël remontait d'ailleurs à un passé assez ancien puisque les plus vieux noëls connus en France datent du début du XIe siècle.

Les noëls canadiens des premiers temps de la colonie se déroulaient, semble-t-il, dans une atmosphère de profonde simplicité, de sincérité authentique. En 1645, une centaine de personnes étaient venues assister à la messe de minuit célébrée dans la maison de la Compagnie des Cent-Associés, qui de temps à autre tenait lieu de chapelle populaire. Un Jésuite rapporte qu'on avait allumé du feu dans quatre grandes chaudières comme on se servait pour aller tirer l'eau au puits, et que l'église de fortune était éclairée par des chandelles fumeuses. Avant la messe, toute l'assistance chantait de grand coeur « Venez mon Dieu » et « Chantons Noël ». Puis le gouverneur de Québec avait lui-même donné l'ordre de tirer plusieurs coups de canon au moment du Te Deum ou de l'Elévation, coutume conservée pendant assez longtemps. La messe dite, les gens se rassemblaient encore et chantaient ce noël presque quatre fois centenaire que nous connaissons tous et que les aïeux de la terre de France chantèrent aussi avant nous : « Venez divin Messie ».

Ce noël, remanié par l'abbé Pellegrin qui en composa les paroles mais conserva la mélodie simple et naïve, montre comment la plus humble, la plus simple chanson peut, comme la poésie populaire qui est rarement un exercice de style, exprimer dans des circonstances pathétiques et solennelles les sentiments les plus sincères comme les plus délicats. Quelques années plus tard, en 1700, un autre cantique célèbre se chantait à Québec les soirs de Noël. Il disait à peu près ceci :

« Allons tous à la crèche
Entendre un beau sermon,
C'est le Sauveur qui prêche
Pour notre guérison.
Nous avons tous besoin
D'un médecin si sage, etc. »

Le succès de ce chant de Noël qui comprenait une bonne douzaine de couplets fut immédiat, et était dû, semble-t-il, beaucoup plus à son côté satirique raillant tour à tour plusieurs classes de la société d'alors, qu'à son exceptionnelle dévotion. Vers la fin du XVIIIe siècle, il semble même qu'on avait parodié dans certaines églises du Québec, le « Noël des Bêtes » et « D'où viens-tu bergère », qu'un évêque de Québec avait décidé d'interdire car il le jugeait licencieux... Cette coutume n'était cependant pas une nouveauté. Elle existait déjà depuis longtemps en France, principalement en Bourgogne, en Anjou, et les chanteurs qui interprétaient le « Noël des Bêtes » s'évertuaient à rendre, avec un comique irrésistible, le chant du coq, le mugissement du boeuf, le bêlement de la chèvre, le braiement de l'âne, etc. Ces représentations publiques dans les églises de campagne dégénéraient le plus souvent en bouffonneries pures et simples, et c'est la raison pour laquelle le clergé s'efforça de les faire disparaître des moeurs.

Dans son livre le plus savoureux, le poète Louis Fréchette nous restitue des images de Noël d'il y a un peu plus d'un siècle. On est frappé par la bonne humeur, la franche gaîté des habitants d'alors. Chaque foyer, fût-il le plus humble, se transformait alors en chapelle familiale où l'on accueillait aussi les amis et souvent les voyageurs de passage. Dans une belle verdure de sapins parfumant toute la demeure, trônait une somptueuse « étable de Bethléem ». Avec lui, au fil des pages, nous retrouvons un passé qui n'est somme toute pas tellement lointain, du temps où les traîneaux douillets faisaient tinter leurs sonnailles au creux des chemins enneigés, et où de hardis canotiers traversaient à la rame, sur l'immense fleuve encombré de glaçons, les voyageurs qui désiraient se rendre de Lévis à Québec ou inversement.

Louis Fréchette nous conte par le menu un voyage de Noël à St-Tite qui, à l'époque, n'était pas aussi facilement accessible qu'aujourd'hui et se révélait une entreprise téméraire quand les chemins étaient mauvais. Mais voilà, en ce temps-là comme aujourd'hui peut-être (?), on eût volontiers peiné des milles dans la tempête et le froid mordant plutôt que de renoncer à quelque aimable veillée chez des parents ou amis ... témoins ces gars d'un chantier du bas St-Maurice qui parcoururent 80 milles à travers bois pour aller passer la Noël aux Trois-Rivières ! ... Serait-on aujourd'hui encore aussi courageux ? Je n'en suis pas tellement certain ... ›

L'AMOUR NE MEURT PAS

[*Suite de la page* 38]

— L'orgueil féminin, une espèce de vanité mal placée, en partie, dicte votre conduite. Mais moi je sais que cela ne suffisait pas pour une si héroïque résolution. La vérité c'est que, vous avez surtout pensé à l'homme que vous aimiez. Vous avez cru qu'il ne pourrait être heureux qu'auprès d'une femme qu'une disgrâce physique avait frappée, et vous avez laissé les bras d'une autre s'ouvrir pour lui présente, vous lui eussiez tout donné de vous-même ; absente, vous continuez à être la dispensatrice de ses joies. Vous lui avez sacrifié votre propre félicité ; vous avez perdu, à cause de lui, tous les biens matériels. Plus de famille, plus de fortune, plus de nom. Avez-vous bien réalisé que vous vous étiez rayée vous-même du monde des vivants ?

Elle dit, avec une grande simplicité :

— Certainement ; mais ce n'était pas acheter trop cher le bonheur de Daniel. J'eusse préféré ne point guérir.

— Dieu en a décidé autrement.

— J'ai souffert si longtemps ! Les bonnes Soeurs ont accompli un miracle. Après vous, je leur dois cette misérable vie, une vie qui n'a plus que le Couvent comme horizon. Vous, du moins, vous êtes reparti vers le monde, la liberté, tandis que je demeurais entre ces murs austères.

— Mais personne ne vous y retient, je suppose. Pourquoi ne point vous évader ?

— Pour aller où ?... avec qui ?... chez qui ?...

— Vous avez bien une famille, comme tout le monde ?

— Comme tout le monde ! répéta-t-elle ironiquement. Sans doute que non, puisque, depuis la catastrophe, per-

— J'avais une soeur, vivante réplique sonne ne s'est inquiété de mon sort.
de moi-même car nous étions jumelles. J'avais un fiancé. Je les aimais. De cette horrible aventure que nous avons vécu ensemble, eux sont sortis, semblables à ce qu'ils ont toujours été. Ils

A HOLLYWOOD

Le lendemain de son cinquième mariage, cette jolie star reçoit un coup de téléphone de sa meilleure amie.

— Alors, chère ?... Il paraît que tu as épousé un Suédois cette fois-ci ?

— Oui. Il est merveilleux !

— C'est vrai ?

— Si merveilleux que j'ai décidé qu'à l'avenir je n'épouserai plus que des Suédois !

sont jeunes, ils sont beaux. Alors Daniel a épousé ma soeur ; ma soeur si belle. Car moi je suis devenue laide, irrémédiablement laide. Ne le voyez-vous pas ?
D'un geste rageur, elle enleva le voile noir, la blanche cornette, et dressant son visage mutilé sous le regard du jeune homme, elle dit :

— N'est-ce pas que c'est horrible ?... hideux ? Allons, pas de pitié ; dites-le.

Il répondit simplement.

— Ce n'est pas beau, mais ça se répare.

— Comment ?

— Avec la chirurgie esthétique. En Amérique, on fait cela couramment.

— Et... ça coûte ?

— Assez cher.

D'un ton sec, Anne-Marie répliqua :

— N'en parlons plus.

Et elle ajouta, regardant l'heure à sa montre de poignet :

— Je dois rentrer. La Mère Supérieure s'inquiéterait ; mon absence trop longue risquerait de causer des ennuis dans la Sainte Communauté.

— Eh bien, partons, dit-il d'un ton délibéré.

Et, d'autorité, il lui prit le bras.

— Mais, balbutia-t-elle, vous n'y pensez pas !... rentrer ainsi ? Que voulez-vous qu'on dise si on me voit pénétrer au réfectoire avec un monsieur inconnu ?

Il sourit.

— Vous oubliez que je ne suis pas un inconnu pour la chère Mère Isabelle. Je suis venu tout exprès pour la revoir, la remercier encore et lui apporter une modeste offrande à sa Sainte Maison. Allons, venez tremblante petite Soeur ; petite Soeur, quoi ?...

— Anne...

— Soeur Anne. Comme dans le conte, alors ?

— Triste conte ! soupira la jeune fille.

— Je vous prédis qu'il finira bien ; mais oui. Allons, souriez ! De passage dans la région, je suis venu ici un peu pour vous voir.

Alors elle réalisa qu'elle n'avait pas un instant songé à le remercier de l'avoir sauvée lors du naufrage, car c'était lui, à n'en pas douter, qui l'avait arrachée à la mer déchaînée. Une intense confusion l'envahit :

— Pardonnez-moi, Capitaine, de n'avoir pas commencé par vous manifester ma reconnaissance. Je vous dois tant...

Il répondit presque durement :

— Cela n'en vaut pas la peine. Je n'ai fait que mon devoir. Et, d'ailleurs, d'avoir cherché à vous tirer de là m'a probablement sauvé la vie. Nous sommes donc quitte. Vous me feriez plaisir en ne me parlant plus de cela.

Puis, lui prenant amicalement le bras, il ajouta :

— Rentrons au couvent, voulez-vous ?

Elle se laissa faire, subjuguée par cette force tranquille qui émanait de lui, par cette présence enveloppante qui mettait tout à coup un baume sur la plaie ouverte de son coeur.

IV

Anne-Marie et Richard s'étaient assis dans le jardin de l'antique couvent, à l'ombre d'un grand cèdre dont les hautes branches étaient peuplées d'oiseaux.

Richard avait obtenu de la Mère Supérieure l'autorisation de rester quelques jours au couvent. Et les deux jeunes gens, devenus très vite de grands amis, passaient de longs moments ensemble. Anne-Marie se sentait si bien près de cet homme solide comme un roc qu'elle oubliait parfois sa détresse. Mais le départ proche de son compagnon la ramenait vite à sa mélancolie.

Elle n'avait pas été sans remarquer que quelque chose qui devait être grave le préoccupait. Dès qu'il ne se croyait pas observé, son visage se fermait, reflétait une sorte de souffrance.

Il savait tout d'elle. Elle ne savait rien de lui, sinon qu'il était un des pilotes les plus célèbres de Grande-Bretagne, et qu'il s'était couvert de gloire pendant la dernière guerre. Encore devait-elle ces précisions à la Mère Supérieure. Elle savait aussi que son avion, accidenté à quelques kilomètres de là, devait subir des réparations qui demandaient du temps, et qu'il avait profité de son inactivité forcée pour venir remercier les religieuses qui l'avaient recueilli.

Elle se demandait souvent quel secret il y avait dans sa vie, mais, par discrétion, elle n'osait l'interroger.

Les oiseaux du cèdre devinrent si bruyants que Richard, levant la tête, dit doucement :

— Ils chantent la joie de vivre.

Et, disant cela, il regardait avec compassion le pâle visage d'Anne-Marie.

Mais celle-ci jeta avec amertume :

— Et moi, si je le pouvais, je chanterais l'horreur de vivre.

Il remarqua, gravement :

— Si la Mère Supérieure vous entendait, elle vous dirait avec juste raison, que vous offensez Dieu, Anne-Marie !

Elle ne put retenir sa tristesse.

— Ah ! Dieu... Dieu est parfois si loin. Et ma peine est si proche.

Il tenta de la réconforter.

— Toute peine s'atténue, tout sentiment s'émousse. Un jour vous vous étonnerez d'avoir tant souffert de votre beauté perdue.

Anne-Marie protesta avec véhémence.

— Ce n'est pas ma beauté que je regrette, c'est mon bonheur, et vous le savez bien, puisque je vous ai tout confié.

Richard resta songeur un instant, puis il murmura :

— Je crains que vous ayiez mésestimé votre fiancé. Comment pouviez-vous être sûre que votre visage mutilé fut un obstacle à son amour, à son désir de faire de vous la compagne de sa vie ? C'était faire peu de cas de la profondeur de ses sentiments.

Elle baissa la tête.

— Je n'ai pas osé tenter l'épreuve. Je n'ai pas osé affronter l'autre, Marie-Anne, ma soeur... cette soeur à laquelle je ne ressemble plus. La lutte n'était plus égale, j'aurais fatalement été vaincue, car elle aimait Daniel autant que je pouvais l'aimer. Et Marie-Anne n'est pas de celles qui s'immolent ; elle eut triomphé sans pitié.

Dans les grands yeux couleur d'eau de mer des larmes montèrent, et le petit visage meurtri offrit une expression si pathétique que Richard se pencha, prit une des mains qui tremblaient et, la serrant entre les deux siennes, dit avec conviction :

— Allons, Annne-Marie, à votre âge vous n'avez pas le droit de désespérer de l'avenir.

— Il n'y a pas d'avenir pour moi.

— Pourquoi ? interrogea-t-il doucement.

Elle hésita un peu avant de répondre à voix basse :

— Parce que je suis pauvre...

Il dit gravement :

— Mauvaise raison ; l'argent s'acquiert. Vous pouvez travailler, Anne-Marie.

Elle répliqua plus sèchement qu'elle ne l'aurait voulu :

— Je ne sais rien faire.

Il dit, et son rire sonnait comme un reproche :

— Tous les métiers s'apprennent.

Elle eut un geste désabusé.

— Suis-je capable d'apprendre un métier ?

Son accent était si amer que Richard comprit qu'il lui fallait dévoiler tout de suite ses batteries, le projet qui avait germé en lui dès qu'il avait revu Anne-Marie.

Serrant plus étroitement les doigts fins qui s'abandonnaient, il dit d'une voix légèrement altérée :

— Anne-Marie, j'ai quelque chose à vous proposer. La Mère Supérieure que j'ai mise au courant, m'approuve. C'est pourquoi je me décide à parler.

Anne-Marie ne sut pas pourquoi son coeur se mit à battre violemment. Elle ouvrit de grands yeux.

Richard ne sembla pas remarquer son émotion. Il poursuivit :

— Anne-Marie, voulez-vous venir avec moi en Angleterre ?

— Avec vous ?... en Angleterre ! répéta-t-elle sidérée.

Il toussa légèrement et ses traits prirent une expression de tristesse indicible.

— Oui, dans le comté de Sussex, fit-il. Je possède là-bas une petite villa, en bordure d'une plage. Ma mère y vit... avec ma femme.

Une sorte de déception qu'elle ne chercha pas à analyser s'empara de la jeune fille.

— Ah ! fit-elle, marquant sa surprise, vous êtes marié ?

Richard baissa la tête pour masquer son émotion, il répondit :

— Oui, depuis assez longtemps ; l'année qui a précédé la guerre. Margaret et moi nous nous connaissions depuis l'enfance ; nous nous sommes aimés profondément... passionnément.

— Mais, fit-elle hésitante, étonnée de l'entendre parler au passé, vous vous aimez encore ?

Il poussa un soupir qui ressemblait à une sorte de plainte mais qu'il réprima vite.

— Je l'aime encore, oui. Mais elle a été grièvement blessée lors d'un bombardement de Londres, et elle est clouée depuis dans son fauteuil, paralysée et souffrant le martyre. C'est une chose affreuse, vous savez de voir souffrir les gens que l'on aime.

— Oh ! c'est terrible, Richard, fit Anne-Marie bouleversée.

— Oui, surtout pour elle. Elle était si jeune, si gaie... Mais maintenant elle est pareille à une enfant. Elle ne peut vivre seule. Elle a besoin de soins constants et surtout de sentir quelqu'un près d'elle, quelqu'un qui l'aide et... qui l'aime. Je suis malheureusement souvent absent et ma mère est trop vieille pour suffire à cette tâche. Alors, j'ai pensé...

— Alors, dit Anne-Marie dont la voix tremblait, vous avez pensé à moi, n'est-ce pas ?

Il crut que c'était une sorte de reproche et il s'empressa d'ajouter :

— Oh ! pas pour longtemps. Margaret avait jusqu'ici auprès d'elle sa meilleure amie, en laquelle j'avais toute confiance. Mais Betty, — c'est son nom — doit partir bientôt pour l'Amérique, appelée par une question de succession, dont le réglement ne saurait se prolonger au-delà de quelques mois, un an au plus. Après quoi elle nous reviendra. J'espérais, Anne-Marie, que vous accepteriez d'assurer l'intérim...

Et, comme la jeune fille restait silencieuse, il reprit :

CHEZ L'OCULISTE

— Docteur, je dois avoir les yeux malades. Je vois partout des taches noires.

— Très bien. Je vais vous prescrire des lunettes spéciales.

Deux jours plus tard, le client téléphone :

— Docteur, j'ai les lunettes.

— Et alors, ces taches noires ?

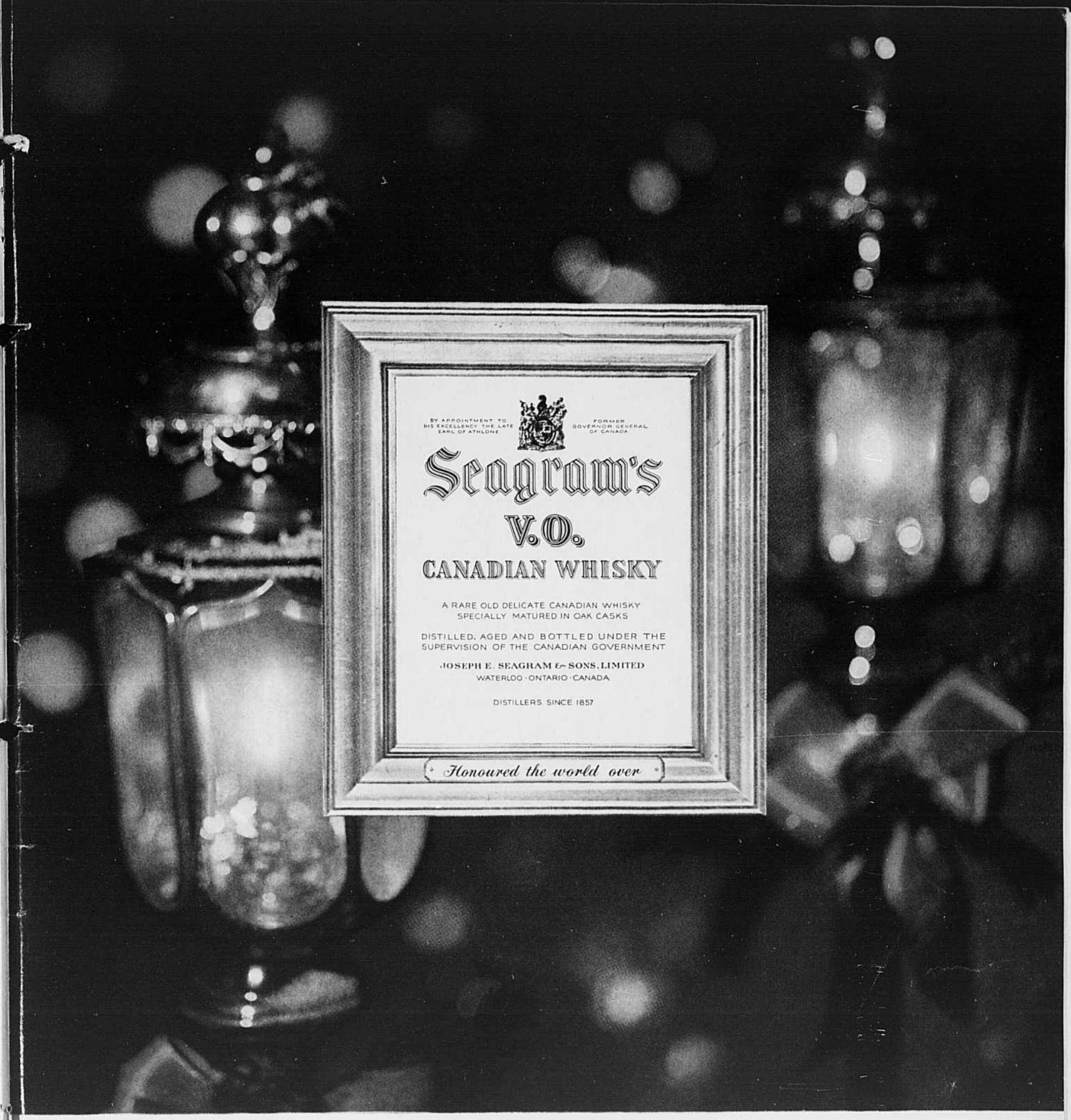
— C'est épatant ! Maintenant je les vois beaucoup mieux !

— Réfléchissez ; demandez conseil à la Mère Supérieure, elle vous mettra au courant des conditions matérielles que je vous ferai ; vous pourrez ainsi prendre une décision en toute connaissance de cause.

Anne-Marie s'était levée. Elle regarda intensément Richard et balbutia :

— Ce que vous me proposez est inespéré. Je vous remercie de tout mon coeur. J'accepte avec joie et reconnaissance.

[*Lire la suite page* 42]



Lorsque le meilleur s'impose ...

Offrez Seagram en toute confiance

SEAGRAM'S CROWN ROYAL • SEAGRAM'S V.O. • SEAGRAM'S "83" • SEAGRAM'S GIN

Nous présentons les montres Caravelle créées par BULOVA

Des montres de qualité renommée à un nouveau bas prix



Pour ceux qui recherchent une qualité supérieure à des prix budgétaires



Chaque Caravelle, d'un chic tout parisien, a été créée par les plus éminents dessinateurs de montres du monde entier.

17 - 21 - 25 RUBIS à partir de $19.95

Les montres Caravelle, créées et garanties par Bulova, établissent une nouvelle norme en fait de montres de qualité supérieure! Par son mouvement de précision à rubis et par la beauté étincelante de son style, chaque Caravelle reflète une valeur que l'on n'obtient ordinairement que dans des montres qui coûtent bien plus cher.

Cette combinaison de précision et de beauté, soutenue par la fabrication de qualité des Montres Bulova, est maintenant offerte à tous ceux qui recherchent une montre de qualité au prix le plus modique. Voyez le choix complet de Montres Caravelle chez votre Bijoutier Bulova maintenant!

Les Montres Caravelle pour hommes, à mouvements à 17, 21 et 25 rubis, sont étanches, antichoc, antimagnétiques, avec trotteuse centrale et grand ressort incassable très durable. Également disponibles en modèles automatiques et en montres-calendriers. Entièrement garanties.

Les Montres Caravelle pour dames, à mouvements à 17 rubis, sont antichoc, antimagnétiques, et ont également un grand ressort incassable très durable. Entièrement garanties.

Caravelle MONTRES créées par BULOVA

L'AMOUR NE MEURT PAS

[*Suite de la page* 40]

Un large sourire détendit les traits de l'aviateur. Il murmura :

— L'Angleterre n'a pas la douceur de la France. Mais elle est belle aussi. Vous aimerez ce coin du Sussex ; je suis certain que là-bas, loin de tout ce que vous avez perdu, les souvenirs se feront moins amers. Ma mère et Margaret vous aideront peut-être à retrouver la paix.

— Vous... osa demander la jeune fille, vous ne vivrez pas avec nous ?

— Hélas ! presque jamais. Le visage de Richard s'assombrit. Après la guerre je suis devenu pilote civil. C'est un dur métier. Assumer la charge du courrier, son bon acheminement, partir aux dates et aux heures fixées, par n'importe quel temps, cela ne laisse pas beaucoup de répit, savez-vous. Mais c'est un métier merveilleux, passionnant... Ah ! jeta-t-il avec une espèce d'ardeur, soudain, illuminant son visage, si vous saviez quelle griserie on éprouve à s'envoler vers les nuages, à monter plus haut, encore plus haut !... Comme l'on mesure alors la petitesse de certains sentiments humains ! Tout apparaît mesquin. On oublie tout, même l'amour. Oui, Anne-Marie, même... l'amour. En plein ciel, on sent parfois qu'il y a plus fort que lui.

V

La Mère Supérieure dit avec gravité :

— En toute conscience, mon enfant, je vous conseille d'accepter. Richard Harty se montre envers vous d'une générosité que vous ne rencontrerez pas tous les jours. Dans la situation ou vous vous trouvez, son offre est inespérée.

Anne-Marie murmura :

— Ma décision est prise. J'accepte. Pourtant, j'ai peur, j'ai peur de la vie.

— De la vie ? reprit avec fermeté la religieuse, mais vous la connaissez ; vous avez eu le temps de prendre contact avec elle pendant vingt longues années.

Anne-Marie tenta de se justifier.

— Autrefois ce n'était pas la même chose. Je ne me trouvais pas seule en face d'elle ; je possédais une famille, une soeur qui était une autre moi-même ; j'avais un fiancé...

Sa voix se brisa dans un sanglot.

— Cessez de regarder en arrière, dit la Mère Supérieure avec sévérité. Ce n'est ni digne, ni courageux. Cette vie vous a été conservée presque miraculeusement, vous allez la reprendre, la recommencer sur des bases nouvelles. Peut-être même y retrouverez-vous ce fragile bonheur humain vers lequel vous tendez, sans doute inconsciemment, par toutes les fibres de votre être.

La poitrine de la jeune fille se souleva.

— Je me sentais bien ici. Pourquoi, au fond, n'y pas rester.

La Supérieure sourit :

— Parce que vous n'êtes pas faite pour l'existence austère qui est la nôtre, mon petit. Vous n'avez pas l'âme préparée à tous les renoncements. Vous aspirez à autre chose.

Anne-Marie sourit à son tour.

— Est-ce un reproche ?

— Non, mon enfant. Vous êtes trop loyale, trop sincère pour mériter une critique. Mais c'est dans le monde que vous devez retourner. Là est votre vraie place.

Elle eut un geste désabusé.

— Je partirai, ma Mère, fit-elle. Je suivrai vos conseils. Vous savez mieux que moi ce que je dois faire. Je vous serai toujours reconnaissante pour toute la bonté, tout le dévouement que vous m'avez témoigné.

Une expression de sérénité se peignit sur le visage de la Mère Supérieure. Elle dit :

— Richard Harty est un homme en lequel vous pouvez avoir pleine confiance. Vous ferez le voyage avec lui. Ainsi vous seront évitées les difficultés de toutes sortes, les mille petits ennuis qui peuvent assaillr une jeune fille seule.

Ellle ajouta en souriant.

— Il a pensé à tout, savez-vous. Même à vous acheter des vêtements à la mode.

Anne-Marie sentit son coeur se gonfler de gratitude.

— Comme il est prévenant ! C'est vrai que je suis bien mal montée pour commencer une nouvelle existence !... s'écria-t-elle, esquissant un pauvre sourire.

— Il est allé à Barcelone exprès pour cela, reprit la religieuse, et il s'est fait livrer par un grand magasin tout ce qui vous sera nécessaire. Vous verrez. J'ai fait porter les colis dans votre chambre.

Anne-Marie parut songeuse, puis elle dit d'une voix ou tremblait l'émotion :

— Comme il est bon ! Me sera-t-il possible, un jour, de lui rendre tout ce qu'il fait pour moi ?

La Supérieure leva les bras en signe d'espoir.

— Oh ! oui, mon enfant. Il vous suffira d'entourer de vos soins sa malheureuse femme, à laquelle il paraît si profondément attaché, et d'adoucir le plus que vous le pourrez les heures douloureuses de cette créature torturée dont les jours sont, hélas ! mesurés...

Cette évocation serra le coeur sensible d'Anne-Marie. Elle promit avec force :

— Il pourra compter sur moi ! Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, je vous le promets, ma Mère.

Au loin, une cloche égrena ses notes cristallines, couvrant le silence émouvant des deux femmes. Pour rompre ce silence la Supérieure dit :

— Vous allez faire une magnifique randonnée. Vous traverserez l'Espagne et la France en voiture. Puis, vous effectuerez le trajet Paris-Londres d'un coup d'aile. Etes-vous déjà montée en avion ?

Anne-Marie retrouva d'un coup sa jeunesse. Elle sourit à l'idée de prendre l'avion, et répondit :

— Jamais encore ! l'oncle Pascal et tante Cécile craignaient trop les catastrophes aériennes. Nous n'aurions jamais voulu, ma soeur et moi, le faire sans leur autorisation.

La religieuse poursuivit la description de l'itinéraire :

— A Londres, vous prendrez un train, puis un autobus pour vous rendre à Brighton et à Saltdeau. C'est dans ce petit port que vit Margaret Harty. Vous y retrouverez la mer. Elle sera moins bleue qu'ici, le paysage revêtira sans doute des teintes plus grises, mais je suis sûre que votre âme blessée retrouvera la paix dans ce cadre nouveau.

— Et... nous partons quand ? demanda Anne-Marie dont la voix s'altéra légèrement.

La Mère Supérieure répondit seulement : « Demain », arrachant à la jeune fille une sorte de plainte.

— Déjà !

Les larmes montèrent à ses yeux et, prenant le bras de la Mère Supérieure, elle s'y accrocha désespérément.

— J'éprouve beaucoup de peine à l'idée de vous quitter, balbutia-t-elle. Je me suis tellement attachée à vous, aux Soeurs, au Couvent, à ce coin de terre ou personne n'a l'air de s'apercevoir de ma disgrâce physique, de ma laideur. Ah ! ma Mère, les regards de pitié, ou de répulsion de tous les êtres humains que je vais avoir à affronter ! D'avance j'en suis déchirée.

— Il faudra réagir, Anne-Marie. Ce sentiment de vanité féminine est puéril et peu digne d'une chrétienne. Apprenez à vous dominer, mon enfant.

— J'essaierai.

Elles se dirigèrent vers le Couvent. La Supérieure réintégra sa cellule ; Anne-Marie ouvrit la porte de l'étroite pièce qui, depuis son entrée dans la Sainte Maison, lui avait été réservée, car elle n'avait jamais eu, tout à fait, le sort commun des autres religieuses. Tout, pour elle, avait été adouci : la règle, la nourriture, l'obligation des prières ou des veilles. Prête à quitter ses compagnes, et le toit qui les abritait, Anne-Marie, pour la première fois, s'en rendait compte, réalisant ainsi que, depuis la première heure, la Supérieure avait su que cette petite inconnue que le Ciel lui avait envoyé, ne serait sienne que provisoirement.

.....

Anne-Marie retrouva la petite chambre qui, depuis son arrivée, lui était réservée, et elle remarqua tout de suite le volumineux carton déposé sur la table. Il s'agissait certainement des vêtements dont la Mère Isabelle avait parlé. Elle ouvrit le paquet avec une certaine hâte, car quelque chose de son ancienne coquetterie féminine s'était tout à coup réveillé en elle. D'un geste prompt, elle fit glisser les papiers de soie, et un sobre mais élégant tailleur apparut. D'un bleu sombre, il s'harmonisait avec une chemisette de teinte plus claire, dont la nuance semblait avoir été choisie pour rappeler le beau regard de la jeune fille. Il y avait aussi des souliers de daim, des bas de nylon, des gants et une parure de lingerie. Anne-Marie plongeait avec délices ses doigts fins, qui en avaient perdu l'habitude, dans ce flot léger et soyeux. Et une envie irrésistible lui vint de revêtir tout de suite cette parure nouvelle. Défaite par une main impatiente, la stricte jupe glissa à terre, bien vite remplacée par la toilette nouvelle. Anne-Marie s'étonnait de voir que tout lui allait si bien. « Comment a-t-il su, se dit-elle en pensant à Richard, comment a-t-il su demander si exactement ce qui convenait à ma taille ? » Elle essaya de juger de l'effet produit par sa transformation, dans l'étroit miroir suspendu au-dessus de la cheminée. Mais le miroir ne lui renvoya que le reflet de son visage et, du coup, toute sa joie tomba. Qu'importent cette jolie robe, ces mousselines légères, ces fines chaussures, tout ce luxe délicat et raffiné, puisque rien de tout cela ne lui rendrait l'essentiel : sa beauté perdue ? Pendant quelques minutes elle fut submergée par l'amertume, la révolte, la rancoeur. Puis le flot mauvais s'apaisa.

Revenant à Richard, elle ne voulut plus penser à lui, à sa bonté, à sa générosité, et elle souhaitait le revoir au plus vite pour lui dire sa gratitude.

* * *

Le lendemain, la cloche qui sonnait le réveil la trouva éveillée et dispose. Elle s'efforça d'acomplir les gestes coutumiers, comme si rien d'extraordinaire ne se préparait pour elle, comme si le jour qui commençait allait être un jour semblable aux autres.

Vers neuf heures, la Mère Isabelle lui dit, souriante :

— Tout ceci est fini maintenant pour vous, mon enfant. Allez vous préparer, Richard Harty ne saurait tarder.

Anne-Marie, pour la dernière fois, rentra dans la petite chambre ou pendant des mois elle avait vécu une vie austère, fit ses maigres bagages, s'habilla et, redevenue une jeune fille du monde, s'apprêta non sans une crainte secrète à affronter de nouveau la vie.

Vêtue d'une élégante toilette bleue, elle traversa le vaste hall, ouvrit la porte donnant accès sur le jardin et y arriva au moment précis où Richard Harty, au volant de sa voiture, en franchissait la grille.

Elle se retint pour ne pas courir. Il était descendu et marchait à sa rencontre.

— Comment vous remercier, dit-elle dès qu'elle fut près de lui.

Il eut un large sourire :

— Pour... ça ? fit-il désignant les vêtements de la jeune fille, je vous assure que c'est bien peu de chose. Le tailleur vous va bien. Tout est à votre goût ? Alors, c'est parfait.

Il la regarda attentivement, et dans son regard brilla quelque chose de plus profond que le simple intérêt.

— J'aime mieux vous emmener dans cette tenue que... dans l'autre, dit-il. Je ne tenais pas à passer pour un Monsieur qui enlève une jeune pensionnaire... Telle que vous apparaissez maintenant, vous aurez l'air... mon Dieu, oui, vous aurez l'air d'être ma grande fille.

Amusée, elle protesta :

— Votre fille ! oubliez-vous que j'ai vingt-deux ans ?

Il rit.

— Et moi trente-huit. Vous voyez que ce ne serait pas impossible.

Il lui prit la main.

— Pas trop triste de quitter tout, ceci ? demanda-t-il.

Elle inclina la tête.

— Un peu, oui, c'est vrai. Et puis, l'inconnu me fait peur.

La voix de Richard se fit douce, presque tendre.

— Il ne faut pas avoir peur. Tout sera facile, vous verrez.

Il ajouta, plus bas, avec une émotion contenue :

— Je vous remercie de me suivre ; je vous remercie d'avoir accepté cette tâche ingrate et dure que je vous réserve. Je vous remercie parce que je suis sûr que vous allez faire beaucoup de bien à ma pauvre Margaret.

Sans lui laisser le temps de répondre, il l'entraîna vers la voiture. D'un geste spontané, elle se jeta, les larmes aux yeux, dans les bras que lui tendait la Mère Isabelle pour de définitifs adieux. Puis elle prit place aux côtés de Richard.

La voiture démarra lentement, franchit le large portail et bientôt, Anne-Marie, qui s'était retournée, ne distingua plus du vieux couvent que la croix de bronze qui en ornait le faite.

.....

Anne-Marie Destrade, jeune fille riche et oisive, n'avait presque pas voyagé. La constante sollicitude de Pascal et de Cécile s'était exercée à son égard, comme à celui de sa soeur, d'une façon un peu arbitraire. Les aimant au-dessus de tout, ils n'avaient cessé de trembler pour leur vie. En dehors de fréquents déplacements sur la Côte, et d'un séjour annuel à Paris, les jumelles ne se permettaient rien d'autre. Parfaitement heureuses, d'ailleurs, elles n'aspiraient à rien de plus. C'est pourquoi le long voyage qu'Anne-Marie avait entrepris en compagnie de Richard devait lui apporter une sorte de révélation. Révélation d'un monde inconnu, et révélation personnelle. Quand elle eut parcouru la presque totalité du territoire espagnol, traversé la France de sa frontière Pyrénéenne jusqu'au coeur de sa Capitale, elle sut qu'il y avait des joies plus grandes, des plaisirs meilleurs que ceux de la danse, de la toilette ou des réceptions mondaines. Elle entrevit des possibilités dans une existence où la beauté physique ne serait qu'un bien mince apport.

« Je veux gagner de l'argent pour pouvoir voyager », se dit-elle.

La rapide traversée aérienne entre Paris et Londres lui fut un ravissement. Le front contre la vitre, elle regardait, au-dessous d'elle, ces terres étrangères qu'elle ne connaissait pas. Tout lui paraissait beau et intéressant. au plus haut point.

— Ah ! comme je comprends que vous aimiez votre dur métier, dit-elle à Richard. Si j'avais été un homme, c'est surement celui-là que j'aurais choisi.

Il la regarda pensivement, puis il répondit :

— Mais certaines femmes l'ont illustré admirablement. Votre compatriote Maryse Bastié, par exemple, et plus récemment Jacqueline Auriol.

Anne-Marie enchaîna, rêveuse :

— C'est vrai ; que ne puis-je connaître le même destin ?

Le regard de Richard continuait de peser sur elle, comme s'il eut voulu pénétrer jusqu'au fond de son âme. Il dit :

— Pourquoi ne le tenteriez-vous pas ?

Anne-Marie ne répondit pas. Elle avait cru à une boutade. La conversation se poursuivit sur un tout autre sujet, pendant que, fidèle à sa mission de guide, il lui montrait rapidement Londres, ses monuments, ses avenues, tandis que l'auto les emportait.

— Vous y reviendrez plus tard, fit-il comme pour s'excuser. Aujourd'hui, j'ai hâte de me trouver chez moi, et puis, vous devez être vraiment fatiguée par cet interminable voyage ?

Anne-Marie évoqua la malheureuse Margaret et, compatissante, acquiesça silencieusement.

Quand ils traversèrent Brighton, l'heure mélancolique des fins de jour-



PRÉPAREZ-VOUS TÔT POUR NOËL

Postez vos cartes de souhaits par la POSTE DE PREMIÈRE CLASSE. Le tarif des lettres leur donne la préférence, les démêle, les expédie par courrier-avion, et corrige même les adresses erronées. ■ Achetez vos timbres *dès maintenant*. Obtenez-les dans les nouveaux empaquetages de cellophane, à un dollar. ■ Vérifiez votre liste d'adresses. Inscrivez les numéros de zones postales, et l'adresse de retour. ■ Faites des paquets séparés pour le courrier local et le courrier pour l'extérieur. Placez-y les étiquettes du Bureau de Poste. ■ Emballez bien vos colis. Inscrivez l'adresse de retour à l'extérieur *et à l'intérieur*. Faites-les peser au Bureau de Poste. ■ Postez tôt.

Rappelez-vous, le 17 décembre est la date ultime pour la livraison locale.

POSTES CANADIENNES

PO-61-19MF

PISTOLET À PLOMBS automatique Cal. 45

Chargeur à magasin pour munitions — action à glissoir — plus de 15 pièces mobiles.



TIRE 8 COUPS.

Un automatique qui est une réplique exacte du fameux pistolet cal. 45, — contient plus de 15 pièces mobiles. Le magasin qui contient 8 coups, se place dans la crosse solide qui lui donne l'apparence d'un véritable "45" militaire. Il peut tirer les 8 plombs à forme de balle aussi rapidement que vous pressez la gâchette. Vous devez voir cet automatique à glissoir remarquable pour l'apprécier. Epatant pour du bon plaisir.

Le modèle de pistolet le plus authentique que nous ayons jamais vu.

Vous recevez ce merveilleux modèle "45" précis avec toutes les pièces mobiles démontées. Des ressorts adroitement conçus remplacent l'explosion qui se produit dans le véritable pistolet cal. 45. Des instructions et diagramme précis sont inclus afin que vous connaissiez l'action d'un pistolet automatique. Bon approvisionnement de plombs inclus. Fabriqué de lourd styrène à haut impact, avec une attention toute spéciale aux détails.

ESSAI DE 10 JOURS

Essayez-le et ayez du plaisir pendant 10 jours — si vous n'êtes pas 100% enchanté, retournez-le après dix jours pour remboursement rapide du prix d'achat. Ne tardez pas. Commandez aujourd'hui. Tout simplement envoyez $1.98 plus 25c pour frais postaux à:

NEW YORK IMPORTS DEPT. FA28
BOX 121
DOWNSVIEW, ONT.

nées tombait sur la ville où les enseignes des magasins, des hôtels et des cafés jaillissaient de l'ombre semblables à des petits incendies. Ils arrivèrent à la nuit tombante à Saltdeau.

— Ma mère nous attend et s'inquiète sans doute, dit Richard. Voyez la lampe brille à travers cette large baie vitrée. C'est là. Notre bungalow fait face à la mer.

La voiture stoppa devant la grille d'un étroit jardin où, malgré l'obscurité profonde, Anne-Marie devina des massifs pleins de fleurs. L'air en était embaumé.

— Des roses, expliqua l'aviateur ; c'est la passion de Margaret.

D'un geste amical il passa son bras sous celui de sa compagne et tous les deux gravirent un petit escalier de bois donnant accès à la maison. Richard ouvrit la porte ; ils entrèrent. Du fond de la pièce, une forme féminine surgit ; des doigts tournèrent le commutateur électrique et une gerbe de lumière tomba sur les voyageurs.

— Mère, dit simplement Richard, voici Anne-Marie.

Une vieille dame très digne contemplait la jeune fille avec bonté.

— Soyez la bienvenue, mon enfant, fit-elle.

Et Mrs. Harty, dont les traits tirés trahissaient la fatigue ajouta dans un élan qui exprimait à la fois la pitié, la gratitude et le soulagement :

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser ?

Anne-Marie fut bouleversée :

— Oh ! Madame...

Puis elle s'approcha, tendant son pauvre visage meurtri que la mère de Richard caressa d'un baiser maternel.

— Asseyez-vous ; je suis certaine que vous êtes brisée. Richard a dû rouler comme un fou ; c'est son habitude. Vous a-t-il permis de prendre quelque repos ? Il ne connaît ni fatigue, ni lassitude et s'imagine que les autres possèdent la même endurance.

Anne-Marie répondit avec une vivacité qui l'étonna elle-même.

— Oh ! il est si bon, si prévenant ! Nous avons fait plusieurs haltes, je vous assure ; en Espagne tout au moins. Car, en France, c'est moi qui ne tenais pas à m'attarder.

Un sourire de bonté illumina de nouveau le visage de Mrs. Harty.

— Oui, je sais. Richard m'a mise au courant de votre situation et c'est pourquoi il a pris le parti de vous accueillir ici. Je ratifie de tout mon coeur cette décision. Dans notre pauvre maison, rendue si triste par la maladie de Margaret, je souhaite que vous trouviez la paix, à défaut du bonheur.

Anne-Marie murmura :

— La paix, je l'ai déjà retrouvée grâce à votre accueil si compréhensif et à ce décor si calme. Je sens que je me plairai beaucoup près de vous. Merci de tout coeur de bien vouloir me recevoir.

Richard s'esquiva pour apporter tout de suite à Margaret le réconfort de sa présence, laissant seules les deux femmes. Mrs. Harty prit dans les siennes les mains d'Anne-Marie et elle dit, oubliant sa propre douleur pour ne penser qu'à la détresse de cette jeune fille qui lui était si sympathique.

— Mon enfant, je vais vous parler comme l'aurait sûrement fait votre mère. Je crois sincèrement que vous avez eu tort de tourner le dos au passé. Après votre guérison et après avoir retrouvé toute votre conscience là-bas, dans ce vieux couvent espagnol, il fallait renouer vos liens familiaux, il fallait retourner à Cannes.

Anne-Marie s'écria :

— Pour revoir Daniel et ma soeur ?

— Daniel et votre soeur, oui, mon enfant.

Anne-Marie reprit :

— Pour souffrir pire que la mort en constatant la pitié de l'un et la triomphante beauté de l'autre ?

Mrs. Harty remua lentement la tête avant de dire :

— Non. Mais pour y retrouver leur tendresse, leur chaude et sûre affection. Car rien ne vous permet au fond de leur prêter des sentiments aussi bas, des pensées aussi mauvaises ! Et puis, vous avez peut-être attaché trop de prix à cette chose bien périssable qu'est la beauté...

Anne-Marie eut un pâle sourire :

— Sans doute parce que je suis une créature imparfaite ; mais peut-être aussi parce que je connais bien Daniel et ma soeur. Lui est sensible et très délicat. Il a toujours eu horreur de la laideur, quelle que soit la forme sous laquelle elle se présente. Or, songez, Madame, à ce que je pouvais lui offrir. Vous n'avez pas eu le temps de bien me regarder, mais voyez... voyez.

Elle s'était dressée et, bien droite sous le jet brutal de la lumière électrique, elle souleva les boucles dorées de sa chevelure pour mieux dégager son visage. Le temps avait rendu plus profonde l'affreuse blessure, et, sur la chair délicate de la joue labourée comme par la griffe d'un fauve, le rouge violacé du sillon tranchait de façon affreuse.

Mrs. Harty, en dépit des efforts qu'elle tentait de faire pour ne pas manifester son émotion, reçut un choc. Aucun mot ne lui venait aux lèvres, elle répugnait au mensonge ; mais la vérité paraissait trop dure pour être jetée impunément à cette enfant ; elle ne put s'empêcher de penser : « Rien ne pourra effacer cela. »

Anne-Marie n'avait pas remarqué la réaction de son interlocutrice ; elle poursuivit :

— Daniel m'eut épousée par devoir, pour tenir la parole donnée. Je n'aurais pas pu le supporter. Une telle réalité, à côté de tous les rêves que j'avais ébauchés, eut été atroce. Quant à ma soeur, elle a laissé échapper, la veille de mes fiançailles, ce terrible aveu que je n'ai jamais oublié : « Il m'est arrivé de souhaiter ta mort. » Comment ne pas croire qu'elle tenterait, profitant de mon infériorité physique, de me reprendre Daniel ? Eh bien, maintenant, elle l'a tout à elle. Mais, et c'est là ma pauvre et lamentable revanche, elle l'a à travers moi. Car dans Marie-Anne, sa femme, c'est moi qu'il continue d'aimer.

Mrs. Harty ne trouva rien à répondre.

Alors, Anne-Marie conclut avec un sourire :

— Quoi que vous en pensiez, Madame, j'ai fait la seule chose qu'il soit possible de faire : j'ai rayé du monde des vivants une importune, une pauvre fille désormais indésirable... et peu désirable. Si j'ai mal agi, que Dieu n'en punisse que moi et surtout qu'il garde à Daniel ce faux bonheur et ce faux amour, puisque je les lui ai achetés au prix de mon renoncement.

Mrs. Harty n'insista pas. Elle songeait, accablée, à cette somme de misère qui frappe les hommes et dont son fils Richard avait eu, lui aussi, sa part.

— Peut-être cette étrange et malreuse jeune fille avait-elle eu raison en ne tentant pas l'épreuve du revoir. Qui peut dire ce qui serait advenu si elle l'avait tentée ?...

Richard les retrouva assises l'une à côté de l'autre.

— J'étais certain que vous sympathiseriez, dit-il avec un sourire. Anne-Marie, voulez-vous venir voir Margaret ? Je la trouve en bon état. Merci, mère, des bons soins que vous lui avez donnés.

Et, se tournant vers Anne-Marie, il ajouta en l'enveloppant d'un regard reconnaissant :

— Anne-Marie va vous relayer, maintenant.

— Conduisez-moi près d'elle, répondit-elle, simplement.

Ils passèrent dans la pièce à côté. C'était un petit salon meublé sobrement. Sur un vaste fauteuil on avait disposé une profusion de coussins et Margaret y était blottie. Elle tenait entre ses bras une gerbe de magnifiques roses rouges apportées par Richard, dont la teinte éclatante rendait plus pâle encore son petit visage amenuisé.

Dans ce visage, on eût dit qu'il n'y avait rien de vivant, que les yeux. De larges yeux noirs, pailletés d'or, qui avaient dû être très beaux et dans lesquels brillait une flamme surprenante.

— Chérie, dit Richard avec une infinie douceur, voici votre nouvelle compagne, Anne-Marie.

Anne-Marie, trop bouleversée pour prononcer une parole, s'approcha. Afin d'éviter tout mouvement inutile à la jeune femme, elle s'agenouilla contre le fauteuil et sa main se posa sur les doigts fins qui retenaient les fleurs colorantes.

— Madame, dit-elle doucement, je suis très heureuse de faire votre connaissance. Monsieur Harty m'a tellement parlé de vous.

Margaret contempla un court instant le visage levé vers elle ; son regard sombre scruta le bleu regard posé sur lui, un soupir gonfla sa poitrine, un pauvre sourire crispa son visage.

— Soyez la bienvenue ici, Mademoiselle, et pardonnez-moi de vous recevoir aussi mal...

Des larmes embuèrent ses yeux. Pour masquer son émotion, Anne-Marie, dans un geste instinctif, baisa la main tremblante qu'on lui tendait.

VI

"Vous avez accompli un véritable miracle, disait quelques mois après la voix chargée de gratitude de Mrs. Harty en regardant tendrement Anne-Marie. Margaret se porte infiniment mieux depuis que vous êtes là. Moi qui avais perdu tout espoir, j'ose presque croire à une guérison. Votre dévouement y a fait merveille, mon petit. »

La jeune fille secoua sa tête blonde en signe de protestation.

— Margaret guérira, il faut le croire, mais je n'y suis pour rien. Elle est si charmante, si courageuse ! Comment ne me serais-je pas attachée à elle, et, m'y étant attachée, comment ne lui serais-je pas dévouée ?

Mrs. Harty, elle aussi, était transfigurée. Elle reprit avec fougue :

— Notre pauvre petite, si détachée de tout, si désespérée de souffrir, a repris goût à la vie. Le docteur Hugh m'a dit tout à l'heure qu'elle évoluait maintenant dans un climat moral très favorable. « L'impossible est devenu possible », a-t-il ajouté en me quittant. Ces mots m'ont remplie d'une joie folle. Si Margaret guérit, c'est à vous que Richard et moi devront notre bonheur !

Elle ajouta plus bas :

— Puissions-nous, un jour, en échange, vous rendre le vôtre...

Anne-Marie eut un geste las.

— Oh ! moi...

Pourquoi fallait-il qu'aujourd'hui, où la joie entrait à nouveau dans cette maison assombrie par des années d'angoisse, elle retrouvât tout à coup sa détresse après ces mois de tranquillité morale entièrement passés au service de Margaret ? Est-ce parce qu'elle se sentait maintenant inutile ? Non, Margaret avait encore besoin d'elle ? Sans raison apparente, elle évoqua l'élégante silhouette de Richard et ce qu'elle entrevit de ses sentiments l'effraya tellement qu'elle se refusa à les analyser plus avant. Elle s'efforça de sourire pour masquer sa pâleur et dit :

— Je vous dois tant, à Richard et à vous, un toit, un travail rémunérateur, un but et surtout... votre affection qui m'est devenue si chère.

— Ma petite fille, murmura Mrs. Harty, émue jusqu'aux larmes, nous vous aimons tellement !

* * *

Elles étaient assises sur le vieux banc du petit jardin, à l'ombre d'une tonnelle touffue que les rayons de soleil ne parvenaient pas à percer. Il faisait très beau ce matin-là. Un matin de juin, rayonnant de toutes les promesses de l'été futur, où tout frissonnait jusqu'au moindre brin de gazon. Devant eux, au-delà de la barrière blanche qui clôturait le jardin, la mer s'étendait, immense, mouvante, toujours un peu grise sur cette côte anglaise, mais attirante jusque dans sa mélancolique beauté.

Anne-Marie se leva.

— Restez encore là, profitez de la douceur de l'heure, dit Mrs. Harty avec tendresse, je sufirai seule aux soins du ménage.

Anne-Marie ne protesta pas. Un désir intense de se retrouver seule l'avait envahie. Pour la première fois depuis son arrivée chez les Harty un sentiment de détresse s'abattait sur elle. Pourtant, durant ces mois passés au chevet de Margaret, elle avait retrouvé sa sérénité. Elle avait été reconnaissante au destin de lui avoir conservée la vie. Elle avait mesuré, petit à petit, tout ce que cette vie pouvait encore lui apporter. Et surtout elle souhaitait, elle attendait quelque chose d'inconnu, quelque chose qu'elle sentait obscurément en marche vers elle... un autre amour, peut-être, qui lui ferait oublier Daniel. Elle avait découvert avec une sorte de joie, un peu douloureuse sans doute, que son coeur n'était pas brisé à jamais, qu'il pouvait encore battre. Battre pour un autre... et cet autre, elle venait d'en avoir la révélation — un voile s'était déchiré, elle avait vu clair en elle — cet autre, c'était Richard.

Tant que Margaret avait été condamnée, elle l'avait totalement dissociée de Richard. C'est ce qui avait permis à un sentiment de naître et de se développer à son insu. Ce rétablissement de Margaret l'éclairait brusquement mais trop tard, le mal était fait. Elle aimait Richard.

Voilà pourquoi Anne-Marie éprouvait un irrésistible désir de solitude... Pour pleurer sur ce nouvel amour, étouffé avant même d'être né ; sur cet amour impossible que le destin cruel plaçait sur la route douloureuse...

Un appel joyeux l'arracha à sa tristesse.

— Anne-Marie.

Margaret apparaissait souriante à la fenêtre.

— Anne-Marie, venez voir, je vous réserve une belle surprise.

L'apparition insolite de Margaret à la fenêtre coupa court au flot tumultueux des idées noires qui torturaient Anne-Marie. Elle n'eut plus qu'une pensée : « Si elle est venue jusqu'à la fenêtre, c'est qu'elle marche ! » La jeune fille se précipita dans l'escalier, poussa la porte de la chambre et découvrit Margaret debout, le visage transfiguré par la joie.

— Je marche, Anne-Marie, je marche !

Et, d'un pas assuré, elle se dirigea à nouveau vers la fenêtre de sa chambre.

Devant le miracle qui se produisait sous ses yeux, Anne-Marie oublia toutes ses peines. Elle cria plus qu'elle ne dit :

— C'est merveilleux, Margaret ! Ah ! que je suis heureuse !

La jeune femme avait repris sa place dans son fauteuil, un peu fatiguée par l'effort qu'elle venait de faire.

Elle murmura, haletante :

— J'ai l'impression de revenir de loin... de très loin... d'un grand pays inconnu... Anne-Marie, Anne-Marie, vais-je guérir ?

Les bras tendres de la jeune fille se nouèrent autour des frêles épaules, et d'une voix caressante, elle murmura :

— Ne vous l'avais-je pas toujours dit, toujours promis. Quelle joie cette guérison nous apporte à tous et surtout à Richard.

Le visage de la malade s'illumina :

— Ah ! Richard ! Où est-il ? Je voudrais bien le voir. Pauvre Richard, je crois que je l'ai rendu bien malheureux sans le vouloir. Ce n'est pas drôle d'avoir une femme infirme...

— C'est fini, n'y pensez plus.

Margaret lui jeta un regard chargé de gratitude.

— C'st vous qui m'avez guérie. Oui, oui, je le sens, je m'en rends compte. Vous, votre douceur, votre patience... Betsy ne savait pas s'y prendre, elle m'agaçait, elle m'énervait. Mais vous !... Votre voix savait endormir mes souffrances. Tout en vous est si calme, si reposant.

Anne-Marie ne répondit pas. Elle s'efforça seulement de sourire.

* * *

— Je n'y suis pour rien, protestait Anne-Marie, quelques heures plus tard, tandis que Mrs. Harty se répandait en paroles de gratitude. L'heure est venue de sa guérison, voilà tout.

Mais Mrs. Harty refusait cette explication trop simple à ses yeux.

— Cette guérison vous l'avez hâtée par votre douceur, votre patience. Alors que Betsy, malgré tout son dévouement et son affection, se laissait rebuter par les sautes d'humeur bien compréhensibles, les exigences et les désirs de Margaret, vous, vous avez tout supporté, vous avez su réagir, dompter ses nerfs malades. Vous lui avez redonné le goût de la vie, le goût de la lutte et le désir de reprendre sa place. Ah ! ajouta-t-elle avec enthousiasme, vous vous êtes révélée une infirmière admirable. Votre voie est toute tracée, mon enfant.

Anne-Marie ne répondit pas tout de suite. Puis elle dit lentement :

— Pourtant c'est vers une autre voie que je me sens attirée...

— Vers une autre ? interrogea la mère de Richard, surprise.

Anne-Marie regarda le ciel, l'immense voûte assombrie où s'allumaient les premières étoiles, et elle répondit seulement :

— Peut-être...

VII

« RICHARD, je voudrais vous parler. » L'aviateur, assis, se tenait derrière son bureau, il écrivait ; mais reconnaissant la voix d'Anne-Marie, il interrompit avec vivacité son travail et dit en souriant :

— Quel ton solennel ! Anne-Marie, avez-vous quelque chose de grave à m'annoncer ?

Elle répondit sans ambages :

— Richard, j'ai pris une grande résolution : je veux être et devenir pilote.

— Comment?... fit-il, croyant avoir mal entendu.

Anne-Marie fixait son interlocuteur avec intensité et son visage volontaire indiquait que sa détermination était prise. Elle poursuivit :

— Margaret rétablie, ma présence n'est plus nécessaire dans votre maison. Croyez-vous que je vais continuer toute ma vie à encombrer votre foyer ?

Il fronça légèrement les sourcils, cherchant à deviner le sens mystérieux de ces paroles.

— Personne ne vous a fait comprendre que vous étiez de trop ici, j'espère ?

Elle se hâta de protester :

— Oh ! comment pouvez-vous penser une chose pareille. Votre mère s'est montrée si bonne pour moi, et Margaret me considère comme une soeur.

Il jeta sur elle un regard indéfinissable.

— Alors ! pourquoi voulez-vous nous quitter ?

Anne-Marie avait bien du mal à dissimuler son émotion. Comme Richard eut été étonné s'il avait su combien elle souffrait à l'idée de ne plus le voir.

— Mettons, si vous voulez, répondit-elle, que la vocation m'est venue, une vocation irrésistible. Richard, je désire profondément devenir pilote. Est-ce donc si difficile ? Rappelez-vous, Richard, vous-même m'y avez encouragée jadis, en me citant Maryse Bastié, Jacqueline Auriol. Pourquoi ne réussirais-je pas, moi aussi, dans cette magnifique carrière ? Je suis sûre que j'aurai le courage, l'audace et l'ambition nécesaire. D'autre part, puisque l'amour m'est désormais interdit, je puis rêver de gloire... Peut-être m'apportera-t-elle une sorte de compensation.

Richard la regarda longuement, cherchant les mots pour décourager ce qu'il considérait comme un « caprice de jeune fille ». Mais, surpris par l'émotion qui se peignait sur le visage de la jeune fille, il se ravisa. Dans les grands yeux bleus, seule beauté demeurée intacte, dans ce visage mutilé et pourtant si attrayant, brillait une telle flamme, une telle ardeur, qu'il en reçut un choc. Appuyant ses mains robustes sur les frêles épaules, il dit d'une voix troublée :

— Demain, je vous conduirai au terrain d'aviation, Anne-Marie. Vous commencerez aussitôt votre apprentissage. Est-ce bien ce que vous souhaitez ?

Elle lui sourit.

— Merci, fit-elle simplement, sans répondre à la question directe qu'il lui avait posée.

Par scrupule, et peut-être avec le secret espoir de la faire changer d'avis, il ajouta :

— Mais cet apprentissage sera très dur et dangereux, vous savez.

Elle répondit lentement mais avec fermeté :

— Je sais. Mais croyez-vous que j'aie quelque raison de tenir à la vie. Si je m'y rattache un jour, ce sera parce que je l'aurais rendue belle et noble en oubliant un passé douloureux. Pour la supporter, telle que le destin me l'a faite, il faut que je lui donne un but... je veux tenter une ascension, Richard, une magnifique ascension. Je veux élever mon âme au-dessus des sentiments humains. Et je crois sincèrement que c'est seulement là-haut, vers les étoiles, que je pourrai y parvenir. Là-haut j'oublierai mes rêves anciens, mes regrets, mes rancunes et, qui sait, peut-être en arriverais-je à penser que l'amour n'est, après tout, qu'une chose secondaire et que, au-dessus de lui, il existe autre chose : le désir de monter vers les sommets, la soif de servir, d'accomplir une oeuvre utile et de s'élever au sens propre et figuré du mot. C'est d'ailleurs vous qui m'avez enseigné cet idéal.

Une ombre de tristesse se peignit sur le visage de Richard. Il murmura :

— Peut-être ai-je dit cela. Mais je réalise aujourd'hui que nous allons vous perdre, et je ne puis sourire à cette perspective.

Avait-elle senti, par delà les mots, un autre regret informulé ? Elle eut un léger sourire qui, l'espace d'une seconde, rendit à son visage tout l'éclat de sa jeunesse.

— J'espère que vous pourrez être fier un jour de votre élève et qu'elle deviendra rapidement « un as » ; je tiens tellement à vous faire honneur, Richard.

Il sourit à son tour en la regardant profondément, comme s'il cherchait à lui communiquer ses secrètes pensées.

— C'est comme cela que j'entends les choses, dit-il.

L'un comme l'autre savaient que tout n'avait pas été dit.

* * *

Le lendemain Anne-Marie affronta sa première leçon. Vêtue de la combinaison bleue d'aviateur, elle paraissait, sous le casque, plus grande et plus mince. De loin, on aurait pu la prendre pour un jeune garçon.

— Je me suis trouvé un nom, dit-elle à Richard. Un nom que j'entends bien rendre célèbre. A partir d'aujourd'hui Anne-Marie est morte... Dany-An est née...

Une étrange lueur passa dans le regard de Richard.

— Dany ! fit-il sur un ton où perçait un léger reproche, cela rappelle Daniel. Vous y pensez donc toujours ?

Elle répondit d'un ton net :

— Encore un peu, mais cela passera. L'oubli s'apprend... comme autre chose.

Mais ce n'était plus à Daniel qu'elle pensait. Et celui qu'elle voulait oublier maintenant, c'était lui, Richard, lui qu'elle n'avait pas le droit d'aimer.

* * *

Et Dany-An, de toute son âme, de toute sa volonté, se lança dans la prestigieuse carrière qu'elle avait choisie.

Après six mois d'entraînement intensif, elle décrocha son brevet de pilote.

Elle prit quelques semaines de repos chez les Harty, avant d'annoncer qu'elle partait pour l'Amérique.

Elle fit d'émouvants adieux à Mrs. Harty et à Margaret et prit place dans la voiture de Richard. Celui-ci avait beaucoup insisté pour la conduire à l'aérodrome. Il se sentait envahi par une mélancolie qu'il avait peine à surmonter et bien qu'il eût favorisé ce départ en prêtant à la jeune fille l'argent nécessaire à son voyage, et à son entrée dans la vie aux Etats-Unis, il était triste de la voir partir. Il s'était attaché à elle, à sa présence qui avait ramené la sérénité et le bonheur dans sa petite maison de Saltdeau. La seule pensée qui pouvait le réconforter était la certitude qu'elle reviendrait un jour.

Au moment de la quitter, il ne résista pas à l'envie de la prendre dans ses bras ; comme il l'eut fait avec une soeur chérie, et il l'embrassa avec tendresse sur les deux joues.

Une intense émotion s'empara d'Anne-Marie. Elle fut sur le point de trahir son lourd secret. Mais elle eut le courage de tenir bon. Lui rendant son baiser, elle dit, les larmes aux yeux :

— Au revoir, Richard, et merci pour tout... pour tout ce que vous m'avez donné.

Il la regarda longuement et murmura :

— Au revoir, Dany-An ! Courage ! Et revenez-nous vite !

Longtemps après que l'avion eut décollé, Richard fixait encore l'horizon où avait disparu le point noir qui emportait Anne-Marie.

* * *

Trois années plus tard, Anne-Marie revenait en Angleterre. Mais quand Mrs. Harty lui ouvrit la porte, elle comprit à la tristesse qui se peignait sur le visage de la mère de Richard qu'un



Ne pas négliger les

FAUSSES DENTS

qui glissent

Votre dentier tombe-t-il, glisse-t-il ou se désajuste-t-il quand vous parlez, mangez, riez ou éternuez ? Oubliez ces ennuis et malaises. FASTEETH, une poudre *alcaline* (non-acide) que vous saupoudrez sur votre dentier, le fera tenir en place plus fermement. Procure une sensation de sécurité et de confort supplémentaire. Pas de goût gommeux, ni autres sensations du même genre. Procurez-vous aujourd'hui FASTEETH dans n'importe quelle pharmacie.

PARURES DES FETES

CUEILLIES DANS LES BOIS

Le houx et le lierre font partie de la tradition des Fêtes. Présage de printemps chez les païens, la verdure décore chez nous les maisons et les crèches à l'occasion de l'avènement de l'Enfant-Dieu. Une vieille légende veut que la nuit où le Christ est né les arbres aient fleuri et porté des fruits. C'est sans doute l'origine de l'arbre de Noël, éclatant et fleurant bon.

Il n'y a pas que les sapins, toutefois, qui siéent à la décoration du temps des Fêtes. Les cônes de pin, herbes folles et branches dénudées créent des bouquets charmants qui cadrent bien dans l'atmosphère chaude et hospitalière. Assez banales et fades en soi, ces plantes desséchées prennent un air de fête quand on leur accorde un peu de temps et qu'on les vaporise d'émail « Cilux » doré, argent ou multicolore.

Pas besoin d'être artiste pour en tirer des merveilles. Commencez par des pommes de pin — on en trouve dans tous les bois et les enfants se feront un plaisir de vous aider à la cueillette.

Les cônes font l'une des plus jolies décorations que l'on puisse souhaiter pour l'arbre de Noël. Disposez-les sur de vieux journaux et vaporisez-les de peinture or ou argent. On peut les enduire entièrement ou simplement les effleurer. Contrairement aux babioles de magasin, ils ne céderont pas sous la pression des menottes.

Pour la table de réceptions, des ramilles argentées piquées de boules et ornements rutilants sont du plus bel effet. On compose aussi des arrangements très décoratifs à l'aide d'herbes folles peintes d'or ou d'argent

Jusqu'au sapin de Noël qui peut être rehaussé de touches de blanc ou d'argent sur le bout des branches. Prenez garde toutefois de bien protéger le parquet et le mur lors de la vaporisation ; autrement, les fines gouttelettes de peinture pourraient s'y déposer.

événement grave s'était produit. Une pensée lui vint aussitôt à l'esprit : « Il est arrivé quelque chose à Richard », et son coeur se serra atrocement.

Elle n'eut pas le temps de parler. Mrs Harty la questionnait :

— Vous désirez, Madame ?

Tandis qu'elle regardait avec indifférence cette jeune femme qu'elle ne reconnaissait pas, Richard apparut derrière sa mère et Anne-Marie éprouva à le revoir un intense soulagement, bien que son visage ravagé indiquât qu'il avait souffert une grande peine. Il hésita une seconde, puis un pâle sourire l'anima et il dit :

— Anne-Marie ! Quelle joie de vous revoir !

— Anne-Marie ! fit en écho Mrs. Harty.

— Mais oui, je suis Anne-Marie, reprit la jeune fille. Je me suis fait arranger le visage. Cette opération m'a-t-elle tellement changée que même ceux qui m'aiment ne me reconnaissent pas ?

Puis frappée par l'atmosphère de tristesse qui baignait le bungalow, elle demanda presque à voix basse, tant elle redoutait la réponse.

— Comment va Margaret ?

Richard jeta un regard sur sa mère, et comme celle-ci gardait le silence, il murmura :

— Margaret est morte il y a quinze jours. Une rechute inexplicable, une attaque foudroyante. Nous ne savions pas où vous prévenir.

De grosses larmes baignaient son visage viril tandis qu'il disait cela. Anne-Marie poussa un cri étouffé. Ne pouvant résister à cette peine qui touchait les êtres qui lui étaient chers, elle sanglota à son tour.

* * *

Huit jours après l'arrivée d'Anne-Marie à Saltdeau, la maison avait retrouvé un peu de sa sérénité d'autrefois. Devant la douleur poignante de Richard, la jeune fille avait repoussé de toutes ses forces l'espoir insensé qui l'avait envahi. Richard était libre, mais son coeur ne l'était pas...

Là-bas, dans les durs camps d'entraînement des Etats-Unis, elle avait appris à se dominer.

Son nouveau visage refait, grâce aux longs et douloureux soins des plus célèbres chirurgiens esthétiques américains, lui avait redonné confiance en elle. Il lui semblait qu'elle avait trouvé une nouvelle âme. Elle ne laissa pas parler son coeur.

— Je suis revenue vous voir, dit-elle à Richard, parce que j'ai encore besoin de vous, de votre expérience. Pardonnez-moi de vous demander tant...

Il l'interrompit d'un geste las.

— Je n'ai plus que vous à qui je puisse être utile, Anne-Marie. C'est même la seule joie qui me reste. Confiez-moi vos projets, vos désirs. Et tout ce que je pourrai faire pour vous, je le ferai.

Elle lui sourit avec gratitude.

— Voilà, je crois que je suis prête, techniquement, pour tenter les records et essayer les prototypes. Pouvez-vous m'introduire auprès de constructeurs susceptibles de m'employer ?

Il ne répondit pas tout de suite ; puis, comme s'il faisait un effort pour lutter contre lui-même, il dit simplement :

— Oui, je le puis.

* * *

Et peu à peu, le monde, étonné d'abord, puis ébloui commença à la connaître.

Elle fut le pilote des vols d'essais.

Elle fut le pilote des vols audacieux.

Elle fut l'une des premières femmes à franchir le mur du son.

Il n'y avait pas de limites à ses téméraires entreprises. Quand elle se mesurait avec le danger, le danger s'estompait devant son courage. Une chance inouïe semblait s'être attachée à elle. Avec la renommée, la fortune lui vint. Quand ses camarades la voyaient descendre d'un prototype, svelte et mince silhouette féminine, si simple malgré la gloire qui s'attachait à son nom, quand ils contemplaient sous le masque d'aviateur le petit visage qu'auréolaient les courts cheveux devenus noirs, ils disaient, soufflés d'admiration :

— Voilà « l'ange aux yeux bleus ! »

Les yeux bleus, c'était tout ce qui restait de l'ancienne Anne-Marie Destrade. Il n'avait pas été au pouvoir des chirurgiens américains d'en changer la merveilleuse nuance.

Et « l'ange aux yeux bleus » serrait des mains, plaisantait avec les uns, écoutait les confidences des autres ; une fraternité haute et pure unissait à tous ces grands garçons cette femme au courage tranquille, dont le regard clair et direct décourageait toute entreprise équivoque. Car Dany-An, blessée deux fois dans son coeur, croyait sincèrement avoir rayé le mot « Amour » au grand livre de son destin.

VIII

« Mon devoir et l'affection que je vous porte m'obligent à vous dire que ce que vous voulez tenter est de la folie et que vous risquez d'y laisser votre vie... »

Richard avait élevée la voix plus qu'il ne l'aurait voulu. Anne-Marie, un peu interdite, le regarda bien en face et dit en souriant :

— Seriez-vous devenu timoré, cher grand ami ? demanda-t-elle.

Il répondit sèchement, comme pour masquer d'autres sentiments :

— Non, mais la témérité a tout de même des limites.

Elle tenta de le convaincre.

— Il n'y a rien à craindre, jeta-t-elle. Ce raid n'est pas plus dangereux que les précédents ; je le réussirai comme j'ai réussi les autres.

Il reprit plus doucement.

— Je voudrais bien en être aussi sûr que vous ; cependant je redoute l'épreuve, Anne-Marie, parce que, cette fois, elle va se doubler d'une autre difficulté non moins redoutable.

Elle leva la tête, interloquée :

— Que voulez-vous dire ? fit-elle, légèrement impatientée.

Il ne répondit pas directement.

— Vous ne lisez pas les journaux, Dany ?

Elle rit de l'inattendu de la question.

— Pas souvent, je l'avoue à ma honte. Qu'y a-t-il dans les journaux, qui me concerne ?

Richard pâlit légèrement. D'une voix altérée il dit :

— Savez-vous quel nouvel attaché d'ambasade la République Française vient d'envoyer à Londres ?

— Non, murmura-t-elle, pressentant pourtant subitement la vérité.

Richard jeta presque brutalement :

— Monsieur Daniel Armon. Et, bien entendu, il assistera à votre départ ; un raid si spectaculaire, destiné à honorer les ailes françaises, doit rassembler l'Ambassade entière. Nul doute que la femme de Daniel Armon soit présente, elle aussi...

Anne-Marie, poussa une sorte de cri.

— Marie-Anne, Daniel !... Ainsi je vais les revoir...

Ces mots avaient jailli irrésistiblement des lèvres de la jeune fille, mais exprimaient-ils une crainte ou un cri de joie ? Richard se le demandait anxieusement.

Il dit :

— Vous persistez à vouloir tenter ce dangereux exploit ?

Il baissa la tête comme s'il réfléchissait à ce qu'il allait dire, puis, dans un geste qu'elle ne prévoyait pas, il lui prit les mains, et, cherchant son regard, il murmura :

— Et si je vous demandais de renoncer à cette tentative pour moi, à cause de moi... ?

Elle le regardait surprise, incrédule. Elle craignait de ne pas avoir compris. Elle répéta :

— Pour vous ?... à cause de vous ?... Je ne saisis pas très bien...

Lui lâchant les mains, il s'était dressé brusquement. Il cria presque :

— Vous ne voyez pas que je crève de peur !

Puis il ajouta si bas qu'elle l'entendit à peine :

— De peur de vous perdre...

Une émotion violente, mêlée d'espoir, submergea Anne-Marie. Elle voulut être sûre de la merveilleuse réalité qu'elle entrevoyait. Elle dit d'une voix hachée :

— Richard, que se passe-t-il ?

Il passa la main sur son front, puis

ORIGINALITÉS
DE NOS LECTEURS

Nous tenons à rappeler à nos lecteurs que nous n'acceptons plus de photos pour le concours ORIGINALITES DE NOS LECTEURS depuis le 31 mars dernier. Plusieurs photos primées sont en notre possession et nous les ferons paraître dans leur ordre d'arrivée. Un chèque de CINQ DOLLARS sera adressé à l'auteur immédiatement après parution. Que nos gagnants soient patients car leur tour viendra.

La Rédaction.

Photo de :

Mme Alice Fortier,
2797a, blvd Bernard,
Montréal 5, P. Qué.



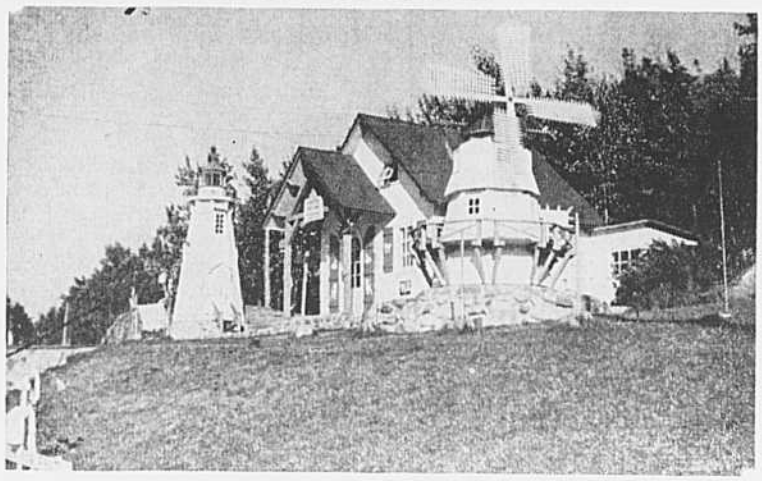
Photo de :

Mlle Geneviève Charbonneau,
Saint-Amable,
Co. Verchères,
P. Qué.



Photo de :

Mme René Cloutier,
174, rue Saint-André,
Rivière du Loup Stn,
P. Qué.



reprit le regard qu'elle lui offrait avidement.

— Il se passe, Anne-Marie, que je vous aime.

Ces mots qu'elle avait si longtemps et si fiévreusement espérés, et qu'elle n'espérait plus, franchissaient enfin la bouche de cet homme qui avait été capable de lui faire oublier Daniel, de cet homme auquel elle pensait sans cesse depuis trois ans, de cet homme dont elle avait cru l'amour à jamais impossible.

Sa joie fut si violente que ses traits se décomposèrent et qu'elle resta là, tremblante et muette, pareille à un oiseau désemparé.

Richard se méprit sur l'attitude de la jeune fille. Comme tous ceux qui aiment en secret, il croyait que ses sentiments ne seraient jamais partagés. Il dit d'une voix blanche :

— Oh ! bien sûr, qu'est-ce que vous pouvez faire de l'amour que vous porte un vieux bonhomme comme moi ?... Pardonnez-moi ma faiblesse.

Ce fut au tour d'Anne-Marie de crier :

— Richard, mais vous êtes fou ! C'est un amour merveilleux que vous m'offrez. Je suis si heureuse, Richard, si heureuse... Moi aussi, je vous aime depuis si longtemps, très longtemps. Est-il possible que cette minute merveilleuse soit enfin arrivée.

Sans savoir qui eut l'initiative du geste, ils se retrouvèrent dans les bras l'un de l'autre, mêlant leurs larmes et leurs baisers.

Quelques instants plus tard, Anne-Marie s'arracha à l'étreinte de Richard et, le contemplant, lui dit :

— Ce jour est une belle revanche que m'accorde la vie sur toutes les souffrances que j'ai endurées. Pourtant, chéri, j'ai déjà une prière à vous adresser.

Il lui coupa la parole :

— Je sais ce que vous désirez, mon amour. Mais je vous comprends trop pour m'y opposer. Je vous permets de participer à ce raid, l'angoisse au coeur, mais fier de la glorieuse et ravissante épouse que je mènerai un jour à l'autel.

Ele le remercia d'un baiser passionné dans lequel elle lui donnait tout son coeur.

* * *

Quelques instants plus tard, ils mettaient au point, ensemble, la périlleuse tentative.

— Je m'envolerai de l'aérodrome de Londres, dit Anne-Marie, et je reviendrai m'y poser sans escale, après avoir tenté de battre le record de durée. Rassurez-vous, mon amour, la présence de Daniel et celle de ma soeur ne constitueront pas une épreuve pour moi. Plus maintenant. D'ailleurs, ils ne me reconnaîtront pas. La tenue d'aviateur, le casque, et... ma métamorphose ont fait de moi une créature tout à fait différente de celle qu'ils ont connue. Vous le savez bien, vous qui avez failli vous y tromper.

— Mais il y a votre regard, murmura Richard, le bleu merveilleux de vos yeux et la grande douceur de votre voix.

Elle sourit :

— Pour eux, je veillerai à la durcir.

Malgré lui, Richard appréhendait l'épreuve qu'allait avoir à subir Anne-Marie.

Les choses suivirent donc leurs cours, et la date fixée pour la tentative arriva. Battre le record de durée, et le tenter seule sur son prototype favori, ce bel avion blanc sur lequel « l'ange aux yeux bleus » avait accompli tant de prouesses, représentait pour Anne-Marie le couronnement de sa carrière. Elle le désirait ardemment, passionnément. Après elle se promettait de se consacrer à Richard et à son bonheur. Il ferait bon vivre dans le charmant bungalow auprès de Mrs. Harty, qui avait accueilli avec une joie débordante la nouvelle de leur entente, au milieu des fleurs, devant la mer au murmure berceur et dans les bras tendres et si forts de Richard. Elle pourrait désormais se retourner vers son passé sans souffrance, sans haine.

* * *

Une foule très dense, contenue par des forces de police importantes, se pressait, ce matin-là, sur l'aérodrome. Dans la tribune officielle, les représentants du gouverenement anglais et les membres du corps diplomatique entouraient l'ambassadeur de France et ses collaborateurs. Avant même de se trouver près de lui, Anne-Marie avait reconnu Daniel. Un Daniel plus grave, un peu amaigri, un peu vieilli. L'approche de la quarantaine lui mettait des fils d'argent aux tempes et, tout au fond du beau regard sombre, était née une espèce de mélancolie qui ne manquait pas de charme. A ses côtés se dressait, souple et fière l'élégante silhouette de Marie-Anne. Les années avaient passé sur elle sans altérer son magnifique visage.

Elle se révélait franchement belle, d'une de ces beautés presque surnaturelles qui inspirent le respect plus encore que le désir. Ses yeux bleus témoignaient que la vie lui avait apporté tout le bonheur du monde.

Sur la piste d'envol, les mécaniciens s'activaient à régler les derniers préparatifs. L'avion blanc, prêt au départ, semblait animé de vie et piaffer d'impatience. Haute et droite dans son élégante tenue d'aviatrice, Anne-Marie salua la foule d'un geste gracieux de la main, quelques secondes son regard se posa, indifférent, sur la tribune officielle et chercha les yeux de Richard qui se tenait non loin d'elle, les frôla d'une tendre caresse. Nerfs calmes, tête solide, toute maintenant, à l'enthousiasme de sa tentative, elle monta dans l'appareil avec agilité. Installée à son poste de pilotage, elle ne fut plus pour la foule lointaine qu'une imprécise vision. L'avion prit du champ sur la piste, puis décolla ; d'en bas les spectateurs n'entendirent bientôt plus que le sifflement des réacteurs. Richard, près d'un hangar, scrutait le ciel immense qui emportait son bonheur. Une sourde angoisse l'étreignait, qu'il tentait vainement de comprimer. Pour Anne-Marie, la vision des choses de ce monde s'estompait à mesure que l'avion mordait le ciel, prenait de la hauteur, bondissait dans l'espace.

Elle luttait pourtant pour ne plus penser à Richard, pour ne songer à rien d'autre qu'à la mission qu'elle s'était imposée. Reprise par le « métier », elle ne fut bientôt plus qu'une âme vagabonde, avide de se mesurer avec l'espace, désireuse de vaincre l'inconnu et, lorsque, mourait la lumière du jour, de suivre le chemin des étoiles.

Les heures s'égrenèrent ; il y eut un rayonnant crépuscule, puis une nuit resplendissante. Baignée dans une sorte de paix lumineuse, Anne-Marie, les mains crispées sur les commandes, se laissait emporter par la griserie de la vitesse avec la certitude complète du succès. L'avion fendait l'air, prenait de la hauteur. L'aube déchira les nuées de la nuit et la gloire du soleil submergea la nature. Au-dessus des montagnes, des océans et des terres désertiques, « l'ange aux yeux bleus » volait vers la gloire.

* * *

Par les journaux, par la radio, le monde apprit que l'aviatrice avait gagné la première manche de sa passionnante tentative ; il attendait, haletant, son retour.

Sur l'aérodrome de Londres, la même foule compacte qui avait assisté à l'envol de Dany-An se pressait, avide de l'acclamer.

Et soudain, il y eut dans l'air léger, le bourdonnement d'un moteur. Surgissant d'un amas de nuage, l'avion blanc apparut. Le ciel faisait scintiller ses larges ailes, resplendir les couleurs françaises. Une ovation délirante et spontanée le salua, tandis que des groupes animés se livraient à de savants calculs pour déterminer le temps de l'aviatrice française et le comparer au temps du record.

La phrase : « Elle a battu tous les records » volait de bouche en bouche. Et les acclamations redoublaient. On avait hâte de voir la nouvelle héroïne, de l'approcher, de l'entendre. Comment réagirait-elle ?

Elle serait brisée sans doute de fatigue, mais heureuse et fière.

Et Daniel Armon, attaché d'ambassade, songeait non sans un secret plaisir au ruban rouge dont serait décorée tout à l'heure, en sa présence, « l'ange aux yeux bleus ».

Cependant, l'avion amorçait maintenant la descente. Il se rapprochait à grande vitesse ; ses moindre détails devenaient visibles.

Mais, tout à coup, désemparé, comme si quelque chose avait brusquement brisé son vol régulier, on le vit piquer vertigineusement vers le sol et s'écraser, tel un jouet d'enfant, sous les yeux horrifiés de milliers de spectateurs criant leur épouvante.

* * *

Comme jadis dans le vieux couvent du village espagnol, Anne-Marie gisait sur un petit lit blanc. Mais, cette fois, hélas ! ce n'était pas seulement son pauvre visage qui avait été meurtri. Son corps gracile, affreusement blessé, semblait sans vie. Richard, désespéré, comprimait difficilement ses larmes, se tenait brisé à son chevet. Il avait pris une des petites mains exsangues et la caressait de ses lèvres tremblantes.

Comme si cet amour intense qui s'échappait de l'âme de Richard lui eut redonné un souffle de vie, elle ouvrit les yeux, le reconnut, sourit faiblement. Puis elle murmura :

— Richard, mon amour !

Trois coups légers résonnèrent contre la porte.

Richard abandonna à regret la main de la jeune fille, la reposant délicatement sur le drap immaculé. Il ouvrit.

Une infirmière se tenait sur le seuil.

— L'ambassadeur de France, Monsieur Armon, est venu prendre des nouvelles de la blessée. Peut-il entrer ?

Richard referma à demi la porte en disant :

— Attendez... voulez-vous...

Puis il se pencha sur Anne-Marie, et lui annonça la visite.

Sur le pauvre visage torturé la pâleur livide fit place à une rougeur subite.

— Et... ma soeur ? murmuru la blessée.

Richard inclina la tête.

— Elle aussi.

Anne-Marie fit un effort désespéré pour parler mais aucun mot ne passa les lèvres décolorées. Richard ne sut pas si elle acceptait ou repoussait cette visite.

D'ailleurs, Daniel entrait suivi de Marie-Anne.

Le regard de l'aviatrice, en se posant sur eux, prit une expression étrange, celle de quelqu'un qui revient de très loin. Elle venait d'avoir la certitude que Daniel était bien mort pour elle.

D'une voix si faible qu'elle paraissait déjà hors de ce monde elle murmura :

— Monsieur...

Alors, Richard, qui les observait, le coeur étreint d'une sourde angoisse, vit se décomposer le visage du jeune diplomate, tandis que sur celui de sa femme, qui se tenait debout à ses côtés, une expression d'affolement passait.

Mû par un secret instinct, Daniel, penché vers le petit lit blanc, scrutait dans ce visage inconnu ce regard unique qu'il ne pouvait pas ne pas reconnaître. Il balbutia, égaré :

— Anne-Marie... Anne-Marie...

Anne-Marie, qui, pour élever son âme, avait voulu suivre le chemin des étoiles et y avait rencontré un nouvel et grand amour, ouvrit tout grand ses larges yeux, marquant du mieux qu'elle pouvait sa stupéfaction, et simplement — afin qu'il n'y ait jamais d'erreur possible — elle murmura :

— Dany-An, Monsieur, Dany-An...

Et sur ce mensonge, clé du bonheur de quatre êtres, ses lèvres se refermèrent doucement. La jolie tête se tourna un peu sur l'oreiller, les paupières diaphanes s'abaissèrent et Anne-Marie, évanouie, ne vit pas Daniel lui épinglant sur sa poitrine le ruban rouge des héros.

Gardèrent-ils l'un et l'autre un doute sur l'identité véritable de l'aviatrice? Nul ne le sut jamais.

Il valait mieux pour tout le monde que Dany-An restât Dany-An.

* * *

Le monde oublia la tragique randonnée, le nom de Dany-An s'estompa dans les souvenirs. La courageuse petite aviatrice n'avait conquis au prix de ses souffrances qu'une gloire éphémère. Mais dans le petit bungalow des Harty, Anne-Marie Destrade, tirée une fois encore des griffes de la mort, souriait radieuse à Richard, à Richard qui, ayant appelé à son chevet les plus grands chirurgiens du monde, avait âprement, patiemment, disputé son bonheur au destin.

Aujourd'hui, une joie immense lui gonflait le coeur. Après des jours et des nuits d'une indicible angoisse, l'heure de l'allégresse était venue.

Dans le beau jardin enfoui sous les roses, Anne-Marie faisait ses premiers pas. Appuyée tendrement sur l'épaule de Richard, elle regardait le féerique décor, la mer toute proche, dorée au soleil, le ciel éclatant de lumière, comme un exilé qui revient contempler les frontières de sa patrie. Un magnifique été enveloppait la terre et une intense douceur de vivre flottait sur toutes choses.

— Chérie, implora Richard d'une voix rauque, vous ne volerez plus, mon Amour !... plus jamais, n'est-ce pas ?...

Elle se retourna lentement vers lui et, le regardant avec une tendresse infinie, elle murmura :

— Dany-An est morte. Elle était désormais inutile puisqu'Anne-Marie a retrouvé la joie de vivre et le bonheur d'aimer. J'ai voulu tenter le diable... J'ai failli tout perdre. Dieu a permis que je vive mon bonheur. C'est à lui que je vais me consacrer... à vous, Richard... rien qu'à vous.

Elle offrait à l'homme qu'elle aimait un visage tout irradié de tendresse et, après quelques secondes de silence extasié, elle ajouta :

— Il n'y a plus qu'Anne-Marie, une petite fille toute simple, une petite fille qui ne reprendra jamais le chemin des étoiles, mais qui s'en ira dans la vie bien serrée contre vous...

Alors Richard, bouleversé, put croire enfin que le bonheur lui était donné et, comme les grands yeux bleus le regardaient passionnément, il y appuya longuement ses lèvres.

MARCELLE DAVET

LA CUISINE DES FINS GOURMETS

par LUCILLE DUFRESNE

POUR CELLES QUI N'AIMENT PAS LA DINDE, UN JAMBON D'EPAULE POUR PREPARER FACILEMENT LES REPAS DES FETES

Le nombre de personnes, et le nombre de repas que vous voulez faire avec le jambon, détermineront du jambon d'épaule que vous achèterez. Les jambons d'épaule avec os sont disponibles en morceaux de 4 à 10 livres, et vous devriez compter ½ livre par portion. Un gros jambon d'épaule s'avèrera le plus pratique, car les restes peuvent être accommodés en une variété de mets à succès, tel que le "Jambon d'épaule à la bonne fortune". Je suggère de servir une sauce chaude à la crème sure avec le jambon d'épaule chaud ou froid.



JAMBON D'EPAULE TRANCHE A LA SAUCE A LA CREME SURE

Fait : 1¼ tasse de sauce

Jambon entièrement cuit de 4 à 6 livres
1 cuillerée à table de beurre ou de margarine
2 cuillerées à table d'oignon haché
1 cuillerée à table de piment vert haché
¼ tasse de tomate fraîche hachée
1 tasse de crème sure vendue dans le commerce
2 cuillerées à thé de moutarde préparée

Faire fondre le beurre dans un poêlon. Faire frire l'oignon haché pendant 5 minutes. Ajouter le piment vert et la tomate, et faire cuire encore 5 minutes. Ajouter la crème sure et la moutarde, en mélangeant. Faire chauffer 3 à 5 minutes. Servir chaud avec des tranches de jambon d'épaule chaud ou froid.

JAMBON D'EPAULE A LA BONNE FORTUNE

Fait : 6 portions

4 tasses de jambon d'épaule entièrement cuit, coupé en cubes
2 tasses de purée de pommes de terre
1 cuillerée à table d'oignon haché
1 cuillerée à table de piment vert haché
1 tasse de crème sure vendue dans le commerce
½ tasse de fromage cheddar grossièrement râpé

Mélanger la purée, l'oignon et le piment vert. Tasser dans un plat-casserole de 2 pintes, graissé. Faire cuire 15 à 20 minutes à four modéré (350° F.). Retirer du four. Placer le jambon sur la purée. Etendre la crème sure sur le jambon et parsemer de fromage. Faire cuire encore 5 minutes, ou jusqu'à ce que le fromage soit fondu.

PARADE DE DESSERTS

Crème au caramel et aux noix

(6 portions)

1 oeuf séparé
2 tasses de lait
3 cuillerées à table de tapioca à cuisson rapide
¼ tasse de sucre
⅛ cuillerée à thé de sel
2 cuillerées à table de beurre
⅓ tasse de cassonade pressée légèrement
½ tasse de noix de Grenoble hachées

Battre le jaune d'oeuf légèrement dans la partie supérieure d'un bain-marie ; ajouter le lait, le tapioca, 2 cuillerées à table de sucre et le sel. Cuire au-dessus de l'eau bouillante, remuant sans arrêt 7 minutes. Couvrir et cuire encore 5 minutes, remuant de temps à autre. Retirer du feu et mettre de côté. Battre le blanc d'oeuf ferme ; ajouter les 2 autres cuillerées à table de sucre en battant jusqu'à formation de pics. Incorporer la meringue au tapioca refroidi. Fondre le beurre dans une petite casserole ; ajouter la cassonade graduellement et cuire jusqu'à ce qu'elle soit fondue. Incorporer au tapioca de même que les noix. Verser par cuillerées dans des coupes à sorbet ; garnir chacune d'une demi-noix. Refroidir.

Carrés Chiffon au chocolat

(9 portions)

1 tasse de miettes de biscuits au chocolat bien fines
¼ tasse de beurre fondu
1 enveloppe de gélatine non aromatisée
½ tasse de sucre
¼ c. à thé de sel
1 oeuf séparé
1 tasse de lait
1 paquet (6 on.) de morceaux de chocolat semi-sucré
½ cuillerée à thé de vanille
1 demiard (1¼ tasse) de crème à fouetter
3 cuillerées à table de sucre

Préparer les miettes de biscuits ; les arroser de beurre fondu et mêler parfaitement. Presser le tout également dans le fond d'un moule à gâteau de 8" carré. Refroidir durant la préparation de la garniture. — Combiner la gélatine, la ½ t. de sucre et le sel dans la partie supérieure d'un bain-marie ; ajouter le jaune d'oeuf en battant. Ajouter le lait et les morceaux de chocolat. Cuire au-dessus de l'eau bouillante, remuant sans arrêt, jusqu'à ce que le chocolat soit fondu et le mélange légèrement épaissi. Parfumer à la vanille. Refroidir jusqu'à ce que le mélange commence à prendre ; battre le blanc d'oeuf ferme. Fouetter la crème en neige ; lui ajouter les 3 cuillerées à table de sucre. Incorporer le blanc d'oeuf battu et la moitié de la crème fouettée à la crème au chocolat partiellement prise. Verser sur les miettes de biscuits dans le moule. Placer au froid pour faire prendre. Au moment de servir garnir du reste de la crème fouettée. Décorer de râpures de chocolat non sucré et de cerises au marasquin. Couper en 9 carrés.

Dans notre numéro de janvier

NOS PITTORESQUES VOISINS DE CAUGHNAWAGA

Les Indiens de Caughnawaga ont fait de grands progrès depuis 10 ans, notamment en éducation.

Derrière une jeunesse progressiste, les aînés restent attachés aux coutumes, leur grande crainte étant l'assimilation et la perte de leurs privilèges.

Un article de Marcel Séguin que les lecteurs du SAMEDI liront avec intérêt.

Ne manquez pas votre numéro de janvier du SAMEDI.

LE SAMEDI est en vente dans tous les kiosques à journaux et on peut aussi se le procurer en remplissant le coupon d'abonnement ci-bas.

Adressez :

LE SAMEDI

975, rue de Bullion,
Montréal 18, P. Q.

OFFREZ DES ABONNEMENTS POUR LES FETES

Tous les cadeaux **A MOITIE PRIX** *sauf le premier !*

POUR UN AN — NOM ..... ADRESSE ..... VILLE ..... PROVINCE ..... $1 de plus pour chaque cadeau allant à l'étranger

PREMIER CADEAU $1.50 (OU MON PROPRE ABONNEMENT) — NOM ..... ADRESSE ..... VILLE ..... PROVINCE ..... SIGNEZ LA CARTE AU NOM DE .....

DEUXIEME CADEAU 75c TOTAL $2.25 — NOM ..... ADRESSE ..... VILLE ..... PROVINCE ..... SIGNEZ LA CARTE AU NOM DE .....

TROISIEME CADEAU 75c TOTAL $3 — NOM ..... ADRESSE ..... VILLE ..... PROVINCE ..... SIGNEZ LA CARTE AU NOM DE .....

Inscrivez les commandes additionnelles à moitié prix sur une feuille distincte; ENVOYEZ-NOUS LE TOUT

PRIERE DE COMPLETER ICI VOTRE COMMANDE

☐ J'INCLUS LE MONTANT TOTAL $.....
☐ RENOUVELEZ MON PROPRE ABONNEMENT
SIGNATURE .....

CARTES GRATUITES
Une élégante carte annoncera chacun de vos cadeaux.



Avec son gracieux sourire, MARIA CANDIDO distribue des autographes.

MARIA CANDIDO, *une grande vedette*

D'amour et d'eau fraîche ! . . .

Telle est l'aimable invitation que vous fait la charmante chanteuse Maria Candido, en débutant son tour de chant, grâce à une jolie chanson de Pierre Havet et Pierre Carrel.

Maria Candido possède une voix chaude et agréable dont le doux accent fruité s'allie à merveille avec sa beauté de méridionale.

D'ailleurs, c'est une véritable fille de la Provence, car elle a vu le jour dans la coquette cité de Hyères.

Son véritable nom fleure bon le Midi de la France, qu'on en juge : Simone Marius.

Dès l'âge de dix ans, elle commença à chanter dans les sympathiques groupes folkloriques de son pays natal.

Elle fit ses débuts, en qualité de professionnelle, sur la scène de l'Opéra de Toulon. Grâce à la splendeur rayonnante de ses 17 ans, elle campa une extraordinaire « Marguerite » dans « *Faust* ». Pour une fois, les amateurs de bel canto découvrirent une « Marguerite » digne de la légende, dans toute l'ardeur de sa jeunesse, avec sa piquante beauté, ses magnifiques nattes et sa voix de cristal.

A 19 ans, tout comme ses illustres prédécesseurs, Tino Rossi, Raimu et Fernandel, Maria Candido « monta à Paris » où elle parut sur la scène du Théâtre Mogador.

Elle fut la vedette de quelques opérettes dont « *Rêve de valse* » et « *A la Jamaïque* ».

Son premier grand succès, dans le domaine de la chanson, fut : « *Je te le le le* ». Ensuite, elle fit triompher « *Ce serait dommage* » et « *A bientôt* ».

Attiré par elle, le Cinéma l'appela et sa première apparition à l'écran se situe dans « *Les premiers outrages* » de Jean Gourguet, avec Maurice Sarfati, Françoise Vatel, Rellys, Danik Patisson, etc . . .

Dans un climat de fraîcheur, le scénario contait l'éveil des sens et les premiers tourments passionnels chez une bande d'adolescents, hier encore des enfants, durant l'heureuse époque des vacances.

On la vit ensuite dans « *Promesses Dangereuses* », également de Jean Gourguet, avec Françoise Vatel, Jean-Paul Vignon, Rellys, Maryse Martin, Roger Dumas et Andrex.

Il s'agissait d'une enquête romancée sur les amours de jeunesse. Avec beaucoup de tact, l'action naviguait entre la cruauté et la tendresse.

Ses deux prestations à l'écran ont donc eu lieu dans des productions simples mais charmantes.

Après ces films, Maria Candido dut choisir entre le music-hall et le cinéma, car les organisateurs de spectacles et les producteurs se la disputaient.

Comme elle adore chanter, elle préféra continuer à se produire en public et à enregistrer des disques, pour la plus grande joie de ses nombreux admirateurs.

C'est à ce moment-là qu'elle lança ses plus grands succès : « *Les cloches de Lisbonne* », « *Les Voiliers* », « *Y' reviendra* »« « *El Guerillero* », « *Prends mon coeur* », etc . . .

Maria Candido est très populaire dans toute l'Europe. Songez qu'elle accomplit environ 48,000 milles par an pour prendre contact avec ce public qu'elle aime tant.

Elle a déjà enregistré plus de 150 chansons et, comme tous les grands de la chanson, elle est « millionnaire » du disque.



MARIA CANDIDO sur la scène.

Son péché mignon est sa collection de chaussures. Elle en possède près de cent paires.

On peut dire d'elle que c'est une chanteuse qui ne traîne pas la savate . . .

En dehors de la chansonnette, Maria Candido apprécie beaucoup la musique de Verdi, Puccini, de tous les grands maîtres italiens en général, et de Mozart.

Ses derniers succès sont : « *Cou couche panier* », « *Le soleil de Lima* », « *On m'a volé mon amour* », « *Les citrons de Tel Aviv* », etc.

Elle ne refera du cinéma que si on lui propose un rôle vraiment marquant.

Après la classique tournée des plages et des stations estivales, Maria Candido va partir au Canada, un pays qu'elle affectionne beaucoup, où elle compte de nombreux amis.

Le compositeur Pierre Havet et le chanteur Pierre Carrel l'accompagneront.

Comme elle arrivera au Canada au début de l'hiver, sa voix chaude, apportera à ses amis un peu de soleil de son éclatant Midi, ce qui leur réchauffera le coeur.

Avec Maria Candido, la France exporte un charmant reflet de son printemps provençal et beaucoup d'amour pour tous les gens du monde.

LÉOPOLD MASSIÉRA

Accompagnée au piano par Pierre Carre et sous le regard attentif de Pierre Havet, MARIA CANDIDO répète son dernier succès : « D'amour et d'eau fraîche ».



Un beau voyage en musique

Un reportage de Léopold Massiéra



La Fanfare des Cadets de Shawinigan lors de la célèbre « Nuit Blanche », une des plus belles fêtes d'été de la Côte d'Azur.

Une dynamique formation de jeunes musiciens canadiens, en provenance de la province de Québec, vient de faire, à l'occasion des vacances, un magnifique voyage en Europe.

Il s'agit de la Fanfare des Cadets de Shawinigan qui se compose de 32 jeunes musiciens, dont l'âge moyen est de 14 ans.

Pendant deux jours, ces sympathiques garçons ont été les hôtes de la municipalité niçoise, ceci sur une heureuse initiative de l'affable député-maire de Nice, M. Jean Médecin.

Pour remercier leurs amis niçois de ce charmant accueil, les Cadets prêtèrent leur concours à la célèbre « *Nuit Blanche* », une des plus belles fêtes d'été de la Côte d'Azur.

Ils prirent la tête d'un corso composé de 80 chars fleuris montés par de ravissantes demoiselles et, sous les chaleureux applaudissements des spectateurs, ils ouvrirent en musique cette splendide bataille de fleurs.

Cette fanfare, qui a été fondée par M. Thomassin, se déplace entièrement à ses frais.

Partie le 7 juin de sa province natale, elle n'y est retournée que le 11 septembre, après un périple de 64 jours en Europe.

Avant d'atteindre Nice, elle avait déjà visité l'Espagne dont Madrid et San Sebastien, ainsi que quelques villes françaises comme Dieppe, Tours, Bordeaux et Carcassonne.

Pour obtenir l'argent nécessaire à la réalisation d'un tel voyage, M. Thomassin demanda aux parents 200 dollars par participant.

Seulement, la somme obtenue s'avérant insuffisante, il eut l'idée de faire auditionner au Canada les disques qu'il avait enregistrés, afin de tirer de leur vente un revenu supplémentaire.

C'est grâce à cette opération que le voyage put s'effectuer.

Dès son arrivée à Nice, la fanfare fut reçue officiellement par la Municipalité. Au cours de cette cérémonie, le jeune tambour-major Gilles Paquin remit à M. Raoul Bosio, Adjoint au Maire de Nice, un message du Maire de Montréal.

De leur côté, les édiles locaux offrirent une magnifique poupée niçoise à Mme Thomassin et une jolie bannière aux couleurs niçoises à Michel Thibauld, le benjamin de la troupe.

Ensuite, dans sa formation de parade, la fanfare s'aligna sur la célèbre Promenade des Anglais et, dans un défilé impeccable, se rendit dans les élégants jardins Albert 1er, où elle donna un concert.

Tout d'abord, les jeunes exécutants firent entendre *la Marseillaise* et *O Canada*, et cela fut très émouvant.

Après ces hymnes, ils interprétèrent avec beaucoup de brio quelques succès populaires comme : « *Les Enfants du Pirée* », « *L'Eau Vive* », « *Thé pour deux* », « *La marche à la vie* », etc . . .

Les jeunes Canadiens obtinrent beaucoup de succès.

Grâce à la douceur du climat de la Côte d'Azur et à la gentillesse proverbiale de ses habitants, ils emporteront chez eux un souvenir agréable et inoubliable de leur passage à Nice-la-Belle.

OEUVRE D'UN MECREANT,

MINUIT, CHRÉTIENS

fut chanté pour la première fois par une chanteuse d'opérette

Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle
Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous
Pour effacer la tache originelle
Et de son Père apaiser le courroux...

Que ce soit dans une cathédrale, entonné par des milliers de voix, accompagnées d'orgues puissantes, ou dans une petite église de campagne, chanté par une centaine de fidèles qui ont affronté les bourrasques de neige pour venir entendre la messe de minuit, cet émouvant chant de Noël garde, partout et toujours, son pouvoir évocateur sur les foules...

Mais si tout le monde connaît le chant lui-même, qui en connaît l'origine et dans quelles circonstances il fut chanté pour la première fois ?

Pourtant, la véridique histoire de *Minuit, Chrétiens* mérite d'être contée...

Les auteurs...

Le compositeur de la musique est connu du grand public ; puisque *Minuit, Chrétiens* est également célèbre sous la désignation de *Noël d'Adam*.

Adolphe Adam est, comme on le sait, le compositeur de plusieurs opéras et opéras-comiques, notamment *Si j'étais Roi...*, *Le Chalet* et *Le Postillon de Longjumeau*.

Quant à l'auteur des paroles, il a subi le triste sort d'une quantité d'auteurs paroliers... c'est-à-dire qu'il est resté totalement inconnu...

Il se nommait Placide Cappeau. C'était un poète du Gard, qui, à l'encontre de son prénom, était nerveux, vif et tout bouillant d'impatience dans l'attente d'une célébrité qui tardait trop à venir... Cette célébrité, il l'attendait d'un long poème épique en vingt chants, qu'il avait pompeusement intitulé *Le Château de Roquemaure*. Mais la chance est bizarre et se présente souvent à ceux qui l'attendent sous l'aspect le plus inattendu...

L'inspiratrice...

Tout en étant libre-penseur notoire, Placide Cappeau fréquentait assidûment le curé de Roquemaure, tout simplement parce que c'était le seul homme du village avec lequel il pût parler d'art et de littérature... Et c'est là, au presbytère, qu'il fit, un soir d'octobre, la connaissance de celle qui allait l'amener à écrire les paroles de *Minuit, Chrétiens* et lui apporter le succès...

Elle se nommait Madame Lauret et était la femme d'un ingénieur parisien venu à Roquemaure pour surveiller la construction d'un pont sur le Rhône.

Tous deux étaient bientôt devenus les hôtes fidèles du presbytère. Pour égayer les longues soirées d'hiver, il arrivait souvent à Madame Lauret de chanter des airs d'opérettes, d'une jolie voix chaude et nuancée.

Un soir, Placide Cappeau, plus troublé qu'il ne voulait le paraître, lui en fit compliment en des termes si chaleureux que Madame Lauret se récria :

— Mais il n'y a rien d'étonnant à ce que je sache chanter... J'ai été actrice, dans ma jeunesse... J'ai chanté dans plusieurs théâtres de la capitale et en province également...

A partir de ce moment-là, notre poète rêva d'écrire une oeuvre de circonstance pour Madame Lauret.

Noël approchait. Le thème en était donc tout indiqué.

Il s'en ouvrit au bon curé.

— C'est parfait, lui dit ce dernier, voilà une excellente occasion de vous réconcilier avec Dieu.

Quelques jours après, Placide Cappeau, le mécréant notoire, avait composé le poème de *Minuit, Chrétiens*...

Un succès inespéré

Madame Lauret le trouva tellement à son goût qu'elle résolut d'en faire faire la musique par un de ses amis.

Profitant d'un court séjour à Paris, elle présenta *Minuit, Chrétiens* au compositeur Adam, qu'elle avait connu autrefois et elle insista pour qu'il composât rapidement quelque chose car Noël approchait...

Adolphe Adam, enthousiasmé lui aussi, par le poème, en fit presque immédiatement la musique.

Minuit, Chrétiens fut alors chanté pour la première fois, par Madame Lauret, dans la petite église de Roquemaure, au cours de la messe de minuit...

Les fidèles, conquis par ce chant, le propagèrent rapidement aux alentours et bientôt, dans toutes les villes et villages du département, *Minuit, Chrétiens* était chanté...

Au Noël de l'année suivante, il avait conquis la France tout entière et fut chanté dans presque toutes les églises.

Il finit même par faire son apparition au café-concert... Un peu plus tard, sa renommée devint mondiale.

Placide Cappeau fut tout étonné de ce succès, mais au lieu de s'en réjouir, il s'en attrista...

Il alla même jusqu'à regretter d'avoir écrit ce poème... D'abord parce que les paroles étaient profondément religieuses et que sa réputation de poète-mécréant allait en souffrir.

Ensuite, parce que cette chanson lui apportait un succès qu'il avait espéré atteindre avec son *Château de Roquemaure*...

En fin de compte, il décida d'écrire une nouvelle version de *Minuit, Chrétiens*. « Une version plus humanitaire », comme il disait lui-même :

Minuit, Chrétiens c'est l'heure solennelle
Où dans l'heureux Bethléem vint un jour
Le Messager de la bonne nouvelle
Qui fit des lois du sang la loi d'amour...

Mais cette nouvelle version ne plut pas. En tout cas, la foule ne l'a pas retenue.

MAX HAMEL



MA PLUS GRANDE AFFAIRE CRIMINELLE

INCIDENT À MARION

PAR LE CAPITAINE JOHN CONNALLY,

DE LA POLICE DE WASHINGTON

(Propos recueillis par Kurt Singer)

J'ai vu les hommes à cagoule. Ils évauchaient dans leurs robes blanches flottantes et dans la lumière du soir on eût cru des diables sur leurs montures. J'étais enfant, j'habitais un village voisin de Marianna, en Floride, et plus que d'aucune autre, je me souviens de cette nuit où les hommes à cagoule plantèrent une croix enflammée devant notre église catholique, puis comment ils appelèrent ceux qui étaient au culte pour les faire sortir du lieu saint. J'étais très jeune, mais pas assez cependant pour ne pas comprendre qu'il était odieux de menacer de mettre le feu à l'église.

Ces hommes qui dissimulaient leurs visages haïssaient les catholiques, les nègres et les juifs. Ils haïssaient tous ceux qui n'étaient pas blancs, qui n'étaient pas des hommes du sud et qui ne pensaient pas comme eux. Le Ku-Klux-Klan avait pendant longtemps terrorisé notre village et les travailleurs qui peinaient dans les champs.

Des souvenirs de la prime enfance, des souvenirs de ce genre par exemple ne peuvent jamais s'effacer et bien que ces images remontent à un demi-siècle, je me rappelle encore l'épouvantable terreur que j'éprouvai cette nuit-là lorsque je vis les hommes à cagoule pour la première fois dans ma jeune existence.

Plus tard, j'en appris davantage sur leur compte, comment le Ku-Klux-Klan se constitua à l'origine pendant la guerre de Sécession et comment sa puissance s'accrut à l'abolition de l'esclavage. Il spéculait alors sur l'ignorance, la terreur et la superstition. Bien des nègres crurent à cette époque que les hommes du Klan étaient vraiment des fantômes blancs doués d'une puissance surnaturelle.

Pendant mes années de collège, je lus de nombreux ouvrages sur les activités du Klan, sur ses rites fantastiques tels que le serment de mort et le châtiment barbare qui frappe ceux qui osent dévoiler le nom d'un de ses membres. C'était une écoeurante histoire de flagellations et d'humiliations. Les titres grandiloquents de Grand Devin Impérial ou Grand Mogol eussent paru comiques si l'on ne s'était souvenu qu'ils étaient en fait ceux d'hommes décidés à entretenir les haines religieuses et raciales.

La vie est ainsi faite, que, bien des années plus tard, lorsque je fus dans la plénitude de l'âge et que j'eusse acquis quelque célébrité comme inspecteur criminel, je fus envoyé par Washington enquêter sur une exécution du Ku-Klux-Klan. Je savais que je ferais le maximum pour frapper cette société secrète maudite et contraire à l'esprit américain.

Le 7 août 1930, j'arrivai à Marion (Indiana). Il y avait quelque ironie, pensai-je, à se rappeler que Marion avait été jadis une ville célèbre d'où s'étaient enfuis des milliers d'esclaves noirs des Etats du Sud assiégés.

L'affaire de Marion était en fait composée de deux épisodes qui se complétaient l'un l'autre. Il s'était écoulé moins de vingt-quatre heures entre son début et sa conclusion. L'affaire avait débuté au moment où un jeune homme d'une ferme voisine de Fairmont était allé voir sa petite amie, âgée de dix-huit ans, à Marion. Tous deux allèrent au cinéma, puis ils s'arrêtèrent ensuite pour prendre un soda. Enfin, ils prirent la route de Mississinewa River, ils arrêtèrent là leur voiture et, tout en admirant la rivière, ils flirtèrent quelque peu comme le font des millions de jeunes gens. Leur idylle, cependant, fut brutalement interrompue presque avant d'avoir commencé. La porte de la voiture s'ouvrit soudain avec violence et une silhouette sombre qui leur parut être celle d'un nègre dirigea vers eux le canon d'un revolver.

— Haut les mains, les gosses, ordonna une voix gutturale. Descendez de voiture, si vous êtes raisonnables.

Le jeune homme obéit, laissant alors la jeune fille dans la voiture. Le bandit fit signe à deux autres individus et des silhouettes surgirent de l'ombre. Les agresseurs s'emparèrent de tout l'argent que le garçon avait sur lui, y compris sa menue monnaie, puis leur chef leur donna ensuite l'ordre « de s'occuper de la fille ». L'un des bandits se glissa dans la voiture et le jeune homme entendit sa compagne hurler de terreur. Sous l'empire du désespoir, et au mépris du danger qu'il courait, il envoya un coup de poing dans la mâchoire de l'homme armé.

Il fallait que ce tout jeune homme eût beaucoup de courage, énormément de courage !

Le bandit chancela, retrouva son équilibre et tira alors trois coups de feu. Atteint au bras et à l'estomac, le garçon s'écroula et perdit connaissance pendant que le sang jaillissait de ses blessures.

Les trois bandits se précipitèrent vers leur voiture, une vieille Ford, et sans jeter le moindre coup d'oeil sur leur victime, ils prirent la fuite.

La jeune fille s'agenouilla près de son amoureux. Elle était tellement affolée qu'elle se mit à hurler, mais nul ne pouvait l'entendre en ces lieux déserts et finalement elle se releva et elle courut à une ferme demander du secours. Il était alors vingt-deux heures trente.

L'endroit où avait eu lieu le crime étant situé en dehors de Marion, la police de la ville déclara que cette affaire regardait la police du comté, laquelle en conséquence en référa à la



Le stylo-réservoir a bien des avantages. Il vous permet par exemple de choisir la pointe qui vous convient exactement, et celle-ci s'adapte à votre écriture. On en voit ici l'un des plus beaux et des plus masculins. C'est le Sheaffer PFM—un vrai stylo pour homme—muni d'une pointe incrustée et de la célèbre tige de remplissage "snorkel", ultra-propre. **SHEAFFER'S**
Stylos-réservoir à $10 et plus; ensembles à compter de $14.95.

© 1960, W.A.S.P. Co.

LE SAMEDI

a écouté pour vous

SERENADE
(Trio en D)
(Beethoven)
DUO pour VIOLON et VIOLONCELLE
(Kodaly)
avec Jascha Heifetz, William Primrose et Gregor Piatigorsky
LM/LSC-2550
RCA Victor

Les adeptes de concerts ont longtemps à attendre avant de voir, sur un même programme, ce fameux trio. Dans cet album exceptionnel, ces grands virtuoses unissent leurs talents pour exécuter le plus remarquable trio pour cordes de Beethoven. Nous y entendons aussi une oeuvre magnifique du compositeur de "Suite de Harry Jones", Kodaly.

Un ensemble merveilleux qui vous fera passer des minutes et des minutes de douce détente.

LA DOLCE VITA
(tiré de la musique du film)
FOC/FSO-1
RCA Victor

Le compositeur italien Nino Rota a écrit pour ce film une musique des plus remarquables et très séductive. Ce film de Fellini, plein de controverses, traite des cafés de la société de Rome. Cette musique du film "*La Dolce Vita*" a été choisie pour le premier album RCA Victor International, une nouvelle étiquette pour les disques de valeur enregistrés par les compagnies affiliées à RCA Victor à travers le monde.

AL (He's the King)
Hirt and His Band
LPM/LSP-2354
RCA-Victor

Al Hirt est maintenant reconnu comme une grande vedette à travers toute la nation pour ses succès sur disques, à la télévision et dans les cabarets. Il s'oriente maintenant vers une carrière cinématographique. Le son fantastique de son instrument est insurpassé dans ce nouvel album où il nous démontre tous les aspects de son art : ballades mélodiques, « swing ainsi que sa propre version inégalée de la musique de « Dixieland ».

GIRLS, GUITARS and GIBSON
avec Don Gibson
LPM/LSP-2361
RCA Victor

Des mélodies intimes et une musique spéciale sont à l'ordre du jour quand Don Gibson chante pour les filles seulement. C'est ce que contient ce nouvel album de RCA Victor. Don est supporté par un accompagnement sensationnel de guitares de la part de Johnny Smith, Hank Garland et Harold Bradley. Des notes très douces pour les oreilles de toutes les admiratrices de Don Gibson.

police de l'Etat. Le sheriff Jake Campbell, du comté de Grant, fut chargé de l'enquête.

Campbell était un policier très capable et il ne manquait pas de courage, comme le prouvait sa jambe sérieusement abîmée au cours d'une fusillade. Quand il prit l'affaire en main, les médecins luttaient pour sauver la vie du jeune fermier. La jeune fille, pendant ce temps, avait raconté ce qui s'était passé.

Le lendemain soir du crime, Campbell était à Marion, lorsqu'il aperçut trois nègres dans une vieille Ford. Ils descendaient la Washington street en chahutant et le sheriff ne prêta guère d'attention à la chose en soi. Il savait qu'en période de crise, les hommes, qu'ils soient blancs ou noirs, perdent facilement leur sang-froid et se conduisent stupidement. Campbell nota cependant le numéro d'immatriculation du vieux tacot et constata qu'il était la propriété d'un dénommé Tom Shipp. Peu après, Campbell et ses adjoints, Bert White et Orville Wells, se rendaient chez Tom Shipp dans le quartier nègre de la ville.

Nimbée par la pénombre, la maison de bois semblait de guingois dans la nuit, comme si elle eût été trop vieille et trop lasse pour se soutenir. Les policiers regardèrent dans le garage et trouvèrent la voiture. Il y avait des herbes et du gazon autour des essieux comme ceux que l'on peut trouver sur les berges de la rivière Mississinewa.

Campbell ouvrit d'un coup de pied la porte abîmée à l'arrière de la maison. Tom Shipp était vautré sur un lit défait, tout habillé. On le réveilla et il reconnut qu'il avait été s'amuser avec deux amis, Abe Smith et Herb Cameron. Campbell emmena Shipp, et ses hommes allèrent cueillir Smith et Cameron.

Abraham Smith avait dix-neuf ans et Herb Cameron était un frêle garçon de seize ans sous-alimenté. On leur passa les menottes et on les jeta dans la prison du vieux palais de justice de Marion. Il était construit de briques rouges et de granit.

Durant mon enquête sur le crime commis au bord de la rivière et sur ses horribles conséquences, Campbell me raconta bien des choses sur les événements qui s'étaient produits, mais jamais je ne sus ce que ses hommes avaient fait aux trois Noirs au cours de la nuit qui suivit leur arrestation. On a dit qu'on les avait battus et on a parlé de « troisième degré ». Certains dirent que les hommes de Campbell étaient épuisés quand ils eurent fini avec les jeunes gens, c'est-à-dire quand ils se furent assuré leurs aveux.

Tom Shipp reconnut qu'il était l'auteur du hold up et les deux autres admirent qu'ils l'avaient accompagné. Cela se passait le 7 août à deux heures du matin. C'est à cette même heure que se réunit le Ku-Klux-Klan aux environs de Marion. Le gin de la prohibition coulait à flot et il en était de même des propos racistes qui prirent un tour plus concret quand on en vint à proposer de donner l'assaut à la prison. Quand la réunion prit fin, de nombreux hommes du Klan étaient ivres et déterminés à faire un mauvais coup. Pour cela on avait décidé de convoquer tous les adhérents du district. « Il faut remettre ces sales nègres à leur place » était le cri de ralliement.

A dix heures ce matin-là, une foule considérable était réunie dans les rues convergeant vers le palais de justice et des individus au visage farouche affluaient à Marion, venant des localités voisines. L'atmosphère, en vérité, était lourde. Il planait une menace de violences imminentes et le sheriff Campbell fut averti que la foule massée à l'extérieur allait provoquer des troubles. « Ne prenez pas de risques, l conseilla-t-on, et ne gardez pas v prisonniers à Marion. »

— Et les gens vont croire que je m dégonfle ! répondit le sheriff qui crut assez fort pour résister. Jama de la vie ! Cette prison est l'une d plus solides de la région et nul n'e enfoncera la porte.

Campbell était dans l'erreur la plu totale, car trois heures plus tard la l du lynch avait triomphé et deux corp se balançaient doucement sous le sole ardent. La foule avait renoncé à l formalité d'un jugement et il n'y ava pas eu de Garde Nationale pour l'ar rêter dans ses instincts sanguinaires.

L'assaut de la prison commenç lorsque quatre hommes du Klan portai cagoule arrachèrent un poteau de signa lisation au coin d'une rue pour s'e servir comme d'un bélier contre l porte de chêne cadenassée du pala de justice. La porte résista et ils durer reposer la barre de fer pendant u court moment. Ils étaient en sueur ils poussèrent des jurons, mais ils repri rent leur tentative.

On lança une bombe lacrymogène su la foule pour la disperser. Mais u voyou du Klan ramassa la bombe il la renvoya. Le bélier se remit a travail et un cri de triomphe empli l'air quand la maçonnerie autour d la porte commença à céder.

— Allons, les gars, encore un effor et nous aurons ces salauds ! cria l'u des hommes à cagoule.

On passa la bouteille de gin à l ronde. Le « Sorcier » sortit une cord de dessous sa robe et d'autres vinren à la rescousse.

A l'intérieur de la prison, le sherif Campbell se rendait parfaitement compte que la populace ne pouvait plus être arrêtée. La foule était encore plu dense qu'au début. Il y avait des hommes debout sur le toit de leurs voiture pour mieux voir et certains d'entre eux avaient mis leurs enfants sur leur épaules pour qu'ils pussent mieux observer le pilonnage de la porte du palais. Nombreux étaient les spectateurs qui étaient là pour la seule satisfaction morbide d'assister à des scènes de violence. Ils ne désiraient pas y prendre part, mais aucun n'avait non plus la moindre velléité ou le courage d'intervenir.

De la fenêtre, Campbell cria :

— Arrêtez ! Arrêtez maintenant ! J'ai une mitrailleuse derrière la porte et je tire sur le premier qui entre !

Au milieu des cris et des hurlements le pilonnage continua jusqu'à ce que le linteau et les supports de briques et de pierres eussent cédé. Alors le Ku-Klux-Klan triompha. Dans un nuage de poussière et de ciment, les assaillants envahirent les lieux et ce fut une scène de folie.

Campbell ne tira pas sur la foule houleuse comme il l'avait dit. La décision, quelle qu'elle fût, était difficile à prendre. Il savait que parmi ces hommes qui étaient de l'autre côté se trouvaient ses amis, ses voisins et peut-être même un ou deux parents. Il devait décider si la mort d'une douzaine d'entre eux et peut-être davantage se justifiait pour la défense de ses prisonniers, et ce qui était plus important encore, s'il pourrait les sauver, même en tirant sur la foule.

Le « Sorcier » en cagoule arracha les clefs des mains du sheriff et l'on ouvrit les portes des cellules. Deux hommes empoignèrent Tom Shipp. Il était presque évanoui, et tandis que l'un d'eux le ceinturait, l'autre lui martelait le visage à coups de poing. Le jeune nègre fut traîné dehors, renversé d'un coup de pied sur les marches du palais qu'il dévala jusqu'à la pelouse et quand on lui passa un noeud coulant autour du

[*Lire la suite page* 58]

DECOUPEZ ICI

UNE AVENTURE COMPLÈTE DE L'ONCLE PAUL

Copyright by Ed. Dupuis et World Presse, Bruxelles.

C'EST ARRIVÉ À CLAIRE LEE CHENNAULT, EN 1958, À 57 ANS, CE N'EST CERTAINEMENT PAS DE SA FAUTE! IL FUT L'AS LE PLUS CASSE-COU ET LE PILOTE LE PLUS DÉCORÉ DU MONDE. AVIATEUR DÈS LA PREMIÈRE GUERRE, IL COMPREND TOUT DE SUITE QUE L'ACROBATIE DÉCONCERTE L'ADVERSAIRE ET QUE LA VICTOIRE APPARTIENT AU PLUS AUDACIEUX

RATACATACATAC

VOUS ÊTES RESTÉS AUX IDÉES DE LA DERNIÈRE GUERRE! VOUS NE COMPRENEZ PAS QUE DANS UN PROCHAIN CONFLIT, LA STRATÉGIE SERA TOUT AUTRE!

C'EST UN CARACTÈRE ENTIER. IL QUITTE L'ARMÉE EN CLAQUANT LES PORTES, SE FAIT FERMIER, MAIS...

EN BOMBARDANT EN PIQUÉ, ON PLACE MIEUX SA PILULE; EN FUYANT EN RASE-MOTTES, ON ÉCHAPPE AUX CANONS ANTIAÉRIENS. JE SUIS CERTAIN D'AVOIR RAISON... NON!... CE VOLANT DE TRACTEUR NE REMPLACERA JAMAIS POUR MOI UN MANCHE À BALAI...

CEPENDANT DES PAYS ÉTRANGERS COMMENCENT À S'INTÉRESSER À SES THÉORIES. ET, LORS D'UN MEETING EN ARIZONA...

QUE ME VEUT CETTE CHINOISE?

MON MARI, TCHANG KAÏ-CHEK, LUTTE CONTRE L'INVASION JAPONAISE. ACCEPTERIEZ-VOUS DE VENIR CRÉER SON AVIATION?

AVEC JOIE, MADAME!

HOURRA! CHENNAULT!

C'EST CHENNAULT AU TRAPÈZE!

CE DIABLE N'A PEUR DE RIEN!

RENTRÉ AUX ÉTATS-UNIS, RESTÉ DANS L'AIR FORCE, IL FORME DES CAMARADES À LA VOLTIGE AÉRIENNE ET STUPÉFIE LES FOULES.

DÈS QU'IL EST PROMU CAPITAINE...

ENSEIGNONS À NOS AVIATEURS À ATTAQUER EN PIQUÉ ET FUIR EN RASE-MOTTES!... AUX MANŒUVRES, PARACHUTONS DES UNITÉS DERRIÈRE L'ENNEMI.

?!

VOUS DIVAGUEZ, MON VIEUX!... JAMAIS LES GUERRES NE CONNAÎTRONT CES FOLLES MÉTHODES!

HA!... HA!... HA! EXTRAVAGANT!

STUPIDE!... RÉELLEMENT STUPIDE!

IL ARRIVE EN CHINE, NE TROUVE CHEZ TCHANG KAÏ-CHEK QUE DIX-NEUF APPAREILS DÉMODÉS...

BON! JE VAIS COMMENCER À TRAVAILLER AVEC ÇA!... ET VOS PETITS GARS. MAIS NOUS ALLONS FAIRE VENIR TOUT DE SUITE DES AVIONS AMÉRICAINS ET DES VOLONTAIRES!

DÈS QU'ILS SONT ARRIVÉS...

VOLEZ EN TANDEM... FONCEZ SUR VOTRE ADVERSAIRE DU HAUT DU CIEL. FRÔLEZ-LE AU PLUS PRÈS EN LE MITRAILLANT... PUIS FUYEZ VERS LE SOLEIL. COMPRIS?

RIGHT!

O.K.

ILS PARTENT AU COMBAT...

DES JAPS! ESSAYONS LA RECETTE DU PATRON!

RACATACATACTA

RACATACATACATA

TOUCHÉ !!!

REMONTONS EN CHANDELLE J'OFFRE LA PROCHAINE TOURNÉE

SOUS LA CONDUITE DE CHENNAULT, CES BOYS BAGARREURS ET D'UNE BRAVOURE A TOUTE ÉPREUVE DEVIENNENT VITE DES AVIATEURS REDOUTABLES. ILS ABATTENT TOUS LES ENNEMIS QUI SE MONTRENT...

DES TIGRES! VOLANTS!

HA! HA! CELA ME DONNE UNE IDÉE!

ET...

QUE FAIS-TU LÀ? TU TRAVAILLES DU PINCEAU A PRÉSENT?...

NE TROUVES-TU PAS ÇA JOLI?

ET, BIENTÔT, SEMANT L'ÉPOUVANTE CHEZ L'ENNEMI...

JE N'EN AI EU QUE DEUX... CHENNAULT A ABATTU SES QUATRE! CETTE VIEILLE TÊTE DE CUIR EST FORMIDABLE!

RATATATATATAC

EN SIX MOIS, LES TIGRES VOLANTS ABATTENT 284 JAPONNAIS, NE PERDANT EUX-MÊMES QUE 12 PILOTES ET 20 APPAREILS!

QUEL CHEF!... IL VIT D'UNE POIGNÉE DE RIZ, COUCHE SUR LA TERRE BATTUE, RESTE LE PLUS AUDACIEUX...

IL PART SEUL!

IL TROUVE DE NOUVEAU LA MISSION TROP DANGEREUSE. CETTE FOIS, JE PARIE A DIX CONTRE UN QU'IL Y RESTE!

TENU!

MAIS CLAIRE LEE REVIENT CHAQUE FOIS VAINQUEUR...

HOURRA POUR VIEILLE TÊTE DE CUIR!

SES HOMMES NE LE SURNOMMENT PLUS QU'AINSI...

1941. PEARL HARBOUR. LES ÉTATS-UNIS ENTRENT A LEUR TOUR EN GUERRE CONTRE LE JAPON...

MES VIEUX AMIS DE WASHINGTON NE SONT PAS PRÊTS. NOUS ALLONS DEVOIR NOUS BATTRE A 1 CONTRE 10, CONTRE 20 PEUT-ÊTRE...

VOILÀ LE TRAVAIL... VOUS ABATTEZ VOTRE PREMIER EN AMORÇANT VOTRE LOOPING; LE DEUXIÈME, EN LE CONTINUANT ET LES DEUX AUTRES, EN LE TERMINANT!

CHIC!... ÇA, CE N'EST PLUS UNE RECETTE, C'EST UN MENU DE GALA!

EN ROUTE!... POUR JOINDRE L'EXEMPLE A LA THÉORIE, J'ATTAQUERAI LA PREMIÈRE ESCADRILLE. VOUS N'AUREZ PLUS QU'A M'IMITER...

NOS "SOLEILS LEVANTS" SONT EN VUE. CINQ ESCADRILLES, ET NOUS SOMMES CINQ!... LE COMPTE Y EST!... A CHACUN LA SIENNE... ALLONS-Y!!!

A NOUS, LES SAMOURAÏS DU CIEL!

RACATACATAC

RATATACATAC

LA GUERRE PREND FIN. CHENNAULT RESTE FIDÈLE A TCHANG ET LE SUIT A FORMOSE. L'INCENDIE SE RALLUME EN INDOCHINE. UN NOM FORCE LES PORTES DE L'HISTOIRE: DIEN-BIEN-PHU, OÙ LES FRANÇAIS, ENCERCLÉS, TIENNENT DÉSESPÉRÉMENT. UN JOUR APPARAISSENT DANS LE CIEL LES CÉLÈBRES FUSELAGES AUX MÂCHOIRES DE TIGRES...

CHENNAULT!... CHENNAULT ET 526 TIGRES VOLANTS!

OUI, ILS VIENNENT AIDER LA FRANCE!

1957. SA SANTÉ PÉRICLITE. RENTRÉ AUX ÉTATS-UNIS ET A L'HOPITAL...

AU NOM DES ÉTATS-UNIS, NOUS VOUS APPORTONS VOTRE NOMINATION DE GÉNÉRAL!

JE NE VEUX PAS ÊTRE NOMMÉ GÉNÉRAL!... JE NE CONNAIS QUE TROP LEUR DESTIN!

IL N'Y ÉCHAPPERA PAS. CE CASSE-COU QUI A NARGUÉ QUOTIDIENNEMENT LA MORT, S'ÉTEINT LÀ, FIN JUILLET 1958, EN LAISSANT DANS LA MÉMOIRE DES HOMMES LE SOUVENIR DE L'ÂME LA PLUS ARDENTE QUE DES AILES AIENT PORTÉE!

André-M. Berger

L'Oncle Paul souhaite un Joyeux Noël à tous ses jeunes amis.

SYLVIE

par martial





















Copyright by Ed. Dupuis et World Presse, Bruxelles.

[*Suite de la page 54*]

cou, il était presque inconscient. Une jeune fille, dangereusement perchée sur le toit d'une voiture, se mit à crier :

— Tuez-le, tuez-le.

Quelques instants plus tard, Tom Shipp se balançait aux branches d'un arbre et l'on amena alors Abe Smith, les mains attachées derrière le dos.

— Comment qu'c'est qu'tu vas aimer ça, toi, le diable noir ? demanda l'un des hommes ivres.

L'autre bout de la corde fut passé sur la branche d'un chêne et, heureusement, le jeune nègre mourut rapidement.

Le troisième nègre, Herb Cameron, âgé de seize ans, réussit à se sauver en se cachant dans la cellule des femmes. Les assaillants crurent-ils son histoire lorsqu'il prétendit purger une peine de dix jours pour vol ou jugèrent-ils que ce garçon qui n'avait que la peau sur les os ne valait pas qu'on gaspillât une corde pour le pendre, nul ne sait. Il est même possible que la populace ait eu, à ce moment, son content de violence et de meurtre.

Tandis que cette odieuse histoire se répandait comme une traînée de poudre dans le monde, les forces de la police affluaient dans Marion en même temps que des éléments de la Garde Nationale, mais les hommes du Klan avaient disparu... tout au moins ils ne portaient plus la cagoule. L'atmosphère de Marion était encore extrêmement tendue quand je commençai mon enquête pour essayer de découvrir les coupables. Il ne faut pas s'imaginer néanmoins que de respectables citoyens ne s'indignèrent pas de l'attentat et un prêtre, en appelant à ceux qui connaissaient l'identité des meurtriers, exprima l'opinion de la majorité :

— Il faut qu'éclate la vérité, déclara-t-il, au nom du Christ Qui a été outragé dans notre ville par la macabre victoire de cette canaille.

Marion fut placée sous la loi martiale, et pendant quatre semaines, avec l'aide de ceux qui avaient le courage de ne pas observer la loi de la pègre, j'essayai de mettre en marche l'appareil judiciaire. Mais au cours de mes recherches et des interrogatoires de ceux qui avaient assisté à l'odieux événement, nulle part je ne pus trouver deux témoins prêts à donner les noms des meneurs ou même d'un seul d'entre eux. Aucun ne voulait dire :

— J'ai vu... passer la corde autour du cou des nègres. Je connais bien l'homme qui l'a fait et je ne pourrais pas me tromper. J'ai entendu sa voix trop souvent.

Le bruit courut que les chefs du Klan s'étaient enfuis en Géorgie, mais à cet égard il était impossible de faire quoi que ce fût. Pour entreprendre une action efficace, il m'eût fallu faire état d'un délit fédéral, tel qu'un rapt d'un Etat à l'autre ou de communication de documents secrets, mais c'était là une impossibilité et le gouvernement n'y pouvait rien. L'affaire resta donc entre les mains de la justice et de la police de l'Etat.

James M. Odgen, un courageux procureur général, désigna finalement deux hommes comme étant les chefs du Klan à Marion, mais la cour estima que les preuves contre eux étaient insuffisantes et il y eut un non-lieu.

Plus de vingt-cinq ans se sont écoulés depuis le jour où j'ai quitté Marion sachant que j'avais échoué. Au cours de ces années, les choses se sont bien améliorées dans le Sud, et bien que la haine raciale soit encore vivante par endroits, telle une fleur diabolique, les Américains dans leur grande majorité attendent le jour où elle aura disparu à jamais.

LA PRIERE?

La prière montait de son coeur : sourde et impérieuse. Pourquoi était-il bouleversé ? Pourquoi la révolte entrait-elle pour la première fois en lui ? On lui avait enseigné que toute prière n'était bonne que si elle était faite avec humilité et confiance en Celui qui la recevait. Mais la sienne était dure et âpre, orgueilleuse et fière.

Pour la première fois, il ne sollicitait plus, il ordonnait. Il n'implorait plus, il imposait. Il imposait sa volonté, une volonté terrible qui venait de naître en ce garçon soumis et sensible.

Tête levée, ses yeux noirs brillants de défi, il faisait face à la Croix nue, symbole de sa vie.

« Je ne puis supporter qu'elle soit heureuse sans que je vois sa joie, qu'elle pleure sans que je sèche ses larmes, qu'elle rit sans que je partage son rire, qu'elle chante sans que j'entende sa chanson. Pourquoi l'avoir mise sur mon chemin, Seigneur, si c'était pour me l'enlever si vite ? Pourquoi l'ai-je rencontrée si je devais la perdre ? Rien au monde ne me la fera oublier. L'amour sera maintenant ma loi, j'en suivrai les règles et ma lutte, enfin, ne sera plus vaine. »

Mais déjà ses paroles perdaient leur sens. Elles n'étaient plus que des coquilles vides, sans significations, qui se perdaient dans la pièce.

L'amour et la paix qui envahirent son coeur à cet instant, furent comme un baume sur sa blessure, qui le transfigurèrent. Rien ne persista de sa hautaine attitude. Dos courbé, comme supportant le poids d'un immense secret, il marcha, souriant, apaisé, et tandis que les premières paroles de son cantique préféré sortaient de sa bouche, il sut qu'il était sauvé.

JOSIANE CORNILLON

General Motors est fier de présenter

ACADIAN

Voici une voiture entièrement originale, un[e] création General Motors destinée à satisfair[e] pleinement les Canadiens qui désirent une voi[ture] à la fois familiale et pratique de dimen[sions]. Six adultes y trouvent place aisément, e[n] hauteur, en longueur et en largeur, et ses porte[s] en rendent l'accès facile.

Mise au point soignée, essais rigoureux, con[struction] impeccable—l'Acadian est conform[e] aux normes d'excellence les plus sévères. Econo[mique] à l'achat comme à l'usage, c'est une voiture qui se rit des embarras de la circulation et file joyeusement sur la grande route.

Preste et pratique dans sa conception, élégante dans son aménagement intérieur, raffinée dan[s] chaque détail d'exécution, l'Acadian se classe dans une catégorie à part. C'est pourquoi nou[s] sommes fiers de vous présenter cette voiture entièrement nouvelle, canadienne de nom, canadienne de style, canadienne de qualité : l'Acadian de General Motors.

GENERAL MOTORS PRODUCTS OF CANADA, LIMITED

OSHAWA, ONTARIO



Sedan 4 portes Beaumont

L'ACADIAN OFFRE TOUT CE QUE VOUS ATTENDEZ D'UNE VOITURE FAMILIALE!

DEUX MOTEURS À VOTRE CONVENANCE— Le sobre 4-cylindres, 90 cv ou le 6-cylindres, 120 cv économique! Les deux réalisent de belles performances avec de l'essence ordinaire.

UNE SUSPENSION DONT LA DOUCEUR FERA VOTRE JOIE! Elle est moelleuse; elle absorbe tous les cahots, grâce aux ressorts à boudin des roues avant et aux nouveaux ressorts arrière monolames.

DIRECTION ULTRA-DOUCE! Facile à garer, facile à conduire en ville comme sur la route, grâce à sa direction à circuit à billes précise et légère.

UN CHANGEMENT DE VITESSES SUPPRIMANT TOUT EFFORT DE CONDUITE. Les vitesses passent en douceur . . . voilà un des avantages de la boîte de vitesses synchro-mesh. La Powerglide automatique vous est offerte moyennant un léger supplément sur les moteurs 4 ou 6-cylindres!

VOYEZ LES NOUVEAUX COLORIS ET LES NOUVEAUX MODÈLES DE GARNITURES! Les garnitures forment une gamme entièrement nouvelle de modèles et de couleurs séduisantes, toutes en tissus synthétiques résistant à l'usure.

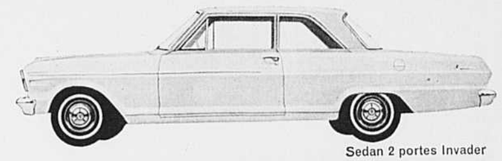
SIX CONFORTABLES PLACES PERMETTENT UNE DÉTENTE COMPLÈTE! . . . dans une carrosserie Fisher naturellement. Les sièges profonds, le vaste espace pour les jambes, les portières à grand angle d'ouverture vous raviront.

EN FAIT D'ÉQUIPEMENT STANDARD, l'Acadian a tout. Pour un modeste supplément de prix vous pouvez bénéficier des avantages de la servo-direction, des servo-freins, du pont arrière positraction assurant l'adhérence des roues motrices sur le sol glissant, et de la radio à boutons-poussoirs.

L'ACADIAN A DES FREINS SÛRS, À ACTION INSTANTANÉE! Les tambours de freins de grandes dimensions, refroidis par air, assurent une sécurité de conduite constante.



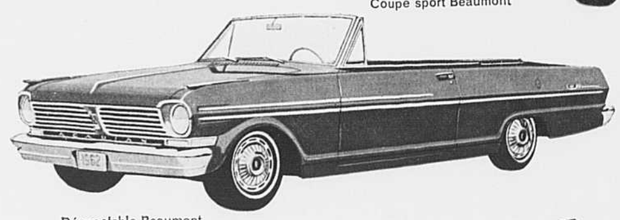
Station-wagon 4 portes Invader



Sedan 2 portes Invader



Coupe sport Beaumont



Décapotable Beaumont

Renseignez-vous au sujet de l'Acadian . . . elle est moelleuse, élégante et économique. C'EST LA VOITURE FAMILIALE RÊVÉE! Voyez-la chez votre concessionnaire Acadian!

ACADIAN

la marque distinctive de l'Acadian

Demandez "Coke" ou "Coca-Cola"—les deux marques identifient le produit de Coca-Cola Ltée—le breuvage pétillant préféré dans le monde entier.



ion, élégante
inée dan

BIBLIOTHEQUE DE LA
LEGISLATURE
HOTEL DU GOUVERNEMENT
QUE C P QUE
I I J063-R-96642